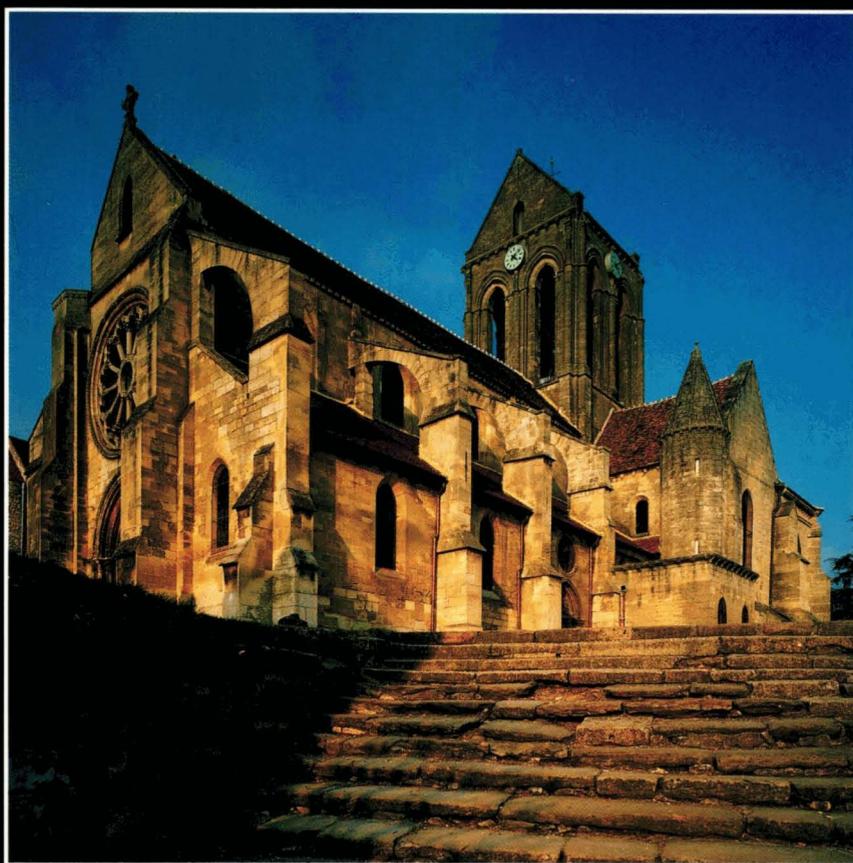


LA VALLÉE DU SAUSSERON

AUVERS-SUR-OISE

VAL-D'OISE



IMAGES
DU PATRIMOINE

LA VALLÉE DU SAUSSEYON
AUVERS-SUR-OISE
VAL-D'OISE

Textes

Agnès Somers, Catherine Crnokrak
Conservateurs départementaux du Patrimoine

Photographies

Jean-Yves Lacôte



Cet ouvrage a été réalisé par
le Service départemental du Pré-Inventaire,
Conseil général du Val-d'Oise, sous la direction de Christian Olivereau, conservateur des Antiquités et Objets d'Arts,
le Service régional de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France,
Direction régionale des Affaires Culturelles sous la direction scientifique
de Dominique Hervier, conservateur général du Patrimoine, conservateur régional, Julia Fritsch, conservateur du Patrimoine.

Cet ouvrage a été réalisé, dans le cadre de la Convention Etat-Conseil général du Val-d'Oise,
à partir d'enquêtes du Pré-Inventaire effectuées de 1978 à 1980
sous la direction de M. Roland Vasseur, conservateur des Antiquités et Objets d'Art ;
par Patrice Guy-Monin, Catherine Péclard, Elisabeth Robin,
Agnès Somers, conservateur départemental du Patrimoine, avec la participation de Mireille Samson.
Avec la collaboration de Marie-Madeleine Canet, conservateur départemental du Patrimoine
et le concours d'Isabelle Lhomel, chercheur et de Patricia Hervé, documentaliste.

Nous remercions particulièrement de leur concours :
le Service départemental de l'archéologie, Messieurs et Mesdames les maires et les services municipaux,
Messieurs les desservants des paroisses,
Messieurs Boinon, Borges, Raskin, Vandenbroucke, Vasseur et Wagner,
ainsi que tous les propriétaires qui nous ont aimablement accueillis.

L'ensemble de la documentation est consultable à :

Cergy-Pontoise
Service départemental du Pré-Inventaire
3 avenue de la Palette
95011 Cergy-Pontoise Cedex
Tél. 30 73 11 88

Paris
Direction régionale des Affaires culturelles
Service régional de l'Inventaire général
Grand-Palais, porte C
75008 Paris
Tél. (1) 42 99 44 30

Directeur de la publication
Dominique Hervier

Coordination éditoriale
Isabelle Balsamo, Jacques Cailleteau

Relecture
Nicole Leroy,
Directeur du service d'Archives Départementales
Catherine Arminjon, Nicole Blondel, Claudine Cartier,
Monique Chatenet, Joël Perrin, Bernard Toulhier
Bureau de la méthodologie de la Sous-Direction de l'Inventaire général

Conception - Fabrication
Maquette : François Corbineau
Montage : Marc Brugier
Cartographie : Pascal Pissot
Saisie : Valentine Pillet

Typographie : *La Photocomposition Nantaise*
Photogravure : *Charente Photogravure*
Impression, façonnage : *Le Govic, Saint-Herblain*

INVENTAIRE GÉNÉRAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES
DE LA FRANCE

Service régional de l'Inventaire Ile-de-France.
La vallée du Sausseron / par Agnès Somers, Catherine Crnokrak;
Photogr. Jean-Yves Lacôte. Paris :
1992 - 80 p. : ill. coul. ; 30 cm
(Images du Patrimoine, ISSN 2-905 913-09-6
ISSN 0299-1020; 107).

© Inventaire Général, SPADEM
Edité par l'Association pour le Patrimoine Ile-de-France-Conseil Général du Val-d'Oise
Dépôt légal : 3^e trimestre 1992 - ISBN 2-905 913-09-6

Couverture : *Auvers-sur-Oise, église*



*“Ici on est loin assez de Paris pour que ce soit la vraie campagne...
il y a beaucoup de villas et habitations diverses modernes et bourgeoises très souriantes ensoleillées, et fleuries.
Cela dans une campagne presque grasse, juste à ce moment-ci du développement d’une société moderne
dans la vieille, n’a rien de désagréable; il y a beaucoup de bien-être dans l’air.*

*Un calme à la Puvis de Chavanne
j’y vois ou y crois voir, pas d’usines, mais de la belle verdure en abondance et en bon ordre.”*

Impressions de Vincent Van Gogh écrites à son frère Théo peu après son arrivée à Auvers (mai 1890).

Le canton de la vallée du Sausseron présente, à proximité des zones fortement urbanisées du Val-d’Oise, un caractère agreste et rural qui lui confère une grande unité et contribue à définir son caractère malgré une création récente, due au redécoupage cantonal de 1976.

Des paysages variés, vallons, coteaux, bois et vastes champs, une architecture de haute qualité, des villages bien construits ont attiré depuis des siècles, écrivains, artistes et peintres pour leur conférer en retour une insigne célébrité. Mais, cette vision désormais transformée par Vincent Van Gogh, de l’église d’Auvers, de sa mairie un 14 juillet, des champs de tournesols en fleurs, n’inciterait-elle pas aujourd’hui – la notoriété étant depuis quelques décennies bien installée – à regarder plus attentivement les composantes de ce pays, les traits de son architecture ? Au moment

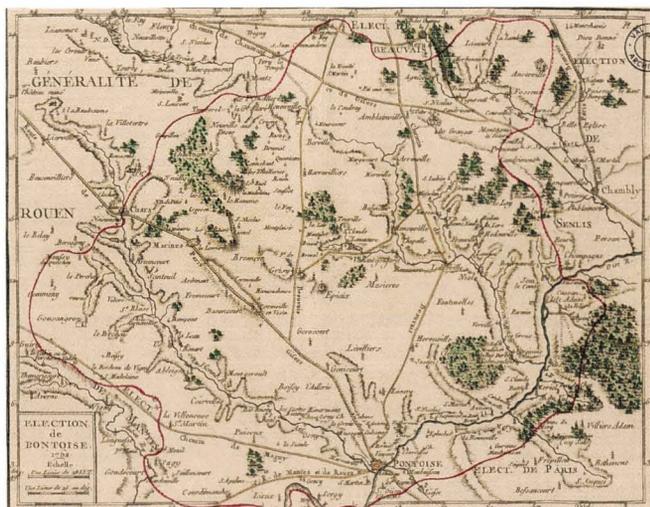
où va être institué le parc naturel régional du Vexin français qui intègre la dimension culturelle et historique dans son projet, il a ainsi semblé nécessaire de mettre en lumière par une lecture de leurs caractéristiques, les monuments et les richesses artistiques des douze communes de ce canton.

Un milieu naturel à double visage et de riches cultures

La vallée du Sausseron et son bassin versant se situent en bordure du Vexin français sur un territoire délimité à l’Ouest par l’Oise, au Nord-Est par la rivière Esches, au Sud par la vallée de la Viosne et au Nord-Ouest par les côtes du Vexin et les buttes de Rosne. Il en découle deux types de paysages. Un plateau où demeurent encore quelques buttes boisées à une altitude de 113 mètres au bois de la



Village de Frouville. Cette région rayonne d’un charme tranquille, où la lumière changeante, douce et quelquefois légèrement brumeuse fait jouer la tonalité de la pierre au fil des heures de la journée.



Plan de l'élection de Pontoise 1762 (A.D.V.O.).

Tour de Lay, près d'Hédouville; c'est le pays des villages regroupés autour de leur église : Hérouville, Ennery, Livilliers, Génicourt. Ailleurs, la rivière sinueuse se resserre par endroits et crée, avec ses affluents, des versants où se sont installés Frouville et Hédouville et des vallons où se nichent Labbeville et Nesles. Tandis que Valmondois, situé dans une partie plus encaissée se déroule comme un village rue, que Vallangoujard se développe dans une vallée élargie et qu'enfin Auvers-sur-Oise, adossé au plateau vexinois, s'étire en ruban sur les terres alluvionnaires de l'Oise.

La rivière du Sausseron traverse le canton dans une orientation nord-ouest, sud-est. C'est le plus petit cours d'eau parmi les six qui entaillent le plateau vexinois. L'étymologie du mot n'a jamais été bien définie, il est intéressant de constater que l'on y retrouve la forme "Saus" ou "Sauss" de l'ancien français qui signifie Saule. L'entrée du Sausseron se présente comme un vaste entonnoir car la rivière prend sa source en trois endroits différents, en dehors des limites du canton. On trouve une première source à Berville, une deuxième sous l'église de Theuville, la dernière dans les buttes de Rosne. La branche provenant de Berville portait aussi à la fin du XIX^e siècle le nom de Soissonne. Le réseau hydrographique ramifié du Sausseron reçoit plusieurs rus qui parcourent les villages – à Frouville, à Hédouville – pour se joindre à ces trois branches principales et ne plus former qu'un seul cours d'eau en amont de Nesles-la-Vallée. Ce réseau très complexe a favorisé par endroits la constitution d'étangs (Saint-Lubin, Vallangoujard) de marais (Valmondois) et l'aménagement de bassins comme la fontaine Moïse à Frouville. C'est au



Le Sausseron à Nesles-la-Vallée.

lieu-dit "le Port-aux-Loups" que la rivière mêle ses eaux à celles de l'Oise.

Les bois, privés pour la plupart, comportent deux massifs importants à Valmondois et à la Tour du Lay au-dessus d'Hédouville. Le chêne est l'essence fondamentale avec quelques autres variétés (frênes, charmes, châtaigniers). Les cours d'eau sont soulignés d'un liseré de saules, ormes, peupliers. Le plateau est parsemé de petits bois de moins d'un hectare faisant office de remise à gibier. La flore variée présente des spécimens devenus rares comme les anémones pulsatilles, les orchidées, les drosera ou encore répandues comme les plantes de bord d'eau : renoncules, iris, roseaux, joncs.

Les cultures se partagent elles aussi en deux zones : le plateau, domaine de la culture céréalière et betteravière et la vallée où dominent les cultures maraîchères. On ne saurait oublier que les anciennes carrières comme celles d'Auvers ont été des endroits propices à l'exploitation des champignons dits de Paris. Si la vigne a aujourd'hui pratiquement disparu, certains villages comme Auvers ou Valmondois possédaient encore au siècle dernier quelques vignobles. Au XVII^e siècle, le vin clairnet d'Auvers jouissait d'une solide réputation, la culture de la vigne occupant dans le village environ 200 hectares. L'importance de l'activité viticole est d'ailleurs confirmée par la présence à l'église d'Auvers de la confrérie de Saint-Vincent, patron des vigneron.

Les témoins architecturaux d'une civilisation agraire

L'architecture rurale du canton de la vallée du Sausseron s'inscrit dans ces paysages si divers avec tous les caractères de l'architecture vernaculaire du Vexin français : maisons basses, maisons de vigneron, grandes fermes à cour fermée, moulins sont porteurs d'une austère simplicité qui s'accommode avec plus ou moins de bonheur de la transformation en résidence secondaire ou en habitation pour "non-cultivateur." C'est pourquoi bien souvent à travers ces pages, il faudra restituer les éléments les plus fragiles dont le bâtiment garde les traces mais que de nouveaux usages ont fait disparaître : escalier droit extérieur, toiture en chaume, meneaux de pierre aux croisées. Leur datation est souvent délicate. Si quelques logis de fermes seigneuriales peuvent remonter aux XVI^e-XVII^e siècles, voire aux siècles médiévaux, la structure de la plupart des maisons appartient à la fin du XVIII^e et à la première moitié du XIX^e siècle.

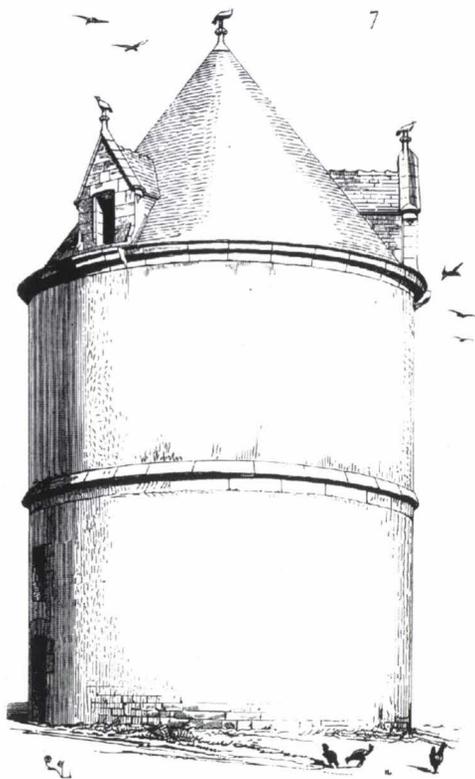
Elles sont généralement peu élevées (un étage). Bâties en continu ou reliées par des murs de clôture le long de la rue, elles offrent souvent peu d'ouvertures sur l'extérieur (Ennery, Valmondois). Elles peuvent se situer aussi en fond de cour ou de jardin clos de murs ou de haies.

Les volumes sont harmonieux dans leur simplicité. Les matériaux ne manquent pas sur place : la pierre des nombreuses carrières locales et le plâtre. Les façades sont élevées en moellons soit largement beurrés soit totalement enduits. La pierre de taille est réservée aux chaînes d'angle ou étrières; quand elle est utilisée pour l'ensemble de la construction, elle signale les maisons à influence urbaine rappelant ainsi l'héritage de la construction noble (presbytère de Nesles du XVIII^e siècle, maisons de Frouville de la fin du XIX^e siècle). La toiture est souvent en tuiles plates mais plusieurs pignons portent encore les traces du chaume.

Comme l'exploitation agricole de type courant en Ile-de-France, la ferme est à cour fermée, autour de laquelle s'élèvent la maison de maître, l'écurie, les étables, les

granges. Au milieu de la cour se dresse souvent encore un colombier, vestige d'un droit seigneurial qui signale l'importance de l'exploitation, le nombre de boulins étant lié au nombre d'arpents possédés par le seigneur. Ces colombiers sont de forme circulaire comme à Nesles, Labbeville, Frouville (château) ou Valmondois, carrés comme à Frouville (ferme). Certains ne nous sont plus connus que par des plans anciens (fermes de Livilliers, de Labbeville, de Vallangoujard).

Mais on trouve aussi toute une série de maisons exprimant la diversité de la condition paysanne : maisons de manouvrier dites "bloc à terre" dans lesquelles habitation et dépendance se déploient sous le même toit ; maisons de vigneron, comme celle de Valmondois, qui comportent le cellier au rez-de-chaussée et l'habitation à l'étage ; moulins, nombreux à Vallangoujard, Labbeville, Nesles, Verville et Valmondois. Dans cette commune au début du XX^e siècle, le Sausseron faisait tourner sept moteurs hydrauliques : les moulins Le Roy et de la Naze étaient encore en activité



Viолет-le-Duc : Dictionnaire d'architecture, *Colombier de Nesles-la-Vallée*.

après la seconde guerre mondiale, les autres avaient cessé progressivement leur activité au début du siècle. Leur logis est accolé aux bâtiments d'exploitation dont l'élévation monumentale et le décor tranche parmi les maisons basses du village.

D'un mode de vie qui perdurait encore naguère, subsistent également des puits, des fontaines, des lavoirs. Les rives du Sausseron sont ainsi jalonnées de lavoirs. Chaque commune avait le sien, parfois même plusieurs, auxquels s'ajoutaient les petits lavoirs privés. Les abris sont de forme extrêmement simple, avec toiture en appentis, situés sur la rivière elle-même ou sur des rus annexes. Certains possèdent un système de vannes pour régler la hauteur de l'eau ou une installation destinée à faire chauffer l'eau (Frouville). Ceux qui sont près des sources peuvent posséder deux bassins (Vallangoujard). Les fontaines ont pour la plupart disparu ; deux d'entre elles sont des lieux de promenade tranquille et agréable : la fontaine de Moïse face au château de Frouville et l'ancienne fontaine de



Hédouville : ancienne grange fin XVIII^e siècle.

pèlerinage située à quelques mètres de la chapelle Saint-Robert à Hédouville aujourd'hui envahie par la végétation. Si ces édifices ont perdu leur fonction primitive, ils remplissent cependant une fonction esthétique essentielle dans le paysage, tout comme les ponts, en général reconstruits au siècle dernier ou au début du XX^e siècle, qui contribuent au charme des promenades le long de la rivière.

Un territoire occupé depuis les temps préhistoriques

La présence humaine est attestée dans le canton depuis des temps très reculés. Des trouvailles de silex taillés sont signalées dans presque toutes les localités. A Nesles, subsiste le seul polissoir en place actuellement connu dans le département et classé Monument Historique depuis juin 1976. C'est une grande table de grès dont les bords portent des stries et des restes de cuvettes de polissage. Un autre, découvert à Hédouville, a été détruit en 1893. Un menhir dit de la Haute-Borne est visible à Ennery, le long de la route qui relie le village à Pontoise. A la Chapelle, commune de Labbeville, se trouve une allée couverte, petite sépulture, demi-enterrée comprenant une antichambre et une chambre. Témoin du développement de la civilisation au début du IV^e siècle avant Jésus-Christ sur le site d'Auvers-sur-Oise, unique en son genre dans le canton, un objet précieux, aujourd'hui conservé au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale doit enfin être signalé : il s'agit d'un disque orné, en bronze, plaqué d'or ; le décor d'éléments végétaux stylisés est rehaussé de corail et d'émail.



Hédouville : puits mitoyen.

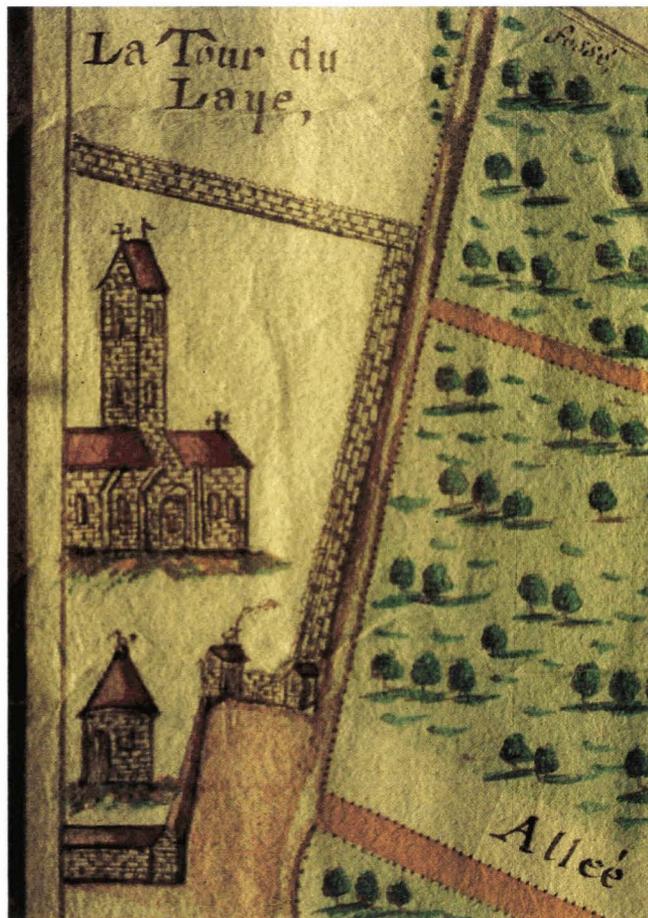
Des Gallo-romains aux mérovingiens

Des sites gallo-romains ont été découverts à Butry, Hédouville, à Verville près de Nesles, ainsi qu'à Flélu lieu-dit entre Nesles et Labbeville. Cet endroit, qui témoigne d'un peuplement étendu sur une longue période a livré au hasard des labours des fragments de tuiles, des monnaies, des objets en bronze. A Vallangoujard, a également été mis à jour un ensemble gallo-romain, au lieu-dit la Garenne. Le site de la Haute-Borne à Frouville a aussi fourni divers objets remontant à l'occupation romaine (balance, plat en bronze). La période mérovingienne est attestée à Hédouville par la présence d'un ancien cimetière, au lieu-dit de la Maladrerie et à Auvers-sur-Oise par les sépultures découvertes au siècle dernier dans le quartier du Montcel.

La forte présence des édifices religieux

Du XI^e siècle à 1959, date de la reconstruction de l'église de Butry, le territoire de l'actuel canton a été fortement marqué par la construction d'églises importantes, relayées par un réseau de chapelles plus modestes et ponctué de nombreuses croix commémoratives.

Si la vallée du Sausseron ne comporte pas d'exemples d'architecture monastique, l'étude de son histoire permet cependant de retrouver les vestiges de prieurés ou de fermes dépendants des abbayes de Saint-Denis ou de Saint-Martin de Pontoise, à Auvers-sur-Oise et à Valmondois. De même non loin d'Hédouville, le prieuré de la Tour du Lay, fondé au XII^e siècle qui était une dépendance de l'abbaye normande du Bec-Hellouin. On pourrait aussi évoquer les dépendances de l'Hôtel-Dieu de Pontoise : les fermes de Mézières et de la rue du Moutier à Ennery. Aussi, dans ce pays irrigué par un réseau de possessions monastiques, facilement accessible, relié par une bonne voie de



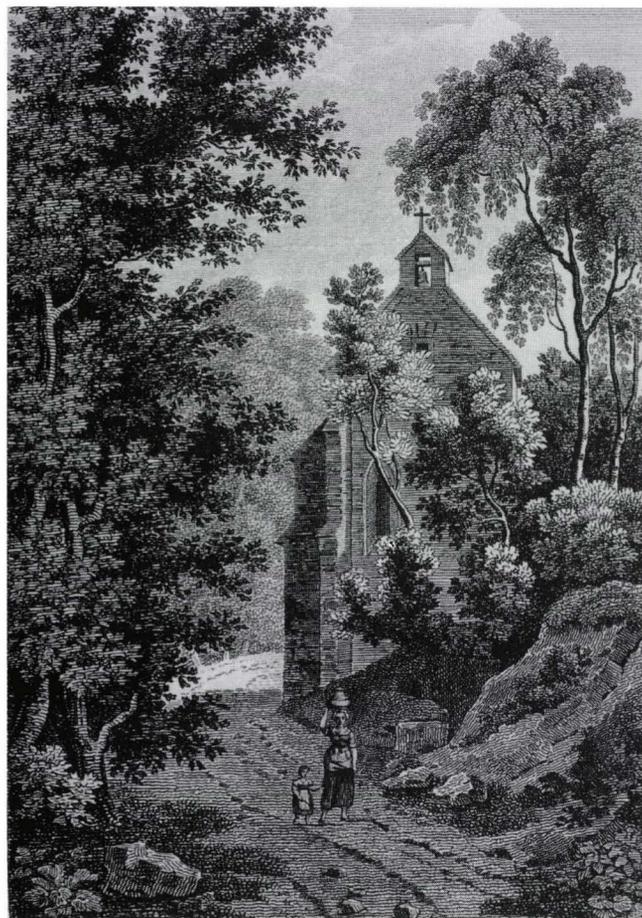
Fragment de plan du prieuré de la tour du Lay à Hédouville vers 1770 (S.H.A.P.V.).

communication à Pontoise et à Beauvais, et proche de la Normandie, maintes églises paroissiales se sont ouvertes aux influences, ici normande, là picarde, et bien sûr parisienne avec Notre-Dame de Paris.

L'époque romane, à l'instar du reste de la région, ne semble pas avoir été marquée par de grandes créations mais la plupart des églises en conservent des parties : dans le chœur, la croisée du transept, l'abside nord et le clocher de l'église d'Auvers, d'abord, la plus célèbre du canton; puis la croisée du transept ou les clochers des églises de Frouville, Nesles, Ennery. Certains clochers sont remarquables par leur qualité esthétique et ont un air de famille très prononcé.

C'est à la fin du XII^e et au XIII^e siècle que s'édifient les plus beaux vaisseaux gothiques : les nefs de Notre-Dame d'Auvers et de Saint-Symphorien de Nesles-la-Vallée témoignent de l'emprise du modèle parisien de Notre-Dame avec l'emploi de colonnes à chapiteaux feuillagés et de triforium-passage. De ces deux siècles, les églises plus modestes de Frouville, Hédouville, Vallangoujard ou Valmondois conservent leur ossature ou seulement quelques parties.

Très éprouvé par les conséquences de la guerre de Cent ans, comme en témoignent de nombreuses sources écrites, le pays est marqué aux XV^e et XVI^e siècles par des reconstructions. A Hérrouville, grâce aux libéralités de Jeanne de Laval se manifeste à la fin du XV^e siècle un style flamboyant modéré; à Valmondois autour de 1530, la chapelle nord est dotée d'une voûte d'ogives à liernes et tiercerons dont la clé porte les armes de Charles de Villiers, évêque de Beauvais jusqu'en 1535. La seconde Renaissance est présente dans le porche richement décoré de l'église de Livilliers et par les vestiges de celui de l'ancienne église de Génicourt (l'actuelle, date de 1905). Mais c'est sans



Auvers-sur-Oise. Gravure représentant la chapelle Saint-Nicolas (A.D.V.O.).

conteste à Saint-Aubin d'Ennery que les architectes Le Mercier établissent un style vexinois plein de saveur dont on trouverait difficilement un équivalent dans la partie de la région qui se situe au sud de la Seine en cette seconde moitié du XVI^e siècle.

L'incontestable qualité des créations du XVI^e siècle, leur vitalité, ne se prolongent guère dans les siècles ultérieurs : au XVIII^e siècle on ne peut que repérer des ajouts ou des réfections aux portails principaux de Labbeville et d'Ennery. Quant aux restaurations qui sévissent à la fin du XIX^e siècle il faut reconnaître leur manque de subtilité à Nesles-la-Vallée, à Valmondois et dans le bas-côté sud d'Auvers-sur-Oise.

L'évocation des édifices religieux serait incomplète si on n'y rattachait celle des constructions plus modestes, chapelles ou anciennes églises paroissiales désaffectées, disparues pour certaines d'entre elles : sur le plateau, au hameau de Mézières (rattaché à Vallangoujard en 1843), une chapelle Saint-Nicolas du XII^e siècle s'écroula en 1929 et ne nous est connue, outre les textes, que par d'anciennes cartes postales ; Saint-Nicolas d'Auvers-sur-Oise, chapelle de la léproserie fondée au XIII^e siècle, fut vendue comme bien national en 1792 ; on a cessé d'y officier vers 1820, il n'en reste que quelques vestiges mais non loin de là, une nouvelle chapelle au même vocable fut reconstruite en 1891. La commune de Butry possédait une chapelle Saint-Claude qui a disparu à la fin du XIX^e siècle. Certaines chapelles sont privées, comme celle de Frouville dédiée à Notre-Dame de Bonne Nouvelle, édifée au XVII^e siècle sur les lieux de l'apparition de la Vierge, but de pèlerinage réputé dans le diocèse et resté vivant jusqu'à la dernière guerre. La chapelle de Gérocourt, privée jusqu'à ces dernières années, appartient désormais à la commune : également dédiée à la Vierge, elle fut construite en 1856. Non loin d'Hédouville se trouve la chapelle Saint-Robert construite en 1847, tandis que sur le chemin qui mène à la ferme de Fontennes (commune de Nesles) s'élève une petite chapelle abritant une Vierge moderne en fonte.

L'étude des plans et du cadastre ancien permet de situer de nombreuses croix aujourd'hui disparues. Parmi celles qui subsistent, on peut citer les croix de cimetière bifaces comme celles d'Ennery ou d'Hédouville à l'iconographie liée au Christ et à la Vierge, les croix de carrefour (Nesles, Valmondois, Labbeville, Frouville), les croix bornales (croix romane des Friches à Nesles). Ces croix sont en pierre, mais aussi en fer forgé ou en fonte.

Des églises riches en œuvres d'art

Le Moyen Age est essentiellement représenté par la sculpture. Une statue mutilée de saint Aubin, déposée dans l'église d'Ennery, aurait bien pu orner le trumeau d'un portail du XIII^e siècle. Les statues de Vierge à l'Enfant du XIV^e siècle d'Auvers et de Labbeville s'inscrivent dans la lignée des figures élégantes qui abondent en région Ile-de-France et en Normandie.

Les églises du département conservent plusieurs groupes complets de poutre de gloire de la fin du XV^e et du XVI^e siècle. Celui de Frouville (la statue de saint Jean manque) montre l'influence venue du Nord par la Picardie. Elle est perceptible à travers le XVI^e siècle dans la sculpture de cette partie du Vexin dont certaines paroisses relevaient, sous l'Ancien Régime, du diocèse de Beauvais.

Participant de la reconstruction après la guerre de Cent ans, la statuaire est particulièrement riche en œuvres du XVI^e siècle. Le nombre des statues qui ornaient la petite église de Mézières en est exemplaire. S'il ne s'agit souvent pas d'œuvres de premier plan, elles représentent un artisanat local perpétuant jusqu'au XVII^e siècle les caractères

élaborés au cours du Moyen Age. Le saint Antoine de Vallangoujard et le saint Fiacre de Livilliers sont de cette veine. Les statues de la Vierge et de sainte Anne appliquées de part et d'autre du portail d'Hérouville intègrent avec quelque maladresse les apports de la Renaissance.

Les églises qui ont pu bénéficier de commandes ou de dons de familles ayant rang dans la société parisienne, conservent des peintures de qualité des XVII^e et XVIII^e siècles (Auvers, Valmondois, Ennery). Cette dernière fut également parée d'un retable somptueux.

Le XIX^e siècle a surtout doté les édifices de vitraux (Ennery, Hérouville, Valmondois), de retables et d'autels comme celui d'Hérouville reprenant la légende de saint Clair. On peut, à titre anecdotique signaler celui, très curieux, de Nesles : un panneau pivotant cache une figure de gisant en cire de sainte Philomène, dont la dévotion fut associée à celle du curé d'Ars.



Vallangoujard : saint Nicolas, bois XVI^e siècle.



Comme dans la plupart des communes rurales d'Ile-de-France, l'orfèvrerie d'Ancien Régime n'est pas parvenue jusqu'à nous. Les quelques reliquaires et ciboires rencontrés sont des œuvres de série du XIX^e siècle.

De l'architecture privée à l'architecture publique

De la période médiévale, les communes du canton de la vallée du Sausseron ne gardent guère de traces : pas de châteaux forts, simplement quelques manoirs seigneuriaux comme celui flanqué de tours à Auvers-sur-Oise, ou celui de Nesles-la-Vallée, qui n'offrent plus aujourd'hui que des allures de grosses fermes. Il faut attendre le XVII^e siècle pour voir l'édification des châteaux d'Ennery, de Labbeville ou plus tard celui d'Hérouville confié vers 1730 à l'architecte du roi Gaudot, contrôleur des bâtiments du château de Compiègne et membre de l'Académie d'architecture à partir de 1739. A Nesles-la-Vallée, au cœur du village, près du Sausseron, le château bâti au XVIII^e siècle prend la place d'un manoir du début du XVII^e siècle. Après avoir appartenu à la famille de Balincourt, puis à un diplomate, le comte de Chalon, il fut déclaré bien national et démolie pierre par pierre. L'actuelle mairie de Nesles fut édifée sur une partie du domaine. Seul parmi ces châteaux à ne plus être domaine privé, le château de Léry à Auvers, construit au début du XVII^e siècle a été racheté en 1987 par le département et fait actuellement l'objet d'une restauration importante. Le Conseil général doit y installer à partir de 1993 le futur centre de l'impressionnisme.



Le château d'Auvers et l'orangerie avant restauration (photo 1977).

Fréquentée de longue date par les écrivains et les artistes, la vallée du Sausseron devient dès le début du XIX^e siècle un lieu de villégiature recherché. L'apparition du train qui relie depuis 1846 Auvers à la capitale, puis le petit train de fer à voie métrique qui dessert la vallée à partir de 1885 de Valmondois à Marines, facilite l'accès aux Parisiens mais aussi aux Américains, Anglais, Belges, Allemands venus goûter les charmes de la campagne. Cet engouement explique sûrement en partie la reconstruction de plusieurs châteaux au cours du XIX^e siècle. Celui d'Orgivaux à Valmondois et celui de la Chapelle dans la commune de Labbeville mais aussi le château de Saint-Cyran à Frouville. Situé à l'écart du village il fut entièrement reconstruit à la fin du XIX^e siècle à l'emplacement de celui qui existait au XVII^e siècle.

Il explique aussi la construction de belles maisons de plaisance parmi lesquelles la plus notable est sans conteste le Castel Val, au quartier de Chaponval à Auvers-sur-Oise, commandée en 1903 à Hector Guimard par Louis Chanut, beau-frère de Léon Nozal. Mais il faudrait également citer la maison construite par l'architecte Oudinot pour Daubigny.

L'augmentation de la population conduit aussi les communes à se doter de bâtiments d'écoles et de mairies dont les silhouettes caractéristiques avec leur clocheton et leur décor républicain introduisent dans les villages une tonalité édilitaire. Des architectes dont les carrières sont encore parfois mal connues se sont déployés sur le territoire de l'ancienne Seine-et-Oise; C. Brouty, L.-C. Boileau, J. Joannon-Navier et F. Marandon, Danjoy ont construit, édifié ou restauré églises, hôtels de ville et groupes scolaires. Ajoutons d'ailleurs que de grands théoriciens du XIX^e siècle comme Viollet-le-Duc ou Anatole de Baudot ont puisé dans le vivier des constructions locales plusieurs exemples pour leurs publications.

On ne saurait conclure cette brève présentation des aspects géographiques et des caractères architecturaux de ce pays sans évoquer quelques-unes des personnalités qui, à un moment de leur vie, ont choisi d'habiter ces lieux. Souvenons-nous ainsi d'Eustache Deschamps, dit Morel, seigneur de Chaponval, auteur de plus de deux cents rondeaux et mille ballades (1346-1406), de Jean-François Senault (1601-1672), écrivain et prédicateur, de François Coppée, qui vécurent à Auvers-sur-Oise. Signalons que

Lamartine et Bernardin de Saint-Pierre, qui résidait à Eragny-sur-Oise firent de fréquentes visites dans le village mais que la tradition faisant du poète François Villon un natif d'Auvers, tient de la légende. De renommée internationale, Auvers évoque de prime abord le souvenir des peintres venus planter là leur chevalet : Van Gogh bien sûr, qui y passa les derniers mois de sa vie, amicalement assisté par le docteur Gachet qui, sous le pseudonyme de Van Ryssel était lui-même un artiste de talent. Mais avant le célèbre peintre hollandais, Auvers peut s'enorgueillir d'avoir accueilli bien d'autres artistes : Corot et son ami Charles-François Daubigny, les impressionnistes Pissarro, Cézanne, Guillaumin, Berthe Morizot. La fin du XIX^e siècle et l'époque contemporaine sont marquées par les noms de Norbert Goeneutte, Murer, Emile Bernard, René Blanc, Roger Bezombes, Robert Béthencourt et bien d'autres, encouragés par le cercle des "Amis d'Auvers" qui se réunissait dans les années 1950 chez Roger Tagliana dans l'ex-auberge Ravoux où Van Gogh est mort. Mais la réputation d'Auvers n'est pas uniquement due à la peinture : on ne peut passer sous silence le sculpteur Zadkine, auteur du monument à Van Gogh ou Léon Fagel à qui l'on doit le buste de Daubigny sous la terrasse de l'église. Sans oublier le musicien Louis Ganne qui y séjourna.

Valmondois bénéficia la première du rayonnement artistique d'Auvers. Cette commune garde la mémoire de Geoffroy-Dechaume, de Daumier qui mourut dans la maison que Corot lui avait offerte. Vlamincq séjourna également en ces lieux, de même que le ténor Duprez, qui occupa la fonction de maire de 1850 à 1870 et le compositeur Albert Doyen qui fit chez son ami Georges Duhamel de fréquents séjours. Selon la tradition, ce serait aussi à Valmondois que La Fontaine aurait composé la fable "Le meunier, son fils et l'âne." De nos jours, Valmondois est encore un lieu qui attire artistes et artisans. A Nesles-la-Vallée peuvent être évoqués les noms des écrivains Jean de Santeuil (1630-1697) auteur d'un recueil d'odes sacrées, et Emile Henriot. Au nord-ouest de la commune, près de la ferme de Launay un monument commémore le lieu d'atterrissage des aéronautes Charles et Robert partis le 1^{er} décembre 1783 en ballon libre au-dessus des Tuileries. Pissarro et Gustave Loiseau (1865-1935), enfin, choisirent pour sujet de plusieurs de leurs toiles le village d'Ennery et ses alentours.

Auvers-sur-Oise

Le village avec ses hameaux – le Valhermeil, Chaponval – et ses anciens quartiers – les Vallées, le Montcel, Cordeville – s’étire le long de la rive droite de l’Oise, abrité des vents du Nord-Ouest par la falaise qui termine brutalement le plateau du Vexin. Cette dénivellation fut de longue date propice au développement de l’habitat troglodytique et à l’exploitation des carrières pour la construction locale. Le nom d’Auvers est cité pour la première fois dans une charte du XI^e siècle. Après avoir appartenu un certain temps à l’abbaye de Saint-Denis, la terre entra dans le domaine royal. A la fin du XII^e siècle, Philippe Auguste l’échangea avec les seigneurs de Vernon contre d’autres seigneuries. Ceux-ci la cédèrent en 1599 à la famille de Berbisy. Les dames de Saint-Cyr possédèrent ensuite le domaine qui passa au prince de Conti (1765) et à Monsieur (le futur Louis XVIII) en 1783. A la Révolution, toutes les dépendances du domaine furent vendues par lots aux plus offrants.

Il a existé à Auvers de nombreux fiefs dotés d’importantes résidences : Chaponval, qui appartient à Eustache Deschamps et dont il reste une belle cave voûtée du XIV^e siècle, Fours, Montmaur ou Montmort (le seul vestige de ce fief est un arc appareillé dans une propriété privée non loin de l’église), le Clos Watteau, les Colombières, le Clos Sanglier, Vallanbourg, pour ne citer que les principaux. Les grandes demeures du XIX^e siècle, nombreuses encore dans le village, ainsi que certains anciens ateliers (maison Riondet-Rajon) témoignent encore de l’attrait qu’exerça Auvers sur les citadins à la recherche de calme et de “belle verdure en abondance et en bon ordre” (Van Gogh).



*Auvers-sur-Oise,
photo aérienne.
Documentation française.*

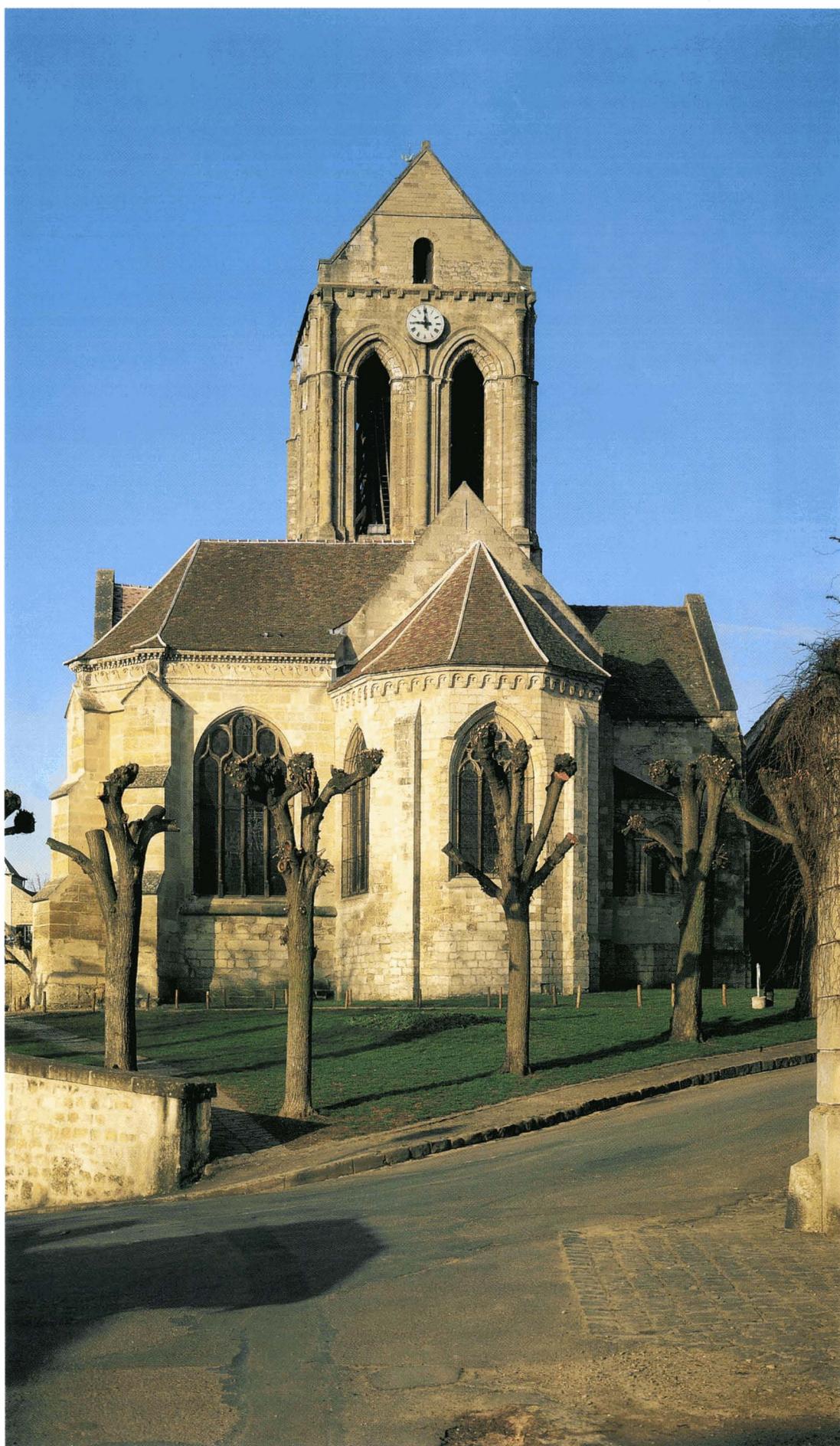
Auvers-sur-Oise



L'église d'Auvers possède dans le chœur et la croisée du transept d'intéressants chapiteaux du XII^e siècle, ornés de feuilles d'acanthé, de palmettes, de rinceaux ou d'animaux fabuleux. Trouvé il y a une trentaine d'années dans une fouille au cours de travaux de reprise des contreforts du bas côté sud de l'église, le chapiteau déposé à l'entrée de la nef, de la même époque que les précédents, représente des épisodes de l'histoire de Samson. Ces scènes sont à rapprocher des sculptures des églises de Saint-Martin-des-Champs et de Saint-Germain-des-Près à Paris, ou de Senlis dans l'Oise. (Cl. M. H. 1961).

Si l'église Notre-Dame a été rendue célèbre pour beaucoup par le tableau de Vincent Van Gogh, elle constitue un des édifices religieux les plus monumentaux du canton. Son chœur et son transept ont été érigés pour l'essentiel au XII^e siècle et la nef élevée vers 1220. C'est en 1131 qu'apparaît la première mention dans un acte de donation faite à Saint-Vincent de Senlis par Louis VI le Gros; les religieux furent maintenus dans cette possession jusqu'à la Révolution.

À la fin du XIX^e siècle des campagnes de restauration portèrent sur le portail sud, la rosace, les modillons des corniches. Le chevet, relativement épargné par la restauration de la fin du XIX^e siècle, avait été repris vers 1260 : ses fenêtres furent alors agrandies et ornées d'un réseau. À la croisée du transept s'élève une tour carrée à deux baies sur chaque face et toit en bâtière, modèle courant en Ile-de-France. (Cl. M. H. 1915).



Auvers-sur-Oise



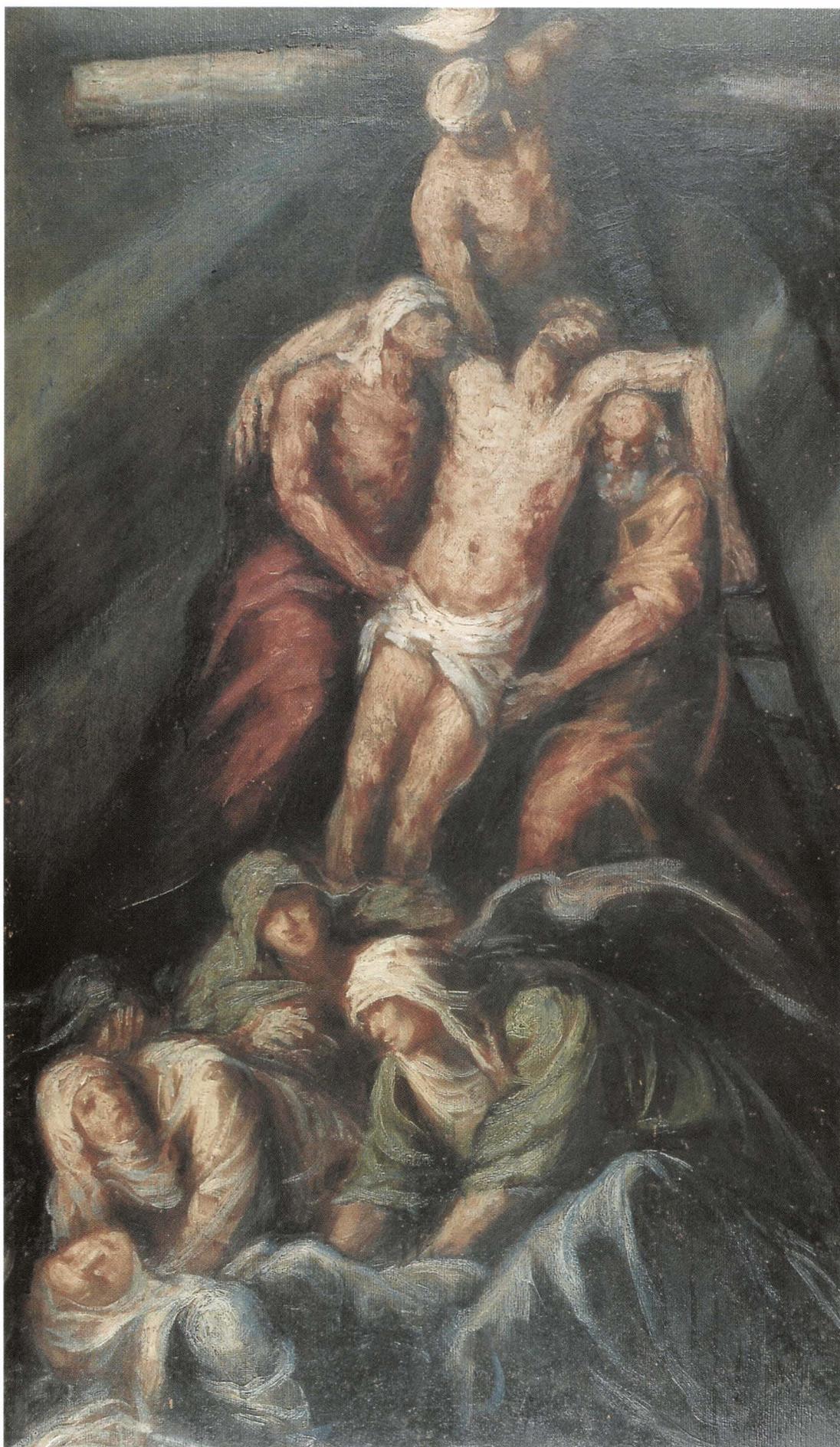
La Vierge à l'Enfant de Notre-Dame-d'Auvers présente les caractéristiques du XIV^e siècle : déhanchement, manteau court à plis en cupules, chaussures pointues. Lorsque fut édifiée la chapelle de la Vierge entre 1520 et 1545, elle fut déplacée et installée sous le petit porche sud de l'église. A la Révolution, la statue fut décapitée et renversée. On ne retrouva jamais la tête mais le corps, enterré dans l'ancien cimetière, fut découvert en 1861. C'est en 1874 que les parties manquantes (tête, main droite de la Vierge et buste de l'Enfant) furent remplacés et la statue installée à nouveau dans la chapelle qui lui était dédiée. (Cl. M. H. 1915).

La nef, d'une belle ampleur, est très homogène dans son parti. Son élévation de trois étages est composée de grandes arcades rythmées par des colonnes à chapiteaux feuillagés. Au second niveau le triforium-passage habituel pour les années 1220-1225 dans l'Aisne et la Brie ne peut guère être rapproché dans le Val-d'Oise que de Santeuil, Jouy-le-Moutier ou Boissy-l'Aillerie. Le niveau supérieur est éclairé de simples fenêtres et les voûtes d'ogives retombent sur un faisceau de trois colonnettes qui prend appui sur le tailloir des colonnes. Cette disposition générale évoque des églises contemporaines de la région de Soissons comme Mézy-Moulins ou Vorges mais peut aussi être rapproché de Saint-Yves de Braisne ou de Saint-Michel en Thiérache, et, plus proche, d'Andresy (Yvelines).

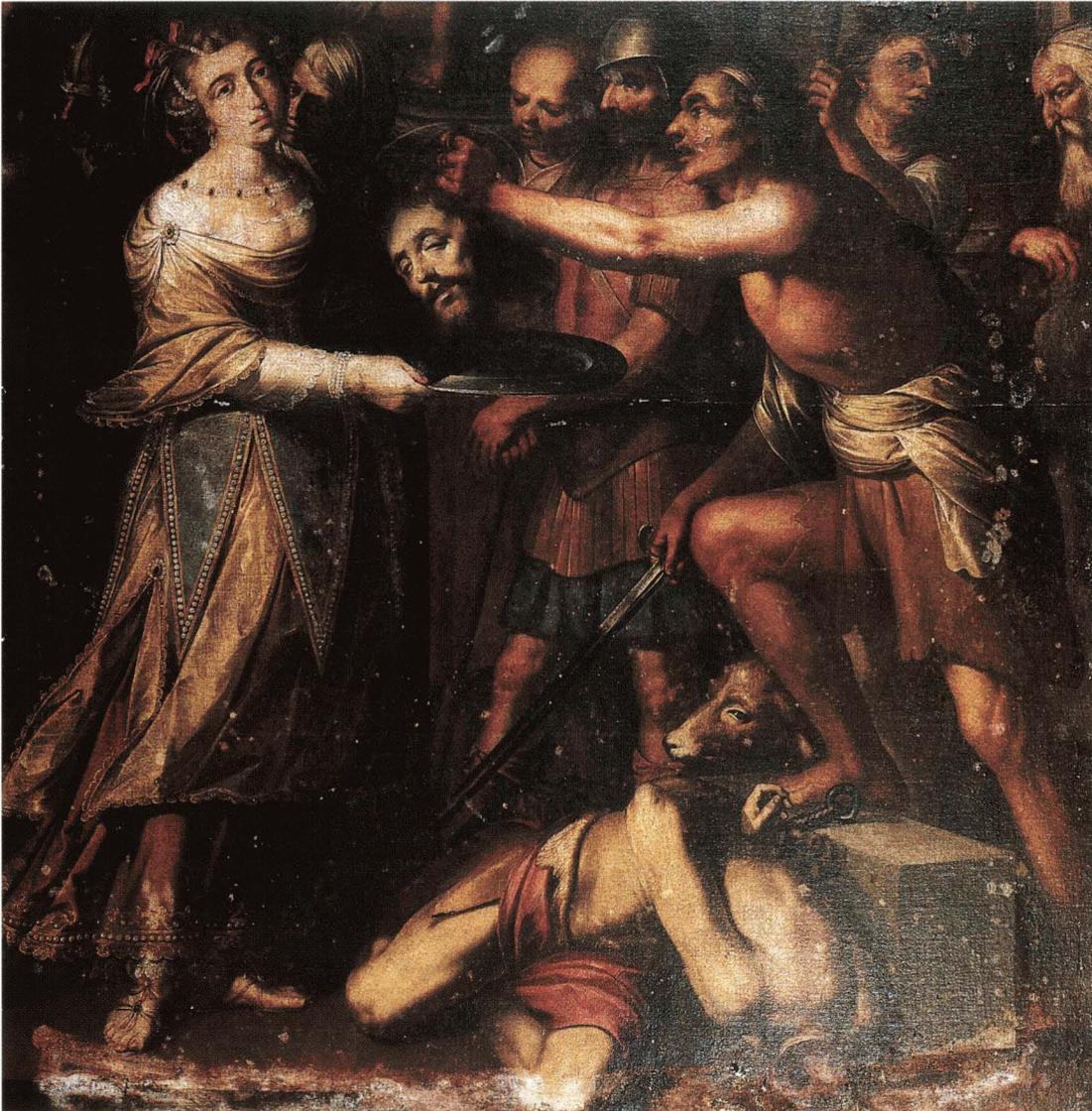
Auvers-sur-Oise

Déposition de croix

Emile Bernard (1868-1941) est l'initiateur avec Gauguin de l'école de Pont-Aven. Cette *Déposition de croix*, peinture à l'huile sur carton, datée et signée 1937, est brossée rapidement, à la façon d'une esquisse. C'est une composition pyramidale dont le sommet est constitué par un personnage qui tient le corps du Christ soutenu par Nicodème et Joseph d'Arimathie. En bas, au premier plan, trois saintes femmes sont réunies autour de la Vierge évanouie. (Cl. M. H. 1990).
Photo Philippe Lhomel.



Auvers-sur-Oise



Les thèmes les plus violents de l'histoire biblique, comme cette Décollation de saint Jean-Baptiste, ont connu une incontestable faveur chez les peintres caravagesques du début du XVII^e siècle. Ici, l'intensité des clairs-obscurs, la densité de la composition, le cadrage excessivement serré mettent en lumière l'instant pathétique de la scène : la beauté irréaliste et théâtrale de Salomé qui reçoit, des mains du bourreau, la tête décapitée de saint Jean-Baptiste chargée d'une expression étrangement réaliste et naturelle.

Ce tableau non signé et non daté, mais de facture remarquable, est incontestablement l'œuvre d'un maître. Et d'après les rares spécialistes qui l'ont vu, c'est le nom de Louis Finson (Bruges avant 1578 - Amsterdam 1617) qui peut être proposé. En l'occurrence, il s'agirait de l'un des chefs-d'œuvre de cet artiste flamand qui s'étant formé en Italie du vivant de Caravage, s'est ensuite installé en Espagne, puis en Provence, avant de finir sa carrière en Hollande après un bref séjour parisien d'où peut être issu ce tableau. (Cl. M. H. 1988).



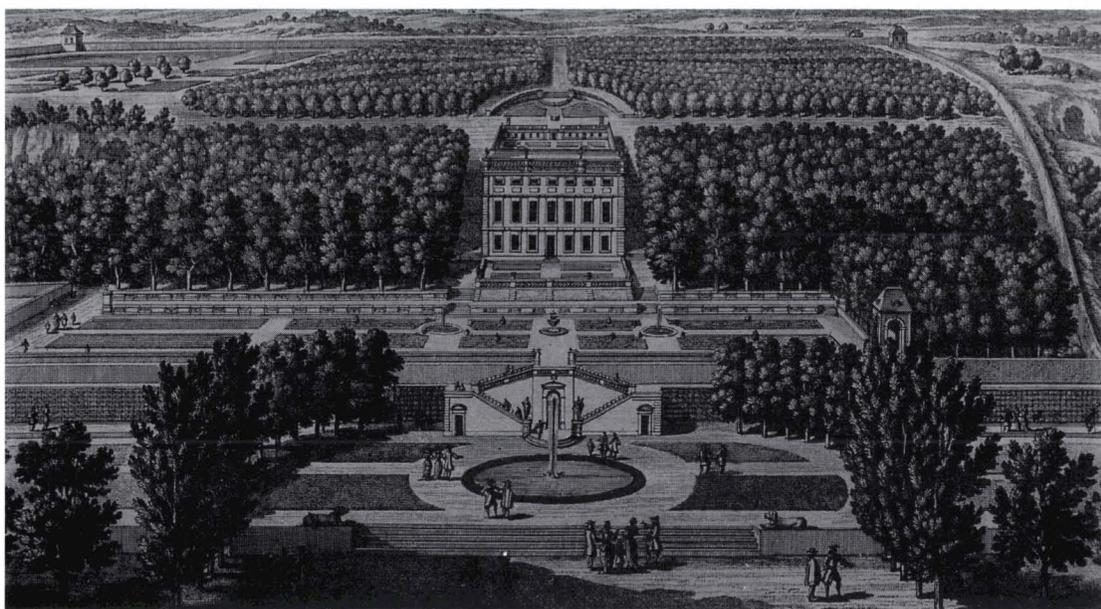
L'auteur de cette Assomption, signée et datée de 1772, ne semble avoir laissé que peu de trace dans l'histoire de la peinture. Il s'agit sans doute de Louis Barrere ou Barere, mort à Paris en 1778, à qui on attribue un Christ en croix daté de 1718 dans l'église de Sully-sur-Loire. Toute la partie inférieure de la composition, présentée seule ici, qui regroupe les apôtres autour du tombeau est une copie de l'Assomption que Laurent de la Hyre peignit en 1635 pour le couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré à Paris et qui est conservé au musée du Louvre. La Vierge et la nuée qui occupent la moitié supérieure de la composition s'inspirent plutôt des œuvres de Murillo. (ISMH 1990).

Auvers-sur-Oise

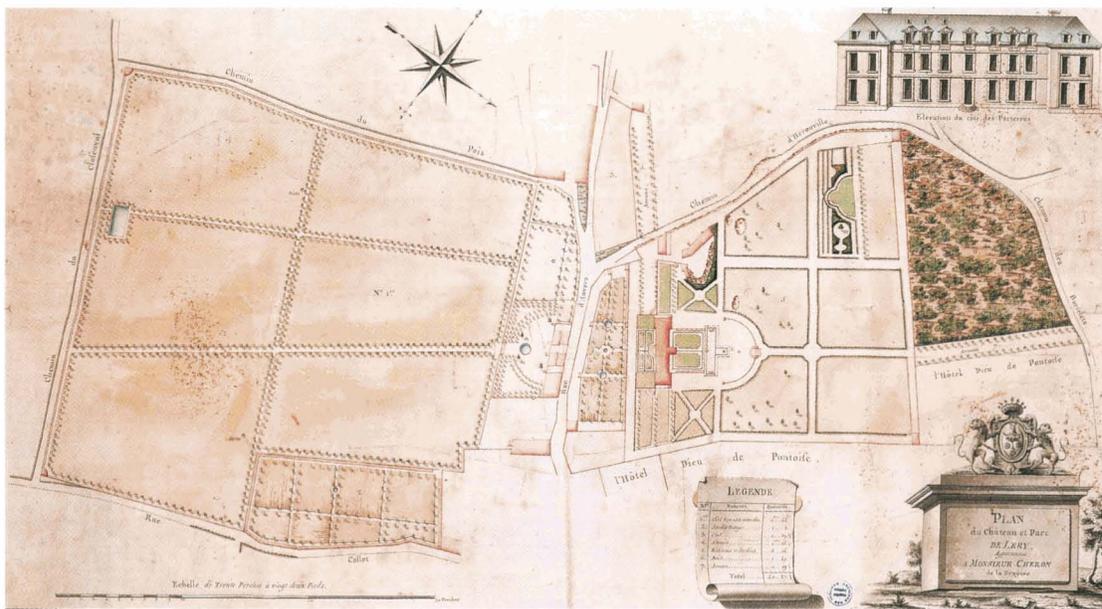
Situé à mi-coteau sur le chemin d'Hérouville, le château de Leyrit ou de Léry domine la vallée.

Trois époques principales de construction peuvent être retenues. Une gravure conservée aux Archives départementales fait état au XVII^e siècle d'un "pavillon à l'italienne" à toit en terrasse qui correspond au corps central du château actuel. Au XVIII^e siècle, deux pavillons latéraux furent ajoutés. Le XIX^e siècle vit la construction ou la reconstruction des communs situés à l'ouest du château, la recomposition de toute la partie nord du parc et l'enrichissement des décors intérieurs. Cette façade est animée par le rythme subtil des percements du corps central. La liaison avec les pavillons a été obtenue par la poursuite du bandeau au premier étage tandis que des lucarnes à frontons arrondis encadrent les frontons triangulaires de celles du corps principal. Les aménagements, fontaine et bas-reliefs de la terrasse, sont le fruit de restaurations récentes. (ISMH 1987)

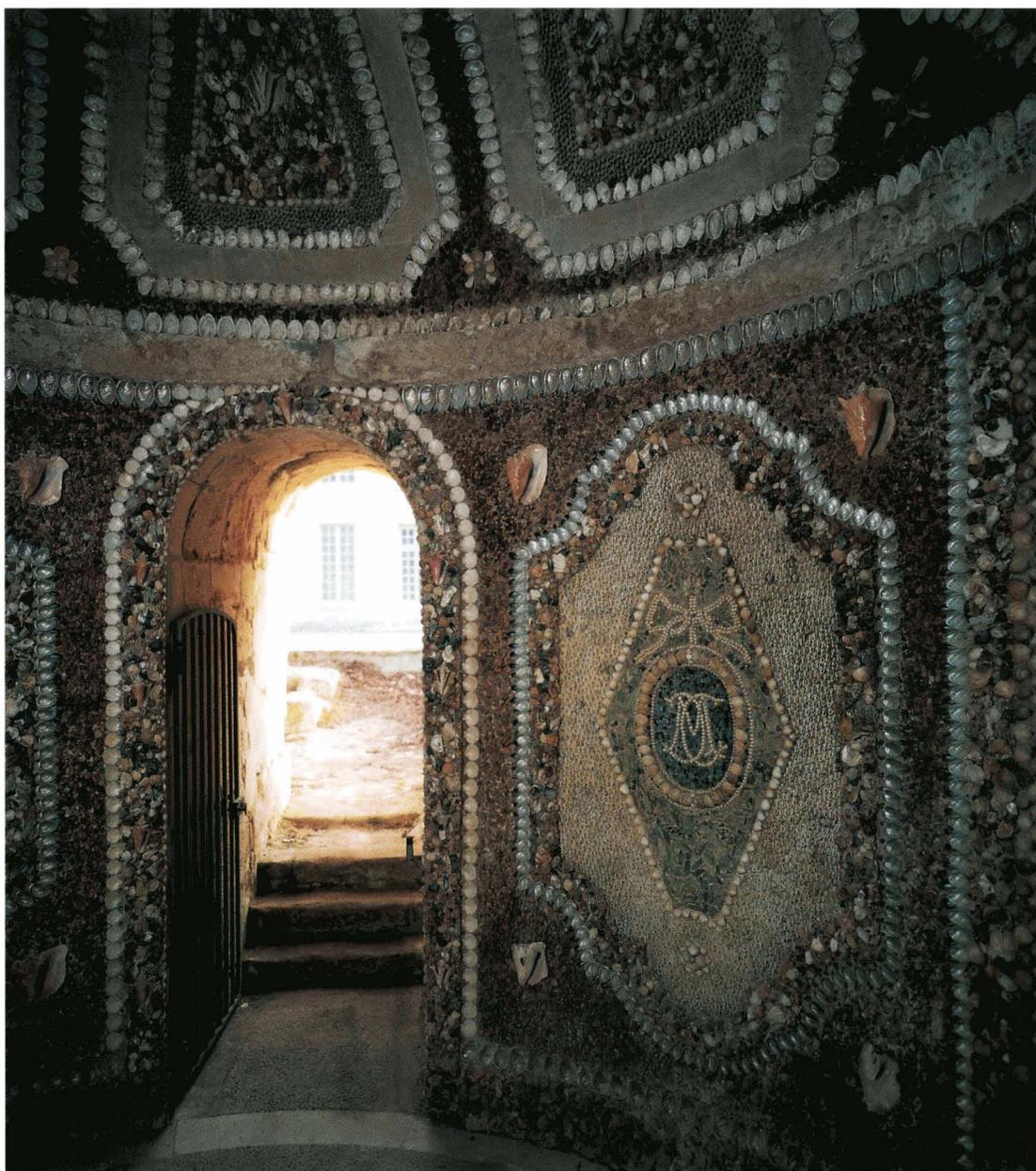
L'origine du château actuel remonte aux premières années du règne de Louis XIII. Il fut construit en 1633 pour Zanobi Leoni, banquier italien venu en France à la suite de Marie de Médicis. En 1667, le château fut vendu à Jean de Leyrit qui le fit ériger en fief en 1668. Divers propriétaires se succédèrent ensuite et en 1765, le prince Louis-François de Bourbon Conti l'acheta. En 1787, il appartenait à Louis-Claude Chéron de La Bruyère qui devint par la suite administrateur de Seine-et-Oise et député de l'assemblée législative.



Auvers-sur-Oise



Ce plan de la fin du XVIII^e siècle est conservé aux Archives départementales. Il montre le château de Léry et ses terres, alors en possession de Louis-Claude Chéron de La Bruyère. Dans l'angle supérieur droit est représentée l'élévation du côté de la vallée.



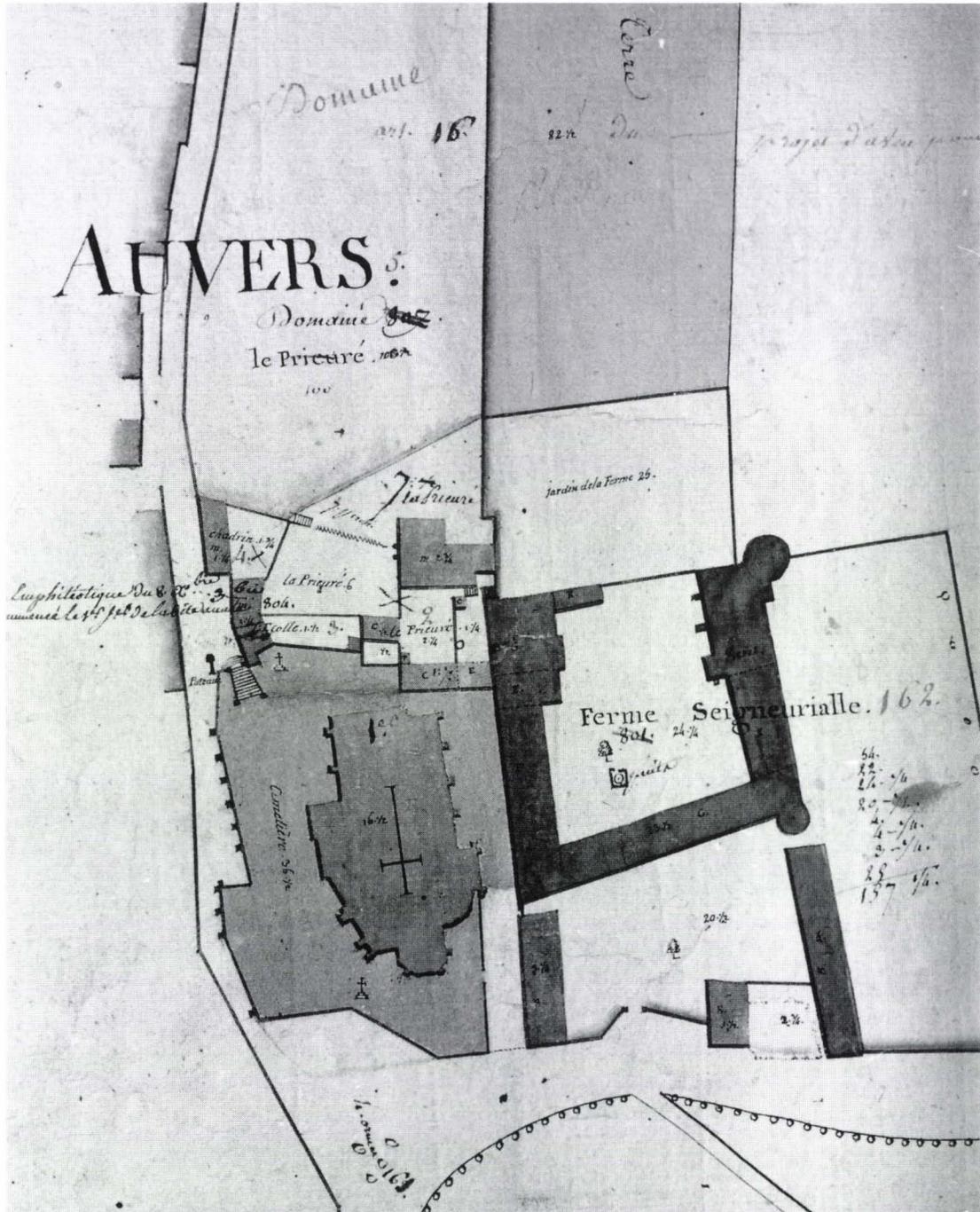
Dans la partie nord du parc s'élève un nymphée fort probablement construit au XVII^e siècle pour Zanobi Leoni bien qu'il comporte dans l'ovale central des panneaux un monogramme de style XVIII^e siècle qui a été attribué au Prince Louis-François de Bourbon Conti, propriétaire à partir de 1765 du château. Cette grotte à éclairage zénithal, présente un plan circulaire creusé de trois niches couvertes en cul de four. Les murs sont entièrement revêtus à l'intérieur de coquillages, de cailloux de meuliers et de morceaux de verre. Lors d'une restauration récente le décor ancien a été intégralement restitué à partir des éléments subsistants. Ce type de décor rustique est en vogue en France depuis le XVI^e siècle, on peut le rapprocher entre bien d'autres de celui du nymphée du château de Wideville (Yvelines), ou de celui du pavillon des coquillages à Rambouillet.

Auvers-sur-Oise

Ferme du 4 rue Marceau, vue de la façade arrière, rue des Meulières. Ce sont là les seuls vestiges du fief de Fours, importante seigneurie avec manoir et droit de moyenne et basse justice concédé vers 1304 par Philippe-le-Bel à son fruitier Adam de Valmondois. Le mur, de ce qui était sans doute à l'origine le logis manorial, est scandé de contreforts à larmiers et présente une ouverture murée en arc brisé avec traces de meneaux.



Ce plan de 1786 conservé à la mairie montre l'emplacement de la "Ferme seigneuriale" au nord de l'église. Depuis le XII^e siècle, ce manoir appartient successivement aux rois de France, à la famille de Vernon, à l'abbaye de Saint-Denis, à la famille de Berbisy, aux Dames de Saint-Cyr, à la famille de Conti puis au comte de Provence. L'édifice avait à l'origine une enceinte de tracé rectangulaire aux angles marqués par des tours rondes.



Auvers-sur-Oise



“Ferme seigneuriale”
Plusieurs bâtiments anciens ont disparu au XIX^e siècle ou ont été transformés. Ici, la façade sud de l’ancien logis, sans doute repris dans la première moitié du XVII^e siècle, est construite sur un étage de soubassement occupé par des celliers. Le logis est actuellement converti en grange. On y accédait côté cour par un escalier droit extérieur. L’encadrement en pierre de taille des ouvertures, leur traitement, indique une construction soignée.



“Ferme seigneuriale”
Vue intérieure de la tour nord-ouest (XIII^e-XIV^e siècles). Elle est voûtée de six branches d’ogives à arêtes chanfreinées qui retombent sur des culots en pierre sans décor.

Auvers-sur-Oise

Vers 1860, Charles-François Daubigny, qui connaissait la région d'Auvers depuis son enfance et aussi pour y avoir travaillé avec son ami Corot, acheta un terrain au lieu-dit les Vallées et y fit édifier une maison en 1861, sur les plans de son ami l'architecte Oudinot. Prévue à l'origine avec deux niveaux, elle fut réduite pour des raisons esthétiques et sans doute aussi financières. Seul l'atelier garda ses proportions initiales. Dès 1864, Charles-François Daubigny commença à orner sa maison de peintures. Ce fut d'abord la chambre de sa fille puis vint le tour de la salle à manger où il reçut l'aide de son fils Karl pour le coq et de sa fille Cécile pour les fruits.

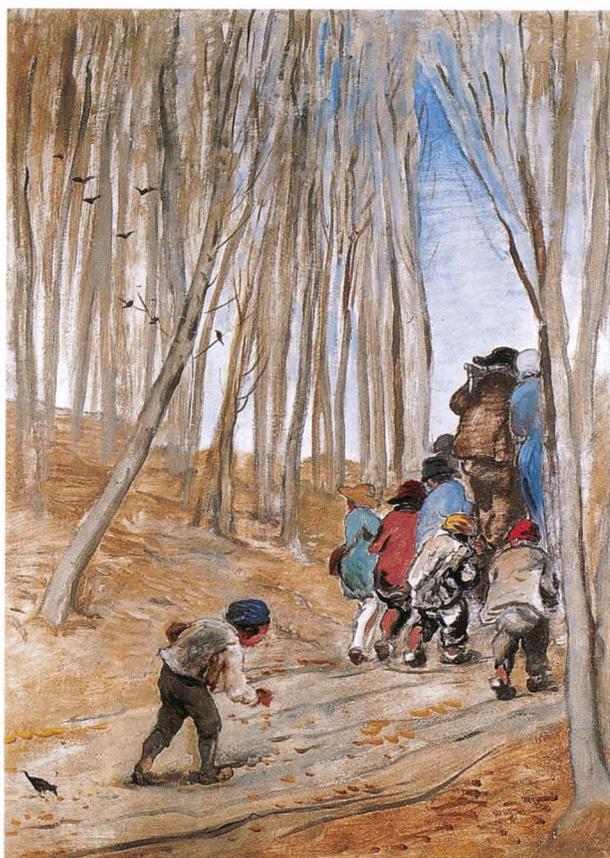
A partir des dessins préparatoires de Corot, l'atelier est le reflet d'une oeuvre collective réalisée en grande partie par Daubigny (ci-contre les hérons) aidé de Karl et de Oudinot. Le vestibule comportait des tableaux de Corot et de Daumier aujourd'hui dispersés dans plusieurs musées.

Toute cette décoration a fait récemment l'objet d'une restauration due en grande partie à Daniel Raskin, arrière petit-fils de Daubigny. Il fut aidé pour la chambre de Cécile par l'association américaine *Friends of French art*.

L'une des trois grandes peintures qui ornent l'atelier est connue sous le nom de "Souvenirs d'Italie" : elle est l'oeuvre commune de Corot et de Charles-François Daubigny. Le tableau présenté à droite est de Karl et représente le jardin avec au fond la maison des Vallées. La cheminée en bois de fabrication parisienne, où figure le buste dû à Ludovic Durand est décorée de carreaux de céramique vernissée datés 1870. Le médaillon central atteste par la date de 1873 la fin de la décoration de la maison.



Auvers-sur-Oise



Trois détails de la chambre de Cécile : elle comporte un décor de fables et de contes (le Petit Chaperon Rouge, le Corbeau et le Renard, le Petit Poucet) avec des guirlandes de fleurs, de fruits et de jouets. Cécile elle-même participa au travail en peignant un petit bouquet de fleurs et son jeune frère Bernard une branche de cerises, sous les jouets.



Atelier : détail du panneau aux hérons.

Auvers-sur-Oise

Rue Daubigny, une porte à l'arc surbaissé et au parement fortement remanié marque l'entrée de l'ancien fief des Colombières; au fond, le manoir du début du XVII^e siècle, abrite de nos jours le syndicat d'initiative et le musée Daubigny. Il a été restauré il y a une vingtaine d'années par la municipalité. (ISMH 1928).



Manoir des Colombières : l'escalier du milieu du XVII^e siècle à deux noyaux en chêne comporte des balustres en double poire. Les marches sont récentes.



Maison de maître des années 1850-60 dominant sur le parc Van Gogh. Elle présente un parti régulier d'élévation, les deux corps de bâtiments en équerre se rejoignent par un pan coupé percé de la porte d'entrée. Les murs sont enduits avec des chaînes d'angle simulées et des corps de moulures horizontaux rythmant les niveaux; les fenêtres rectangulaires ont des chambranles moulurés. L'une des petites façades présente deux niches et une lucarne à fronton cintré. Plusieurs ouvertures sont ornées à la clef d'une agrafe.



Auvers-sur-Oise



Le docteur Paul-Ferdinand Gachet prit soin de Van Gogh lors de son court séjour à Auvers. Sous le pseudonyme de Van Ryssel signifiant "de Lille" il était lui aussi peintre à ses heures. Le pastel, conservé dans la maison du docteur, intitulé "Vue du vieil Auvers, la maison du docteur Gachet" est de 1873.



Le docteur Gachet acheta sa maison d'Auvers en avril 1872. La grande demeure blanche, d'aspect massif, domine la vallée. Elle est précédée d'un jardinet, immortalisé par Van Gogh, constitué de plusieurs carrés bordés de petites haies de buis soigneusement taillées. Derrière, dans la falaise, s'ouvrent des caves et une resserre troglodytique ayant servi d'atelier au docteur.

Auvers-sur-Oise

Peinte par Van Gogh qui la para des fastes du 14 juillet, la mairie avec sa place qui la précède, est en quelque sorte le coeur d'Auvers, lieu privilégié au XIX^e siècle pour les bals, les concerts et le marché hebdomadaire. La première pierre fut posée le 29 septembre 1861 et le bâtiment, somme toute très modeste, inauguré un an plus tard.



L'auberge Van Gogh. Bien qu'elle ne présente aucune caractéristique architecturale remarquable, l'auberge Van Gogh reste pour Auvers un lieu de mémoire. C'est en effet dans cet édifice, alors appelé auberge Ravoux, que Van Gogh prit pension lorsqu'il arriva dans le village en mai 1890. Il s'éteignit deux mois plus tard dans la petite chambre sous les toits. Rebaptisée "Café de la Mairie," l'auberge fut animée pendant près de trente ans par Roger et Micheline Tagliana. Ils favorisèrent dans les années 50 les réunions des "Amis d'Auvers" qui avaient pour but de perpétuer la tradition picturale à Auvers : la pension devint alors un lieu où de jeunes artistes pouvaient accrocher leurs oeuvres et se faire connaître, sans être pour autant une véritable galerie d'art.



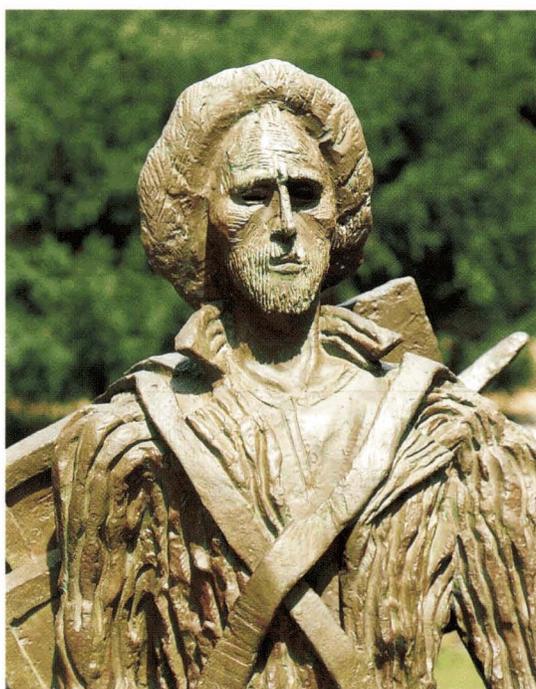
Auvers-sur-Oise



Cette œuvre, un bronze de 82 cm de hauteur, représentant C. Daubigny à mi-corps, et signée à la base de l'épaule droite, fut commandée par la municipalité. Après bien des péripéties, l'exécution du buste fut confiée à L. Fagel, qui possédait à Auvers-sur-Oise des attaches familiales. C'est à partir d'une photographie de Carjat que le sculpteur réalisa, entre 1905 et 1906, ce monument à la mémoire du peintre auvernois inauguré le 17 juin 1906.

Le buste de Daubigny en plâtre couleur terre qui se trouve dans l'ancien atelier du peintre est l'œuvre de Ludovic Durand (1832-1905) et date de 1880. L'original en marbre qui figurait au Salon de 1882 et entra au musée de Versailles en 1884 pour être déposé au musée municipal de Fontainebleau, a disparu depuis. On ignore par quel cheminement ce plâtre s'est retrouvé conservé ici et si des liens particuliers unissaient Durand, élève de Bonnat et de Toussaint à L'Ecole des Beaux-Arts, et la famille de Daubigny.

Photo Philippe Lhomel.



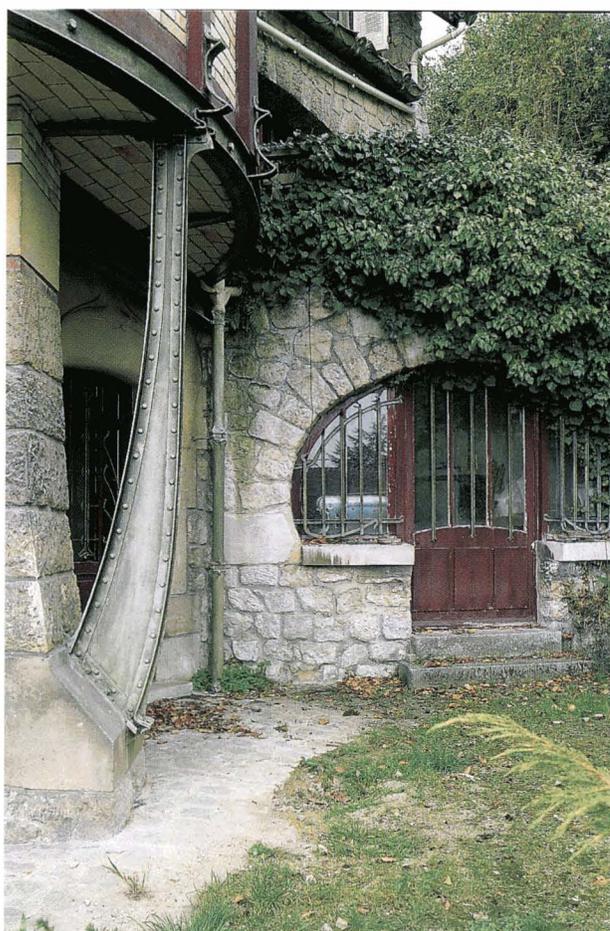
En 1956, l'association des "Amis d'Auvers" rendit un hommage à Van Gogh, dont l'œuvre tardivement reconnue s'imposait à la mémoire du village, en érigeant une statue en bronze. L'œuvre fut sculptée par Ossip Zadkine, et fondue par les ateliers Susse. Le monument fut inauguré le 8 juillet 1961.

Photo Philippe Lhomel.

Auvers-sur-Oise



Auvers-sur-Oise



“Castel Val,”

4 rue des Meulrières.

Cette maison d’Hector Guimard (1867-1942) fut construite en 1903 et achevée en 1904 pour M. Chanut. Le propriétaire était un ami de la famille Nozal, riches industriels pour qui Guimard construisit plusieurs maisons, à Paris et à Cabourg, ainsi qu’une usine à Saint-Denis. L’architecte a utilisé habilement la dénivellation du terrain pour prendre appui sur la colline. C’est une construction totalement asymétrique, de forme arrondie, qui offre un aspect solide, un peu massif. Plusieurs matériaux sont associés : la pierre, le bois, la brique de Chambly, la fonte de Saint-Dizier. Cette polychromie des matériaux permet des jeux de lumière sur la façade. Les toitures présentent des imbrications variées de volumes, les pannes de la charpente sont soulignées par des arêtes saillantes.

A la porte du garage du Castel Val, Guimard utilise les pentures et l’encadrement des oculi pour créer un clin d’œil en ferronnerie, forme d’humour architectural assez amusant. Au-dessus, la balustrade est ornée d’un élément de décor en céramique émaillée, aux formes ondoyantes, typique de l’Art Nouveau auquel Guimard se rattache. Il rappelle la décoration du couloir d’entrée du Castel Béranger à Paris.

La béquille en fonte qui soutient la partie de l’étage en surplomb fait partie de ces éléments caractéristiques de l’art de Guimard empruntés à Viollet-le-Duc.

Le groupe scolaire Vavasseur a été construit en 1933, par deux architectes, Jacques Joannon-Navier (1896-1968) et Fernand Marandon (1894-1982) qui ont également conçu des écoles maternelles à Saint-Ouen l’Aumône et à Conflans-Sainte-Honorine (Yvelines) et ont travaillé à Pontoise, notamment au collège Saint-Martin. Ces deux architectes nés dans la dernière décennie du XIX^e siècle se rattachent ici à un certain courant néo-régionaliste qui crée des recherches d’appareil et des contrastes colorés. Le traitement soigné de la clôture et du portail d’entrée, l’importance donnée au jardin, en font une œuvre de qualité bien représentative des constructions scolaires de l’entre-deux guerres.



Auvers-sur-Oise

A l'origine, le cimetière d'Auvers se trouvait sur le terre-plein qui précède le flanc sud de l'église. Mais au milieu du XIX^e siècle les soucis d'hygiène amenèrent le déplacement des tombes vers la périphérie du village. Le 8 décembre 1858 une procession solennelle inaugura le nouveau cimetière. Quelques sépultures subsistèrent encore autour de l'église jusqu'en 1875.

De nos jours les tombes des frères Van Gogh font la notoriété du cimetière. Mais ces sépultures ne sont pas les seules à attirer : peu de cimetières de campagne renferment un aussi grand nombre de célébrités, artistes ou écrivains. Et c'est une véritable promenade qui est proposée au visiteur auprès des tombes des peintres ou graveurs comme Norbert Goeneutte, Léonide Bourges qui était aussi élève et amie de Daubigny, Murer, du peintre américain Sprague-Pearce. Une plaque commémorative sur la tombe de Jeanne Kosnick-Kloss compagne d'Otto Freundlich rappelle le souvenir du peintre mort en déportation en 1943 et dont le musée de Pontoise conserve un important ensemble d'oeuvres. On peut aussi voir les tombes de la famille Chéron, propriétaire du château de Leyrit à la fin du XVIII^e siècle.

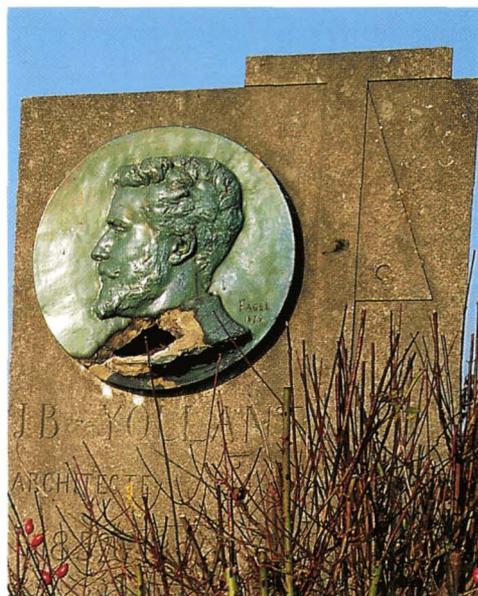


Tombes de Vincent Van Gogh (1853-1890) et de son frère Théodore (1857-1891).

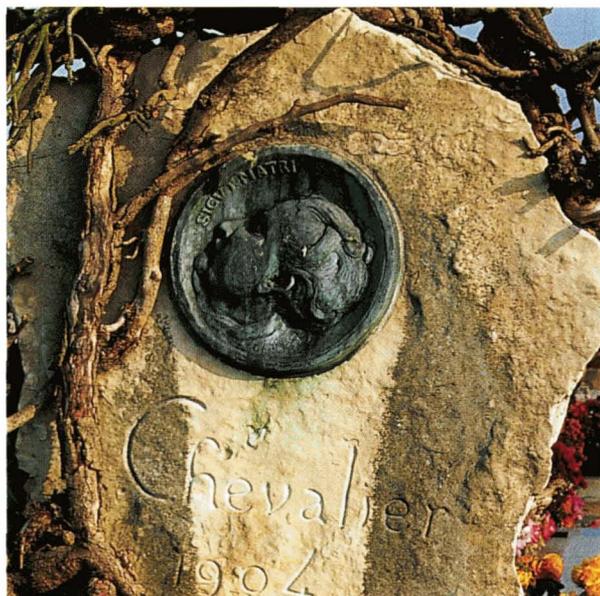


Tombe de Fanny-Louise Lecomte, née Daniel, (1856-1894), élève de Carolus Durand, elle avait un atelier rue Boucher à Auvers.

Monument funéraire de Jean-Baptiste Yollant (1852-1894) architecte à Beaumont. Le médaillon signé Fagel et E. Muller, est un moulage en grès chargé de filasse, émaillé vert et daté 1875 : il montre le profil gauche du défunt. Au-dessus deux équerres d'architecte et un fil à plomb sont sculptés en réserve sur la face antérieure du support architecturé qui date peut-être de l'entre-deux guerres. On distingue également un clocher, placé à la croisée d'un transept et une tourelle d'escalier : il s'agit sans doute là d'une église que cet architecte aurait restaurée.



Tombe de Madame Chevalier. Elle fut la gouvernante qui prit soin des enfants Gachet, Paul-Ferdinand et sa soeur Marguerite à la mort de leur mère en 1875. Elle s'éteignit en 1904 dans les bras du docteur Gachet, après trente ans de présence affectueuse et efficace. Le médaillon est signé Van Ryssel (pseudonyme de Gachet) et porte l'inscription "sicut mater" (comme une mère).



Butry

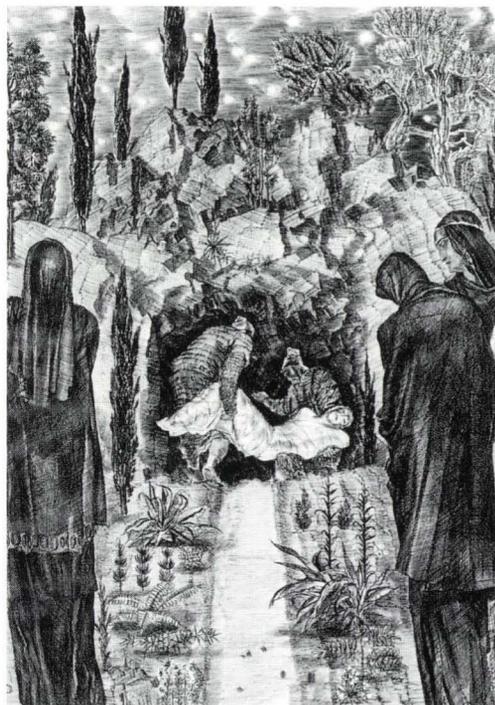
Sous l'Ancien Régime, et bien qu'il possédât sa propre organisation administrative, le village de Butry dépendait de la paroisse d'Auvers et était justiciable du prévôt de Pontoise. En 1790, il fut rattaché à Auvers-sur-Oise comme simple hameau. Mais cela n'alla pas sans grogne de la part des habitants qui, dès décembre 1793, réclamèrent leur indépendance et la création d'une commune distincte. Il faudra cependant attendre le 3 juillet 1948 pour que Butry soit érigée en commune, devenant ainsi la dernière née du Val-d'Oise.

Il existait à Butry une chapelle Saint-Claude, construite à la fin du XVII^e siècle, au centre du carrefour Richebourg. Cette chapelle, dont on connaît l'aspect grâce à un dessin de Léonide Bourges, subit bien des troubles sous la Révolution : elle abrita des assemblées religieuses jusqu'en septembre 1794, malgré l'interdiction, puis fut transformée en école au mois d'octobre suivant, et vendue comme bien national en juillet 1798, avant de tomber progressivement en ruine. En 1876, elle avait du s'écrouler définitivement, car le terrain qu'elle occupait fut acheté par souscription publique pour devenir la place de la mairie actuelle. Pour remplacer la chapelle Saint-Claude, un édifice provisoire fut construit, et fit lui-même place en 1959 à l'église actuelle.

Le village commença à se développer à la fin du XIX^e siècle avec l'arrivée du chemin de fer qui entraîna l'édification d'un pont sur l'Oise et la création de la gare de Valmondois. La facilité des moyens de communication, la vogue des baignades et du canotage, attirèrent les Parisiens venus chercher les plaisirs de la campagne. C'est ainsi que Butry vit s'installer des personnalités du monde des lettres et du spectacle, tels l'auteur dramatique Robert de Flers (Robert Pellevé de la Motte Ango, marquis de Flers, 1872-1927), ou le chansonnier Aristide Bruant (1851-1925).



La Vierge à l'Enfant de l'église de Butry, oeuvre de petite taille, peut être datée de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle par quelques traits stylistiques : la longue chevelure qui ne déparerait pas une sainte Madeleine ou une sainte Marguerite, l'ovale du visage avec sa bouche étroite et son large front dégagé ainsi que les plis du costume. L'ensemble est cependant altéré par une polychromie récente, la disparition de la main droite de la Vierge, du bras et du pied gauche de l'Enfant.



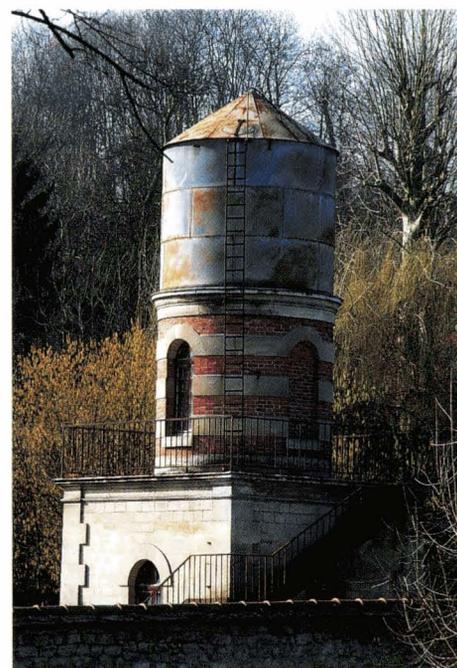
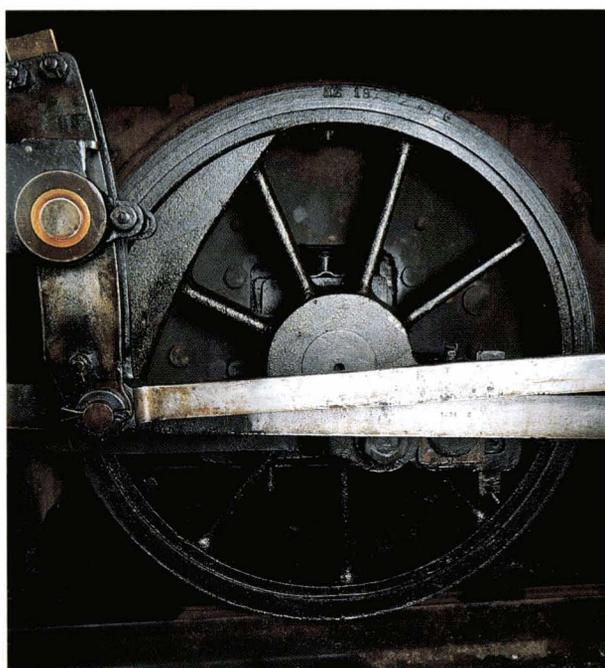
Les quatorze stations du chemin de croix d'Albert Decaris (né en 1901) furent commandées en 1959 par l'abbé Théo Mettes qui s'occupa de la construction de l'église de Butry. Exécutées à l'origine pour l'église Saint-Pierre de Besançon, ces gravures au burin ont été tirées à 150 exemplaires. Faisant preuve d'imagination, l'artiste montre dans cette série un graphisme très allongé, sévère mais d'un réalisme saisissant.

Butry

Le musée des transports créé en 1976 utilise un ancien dépôt des locomotives de la Société économique de Butry. Au départ il abritait deux locomotives à vapeur bicabines des traways de la Sarthe. Il comprend maintenant une cinquantaine d'autres véhicules dont plusieurs sont classés Monuments historiques. Deux machines à vapeur, ainsi que deux loco-tracteurs sont actuellement en état de marche et servent, avec des voitures de voyageurs, à de courtes promenades le dimanche. Ici une locomotive à vapeur à voie métrique Corpet Louvet de 1909 des tramways d'Ille-et-Vilaine et des voitures de voyageurs Carel et Fouché de 1896 des tramways de la Sarthe (Cl. M.H. 1983).



Ce château d'eau servait à alimenter la grande demeure de la fin du XIX^e siècle connue sous le nom de "Château Butry." Une pompe mue par un moteur monocylindre permettait de puiser l'eau dans un puits situé au pied de l'édifice. La construction, soignée, évoque par les matériaux et la forme de ses ouvertures, la tendance néo-classique de l'architecture industrielle. Elle se compose de deux étages et du réservoir. Le rez-de-chaussée en pierre de taille avec chaînes saillantes comprend une pièce coiffée d'une coupole légèrement aplatie. L'étage de plan circulaire en briques et pierre à lits alternés s'élève en retrait de la partie basse sur une plate-forme couverte de plaques de plomb et sert de support au réservoir. A la suite du morcellement du domaine, plusieurs bâtiments - dont le château d'eau - sont désormais dispersés dans différentes propriétés.



Ennery

Ennery, avec son hameau de Louville, est un village typique du plateau vexinois : ses nombreuses fermes, dont plusieurs figurent sur le plan terrier de 1772, ont un aspect un peu sévère, leurs façades n'offrant guère d'ouvertures sur la rue. La vie s'organise dans la cour intérieure autour de laquelle se regroupent le logis, les granges, les étables et les charretteries. L'une des plus importantes fermes de la rue de Moutier, qui dépendait de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, vit, à la veille de la Révolution, la rédaction des cahiers de doléances. Une autre appartenait à la fabrique de Saint-Maclou de Pontoise. Rue du Perreux se dresse encore, vétuste, l'ancienne grange dimière, attestée dès 1529 et restaurée à la fin du XVIII^e siècle.

Dès le XIII^e siècle, il y avait au Val-le-Roi, autre écart de la commune, une léproserie dont la chapelle Saint-Antoine a subsisté jusqu'à la Révolution.

Les terres d'Ennery furent érigées en marquisat en 1763 pour Victor-Thérèse Charpentier, comte du Saint-Empire romain, Maréchal des camps et armées du roi, qui mourut en 1776 aux Antilles. Son monument funéraire, sculpté par J.-A. Houdon en 1782 et destiné à l'église paroissiale, est aujourd'hui conservé au musée du Louvre.

Sensible aux charmes du village, Pissarro y peignit de nombreux tableaux : "Gelée blanche" (musée d'Orsay), "La vieille route d'Ennery" et "La mare d'Ennery" ou mare Tuppin (aujourd'hui place de la Mare).



Le Château d'Ennery, édifié à la fin du XVII^e siècle, offre une élévation régulière axée sur un faux avant-corps central. Bâtie dans une belle pierre calcaire aux tons dorés, cette architecture met en œuvre un raffinement sobre qui annonce le néo-classicisme du XVIII^e siècle : baies du rez-de-chaussée légèrement cintrées, refends discrets aux angles, oculi des lucarnes répondant à celui du fronton central sont mis en valeur par un cadre de parterres à la française. (Cl. M. H. 1942).

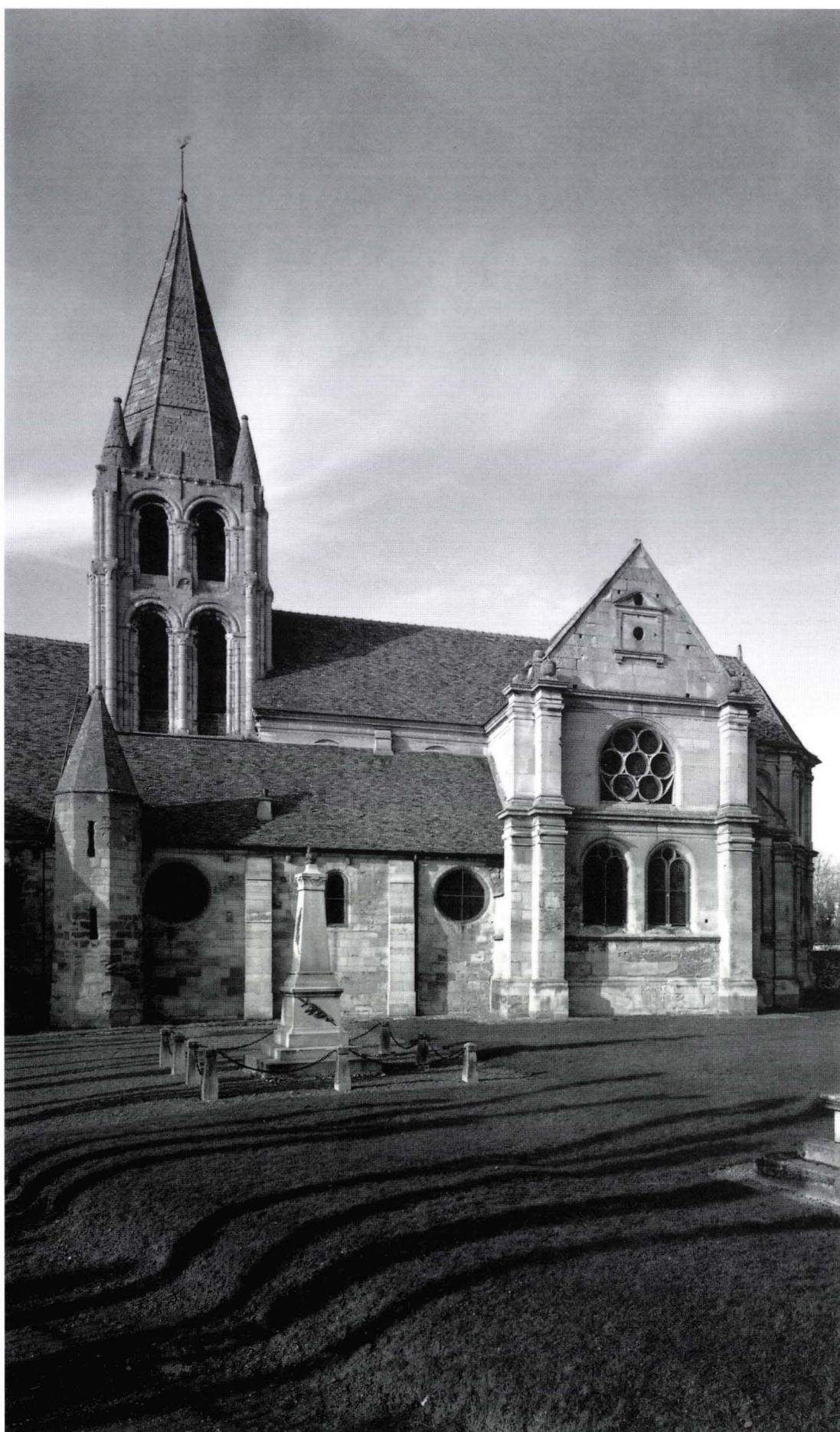
Ennery

L'église Saint-Aubin est composée de deux parties, l'une du XII^e, l'autre du XVI^e siècle; en 1763 on refait la façade. La nef à trois vaisseaux construite sur le modèle de Notre-Dame de Paris, aboutit à une travée - ancienne croisée du transept? - qui est la partie la plus ancienne de l'église : elle date du début du XII^e siècle tandis que la tour-clocher qui la surmonte est du deuxième quart du siècle. Le chœur, le transept et deux travées de nef sont le résultat des chantiers successifs conduits par les maîtres maçons pontoisiens Nicolas et Denis Le Mercier dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Un marché retrouvé de 1578, faisant allusion à des travaux autour de 1560, une date gravée 1584 sur la frise du chœur permettent de suivre les différentes étapes de construction qui aboutissent à la bénédiction de l'église en 1588.

On peut apprécier au flanc sud les deux élégants étages d'arcature du clocher surmontés d'une flèche de pierre octogonale flanquée de quatre clochetons; on aperçoit encore quelques modillons du XII^e siècle sous la corniche du bas-côté. L'élévation de l'extrémité du transept, d'une belle venue, propose le motif assez peu courant de fenêtres jumelées surmontées d'une rose se rattachant ainsi à une tradition médiévale. Sur le pignon, les oculi ovales percés dans une table surmontée d'un fronton ne sont pas sans évoquer la façade de Genainville tandis que le traitement des contreforts et des entablements est d'une belle monumentalité. (Cl. M. H. 1911).

Primitivement située dans le cimetière près de l'église et voisinant aujourd'hui le monument aux morts républicain, la croix du XVII^e siècle, remontée sur un socle au XVIII^e siècle présente un Christ en croix et sur l'autre face une Vierge à l'Enfant. (Cl. M. H. 1911).

Par ailleurs plusieurs croix à Ennery, croix de Nay, croix du Reposoir, marquent la croisée des chemins à la périphérie du village.



Ennery



Le chœur (entre 1560 et 1573) est ceinturé à mi-hauteur d'un entablement dont la frise est ornée des figures des apôtres en buste traitées en haut-relief. Dans l'axe du chœur apparaît le Christ entre saint Pierre, à gauche, et saint Paul, à droite. La date de 1584 est gravée sur le bandeau supérieur et inférieur. Le style expressionniste de leur visage, leur position accoudee sur les éléments de la frise traitée comme un balcon, rattache cette création saisissante à une tradition médiévale bien illustrée, par exemple, à l'Hôtel Jacques Coeur à Bourges, où les personnages sont ainsi présentés en trompe-l'oeil. Dans la proche église d'Epiais-Rhus où les Le Mercier ont également travaillé, on retrouve la même disposition (voir également page suivante).



Le transept et la première travée de nef présentent une élévation des années 1560-1570 qui juxtapose un ordre ionique à un ordre corinthien, agrémente la frise de feuilles d'acanthé et d'une façon générale illustre le style "seconde renaissance" de manière très savoureuse. Au premier plan, chaire à prêcher en chêne du XVIII^e siècle; sur la curve l'évêque, d'une facture un peu naïve mais vigoureuse, figure vraisemblablement saint Aubin.

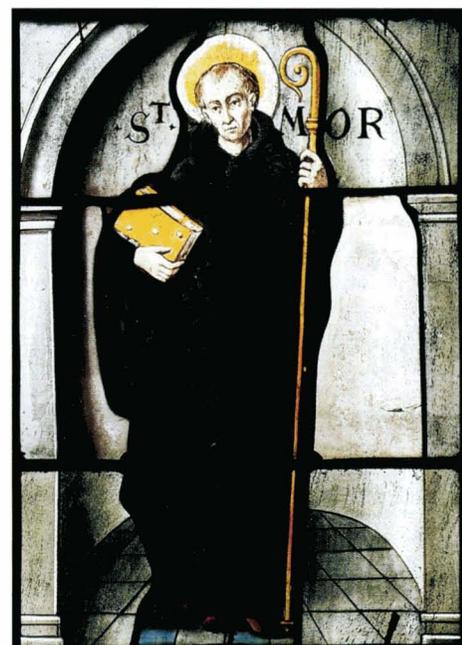
Ennery

Issue du milieu franco-flamand des années 1600, cette Déposition de croix peinte sur bois a malheureusement subi plusieurs repeints et a surtout été, de façon vraisemblable, réduite considérablement en haut et en bas. Le style de l'oeuvre n'est pas sans évoquer la seconde école de Fontainebleau; avec en particulier une gamme chromatique tout à fait audacieuse dans ses oppositions de tons chauds et froids, ainsi qu'une facture encore très maniériste qui veut traduire un souci d'équilibre et de monumentalité d'esprit déjà classique. (Cl. M. H. 1982).



La litre funéraire, de Victor-Thérèse Charpentier placée sous sa couronne comtale, qu'il conserva bien que devenu marquis en 1763, est surmontée de sa devise "A tout par guerre et fermeté." Ornée de la croix de l'ordre de Saint-Louis, elle est encore visible sur plusieurs piliers de la nef ainsi que sur le mur ouest à gauche de l'entrée. L'écu est coupé : au 1 d'azur à une héliotrope d'or, tigée et feuillée d'argent, le champ bordé crénelé en chef et en flanc, au 2 recoupé de gueules sur argent à trois pals de l'un et de l'autre. La petite chapelle du XVI^e siècle qui s'élève à l'angle du chœur et du croisillon sud est ornée de verrières mixtes du XVII^e siècle, constituées de panneaux figurés, combinés à des vitreries en losange. Ici sont présentés saint Maur de Glanfeuil, moine bénédictin qui aida saint Benoît à fonder l'abbaye du Mont Cassin en 528 et sainte Barbe, debout devant sa tour, tenant à la main la palme du martyre. Les deux autres vitraux représentent une sainte et la Vierge à l'Enfant.

Au centre du retable, de la seconde moitié du XVII^e siècle, un imposant tabernacle à dôme est encadré de deux petites scènes représentant le Bon Pasteur et la Descente aux Limbes. Alors que depuis la fin du Moyen Age, le retable constitue un élément indispensable du décor des églises, l'importance respective et la disposition des éléments qui l'accompagnent, maître-autel et tabernacle, a varié. A cet égard la disparition du tableau central au profit du tabernacle est caractéristique d'une pratique qui s'instaura au XVII^e siècle. Ici, en l'occurrence, le tabernacle est probablement du milieu du XVII^e siècle, des ajouts et des restaurations sont intervenus au cours du XIX^e siècle. (Cl. M. H. 1977).





Enmery

*Ancienne école congréganiste.
En 1875, une institution privée,
établie par Madame Gentil
alors propriétaire du château,
prit en charge l'éducation
des filles de la commune qui
ne bénéficiaient jusqu'alors
que d'une classe, logée dans
la mairie. L'établissement
était dirigé par deux sœurs de
Saint-Paul de Chartres, aidées
d'une adjointe. Le bâtiment
en pierre de taille calcaire
agrémenté de linteaux en brique
présente avec ses larges fenêtres
et son clocheton des similitudes
avec les édifices scolaires
de l'époque. Seuls la croix
et le monogramme marial en
céramique rappellent l'obédience
religieuse. Au rez-de-chaussée
se trouvaient deux classes, une
cuisine et le parloir, à l'étage
deux pièces servant de logements
aux enseignantes.*



*Ancienne ferme à cour fermée,
4 rue de la Croix qui figurait
déjà sur un plan terrier de
1772. La porte cochère donne
accès à une cour sur laquelle
se trouve un petit logis
secondaire de type bloc à terre.
Les percements anciens
correspondent au logis principal
situé entre rue et cour. Sous
l'enduit ancien on apercevait
encore en 1978 les moellons
de grès et de calcaire.*



Frouville

Frouville est un village étiré le long d'une route qui serpente à flanc de coteau. Seules les constructions récentes descendent jusqu'aux prairies inondables par le ru de Frouville, affluent du Sausseron.

Deux écarts subsistent au nord du village : Toussaq dont la dénomination est vraisemblablement liée à la proximité du moulin qui ne fonctionnait déjà plus en 1856. Lieu peu avenant si l'on en croit l'étymologie : le "Trousse-sacs" ou le "voleur de sacs," nom donné aux moulins dont le propriétaire détournait les sacs de grain à son profit. Quant au hameau de Messelan, il se développe autour d'une ferme dont l'existence est attestée depuis le XIII^e siècle.

La principale ressource du village au XIX^e siècle était l'élevage ainsi qu'en témoigne la grande ferme de Grainval. L'activité cessa après la première guerre mondiale et les ruines en sont aujourd'hui enfouies sous la végétation.

La seigneurie de Frouville changea plusieurs fois de mains. Elle était chargée de haute, moyenne et basse justice sur ses domaines et ses fiefs. Un bâtiment au nord du château dénommé "audiance" dans les états de section de 1791 subsista jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il n'en reste que les soubassements de bel appareil terminés en ailerons sous une maison de gardien construite en 1899.

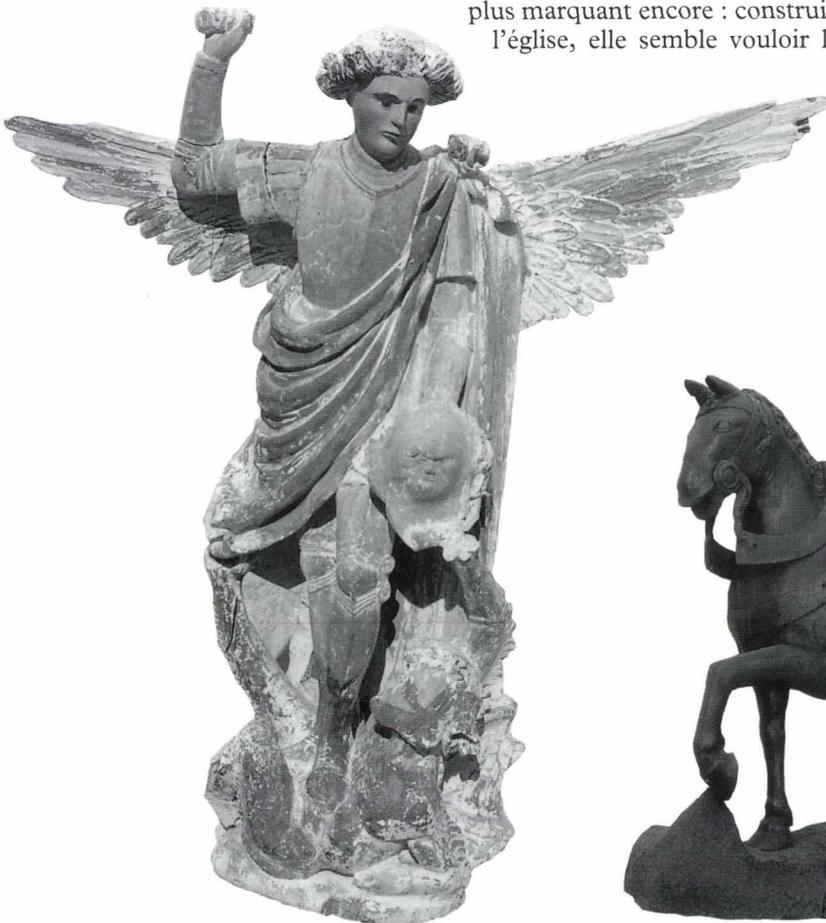
En face, au bout d'une allée de tilleuls se trouve une chapelle que les Mailly d'Hautcourt firent bâtir en 1672 sur les lieux où, un siècle plus tôt, la Vierge était apparue à un enfant venant de faire sa première communion. Ce miracle mis en avant dans le contexte des guerres de religion fut à l'origine d'un pèlerinage encore très fréquenté au début du siècle : 3000 personnes en 1913 le lundi de Pentecôte selon l'abbé Lefèvre.

La chapelle connue sous le vocable de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, lieu de sépulture familiale, se présente aujourd'hui augmentée d'une travée; sa façade, ornée de pinacles néo-gothiques, a été construite en 1845 par le baron de Vaux à la place du portique à colonnes figuré sur une représentation du XVIII^e siècle.

Le château, acheté en 1738 par les Bergeret de l'Isle Adam, resta dans la branche cadette jusqu'en 1786. Il fut entièrement reconstruit dans le style classique au cours du dernier quart du XIX^e siècle par la famille Monthiers qui effectua également d'importants remaniements dans la ferme adjacente. L'ensemble abrite actuellement l'école de technique du paysage de Saint-Cyran.

La place du village fut aménagée à côté de l'église en 1896 : le terrain du cimetière abaissé au niveau de la rue et la croix, en partie du XIV^e siècle, remontée dans le nouveau cimetière au nord du village.

Mais la construction de la mairie achevée en 1907, fut un changement plus marquant encore : construite en avant et tout contre l'église, elle semble vouloir l'occulter de sa hauteur.

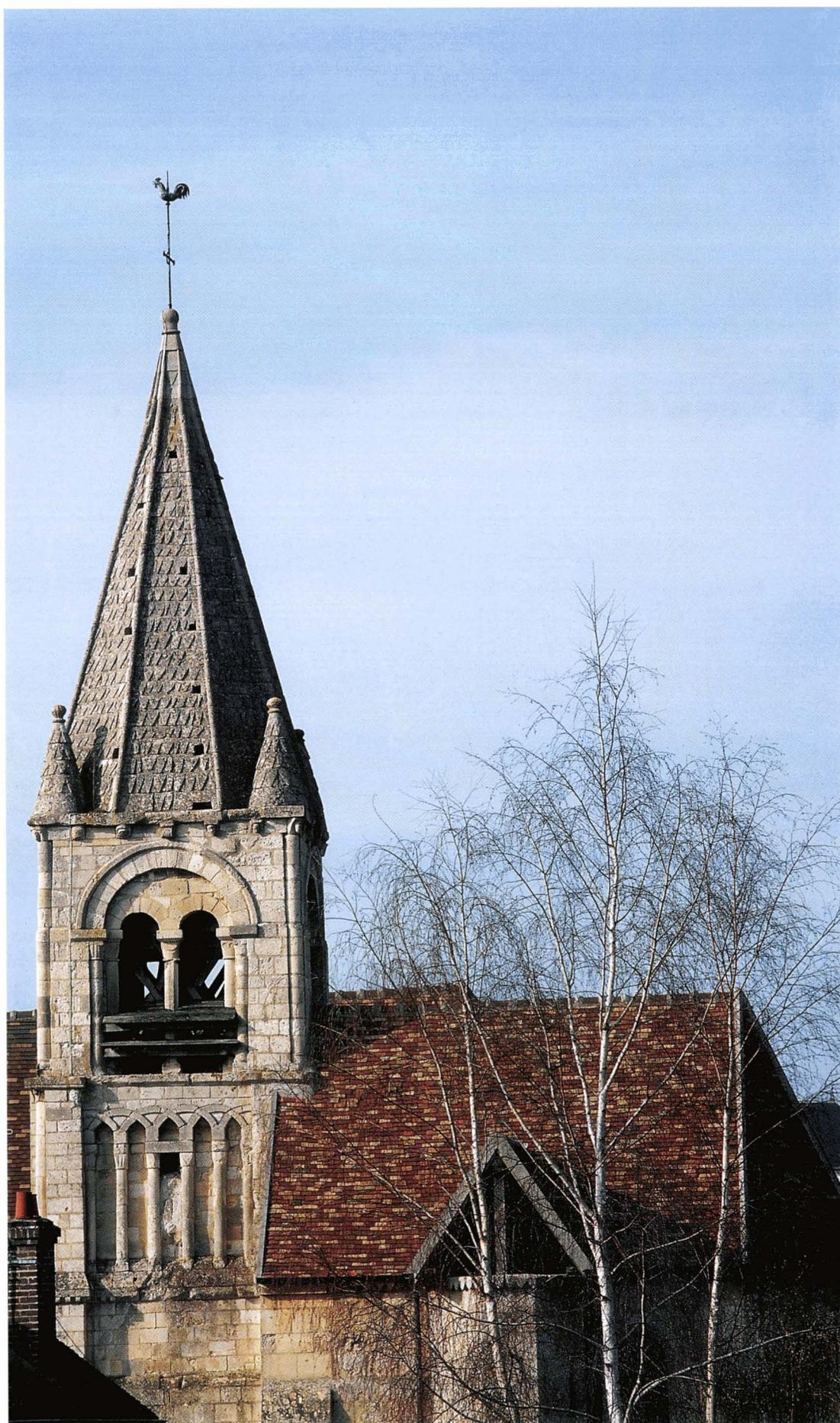


Saint Michel terrassant le démon; statue en bois avec traces de polychromie ancienne. L'archange, les ailes largement déployées piètine le démon, monstre hybride, et le menace de son épée dont seul subsiste le pommeau dans sa main droite. Le traitement du démon, comme celui du visage juvénile du saint, à coiffure plate terminée en grosses boucles, est hérité des images médiévales, alors que le bouclier s'orne d'un motif de gorgone renaissance. L'ensemble emprunt d'archaïsme et de raideur peut être de la fin du XVI^e siècle. (Cl. M.H. 1965).

La Charité de saint Martin, groupe en chêne, sans trace de polychromie, fin XV^e début XVI^e siècle. Le groupe figure le saint soldat protecteur de la paroisse coupant de son épée la moitié de son manteau pour le donner au miséreux. Les dimensions sont appropriées pour le portage lors des processions. Les détails sont travaillés dans un souci décoratif et anecdotique agrémentant une composition courante. (Cl. M. H. 1965).

Frouville

Le clocher de l'église Saint-Martin est la seule partie subsistante du premier édifice du début du XII^e siècle. Sa flèche octogonale flanquée de quatre clochetons est caractéristique de la région tandis que la suite d'arcatures en plein cintre dont l'entrecroisement forme une série d'arcs brisés est un motif que l'on rencontre plutôt en Normandie, notamment aux clochers des églises de Pont-Audemer et de Broglie. La construction des autres parties de l'église s'échelonne du XIII^e siècle (nef, bas-côté et chœur polygonal) au XIV^e siècle (chapelle nord) et jusqu'au XV^e siècle (charpente sculptée). (ISMH 1925).



Frouville



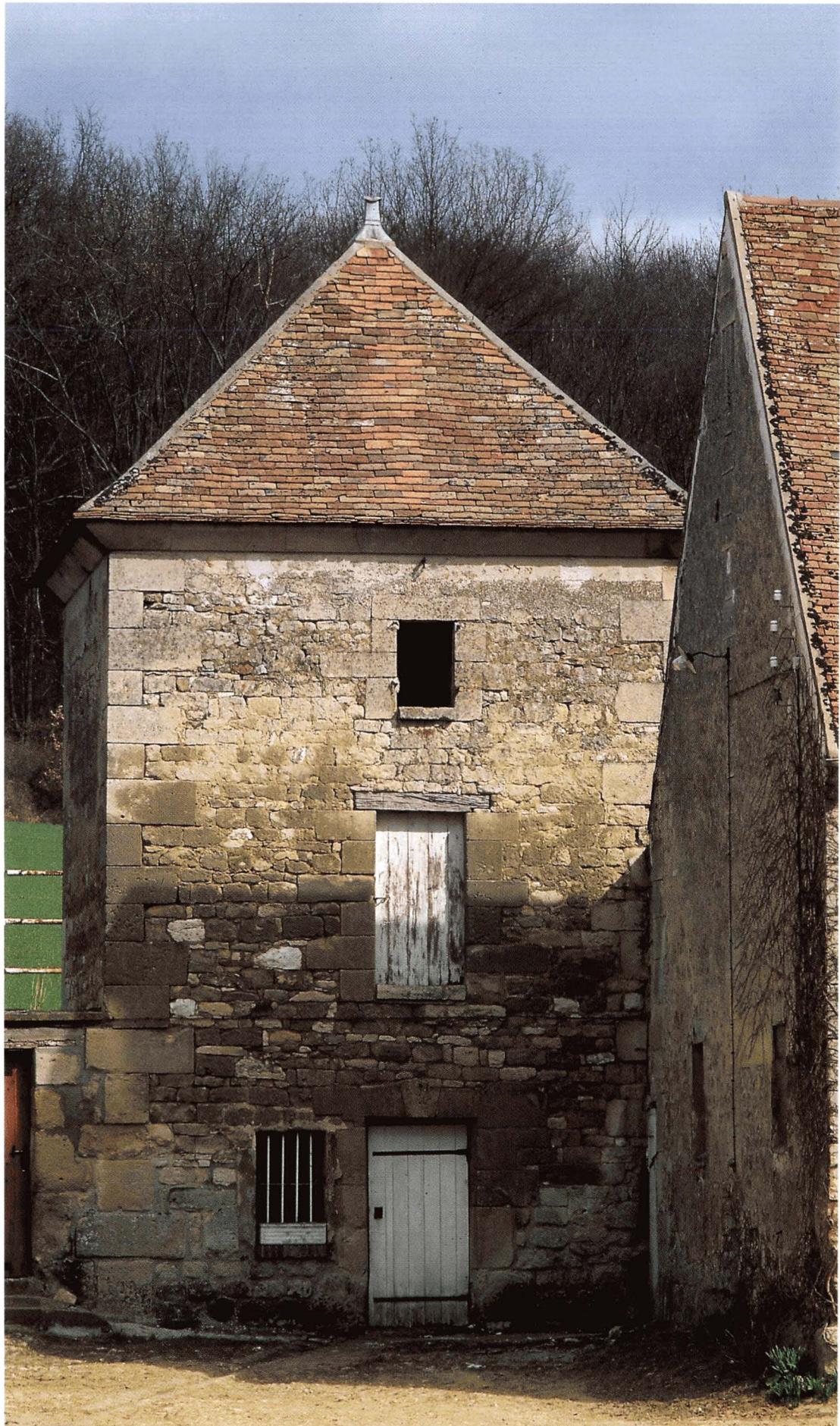
Au sommet du village, plusieurs maisons du milieu du XIX^e siècle présentent avec leur élévation de deux à trois étages et leur mise en œuvre soignée un aspect quasiment urbain. C'est notamment le cas de la plus éloignée sur la photographie, elle se donna vers 1850 des allures de maison de ville : une corniche à modillons, des percements réguliers, des baies en plein cintre au rez-de-chaussée ne sont pas sans évoquer un néo-classicisme attardé, fort répandu dans le Vexin et notamment dans la petite ville de Marines.



Située à proximité de l'église, cette maison en pierre de taille a été reconstruite vers 1860-1880 par l'architecte parisien A. Salmon dont la signature, à la base du premier étage, à l'extrémité de la façade est bien visible de la rue. Sa belle ordonnance régulière fait écho au groupe de maisons situé plus haut dans le village.

Frouville

Dans cette ferme, 34 Grande-Rue, dont les bâtiments datent en partie du XVII^e siècle se trouve un petit édifice que les traités d'agriculture de l'époque nomment "toit à volailles." Le rez-de-chaussée était réservé aux porcs et l'étage aux volailles. Les chaînes d'angle en pierre de taille révèlent une construction soignée.



Frouville



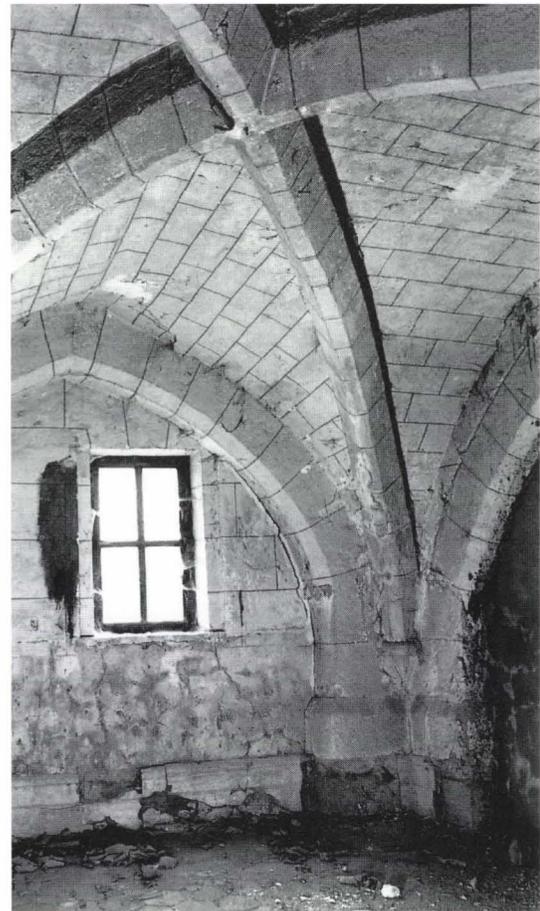
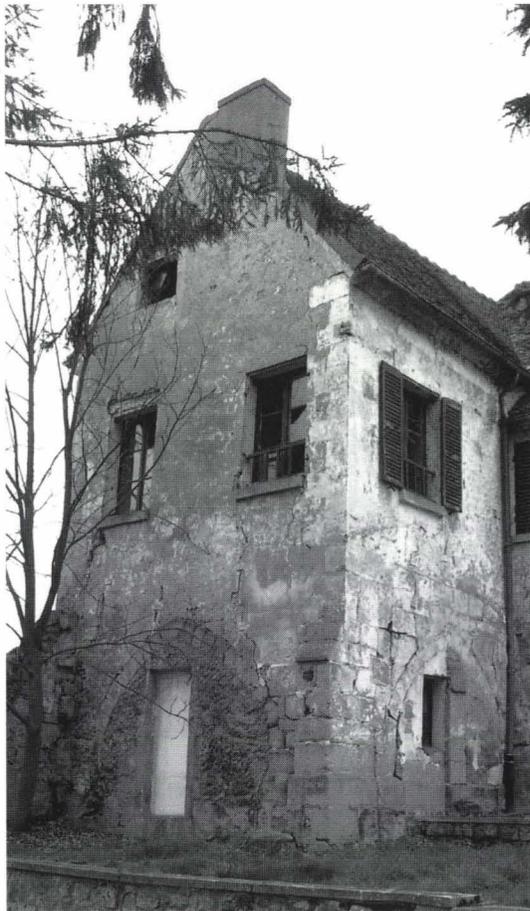
La ferme attenante au château a perdu les bâtiments du XVII^e siècle qui la fermaient au sud. En dépit des remaniements du XIX^e siècle et des aménagements modernes, elle a conservé, au centre de la cour, un colombier circulaire, simplement cintré d'un bandeau délimitant l'étage de la chambre des boulins. Ces derniers ont disparu, mais on peut encore voir à l'intérieur l'axe central avec son échelle tournante.

Frouville

La ferme de Messelan, attestée au XIII^e siècle, était avec celle de Bernes une possession de la commanderie d'Ivry-le-Temple. Au cœur d'un haras construit vers 1950, on découvre le logis du XVIII^e siècle avec son toit à croupes et une façade régulièrement percée de baies cintrées à arcs segmentaires.



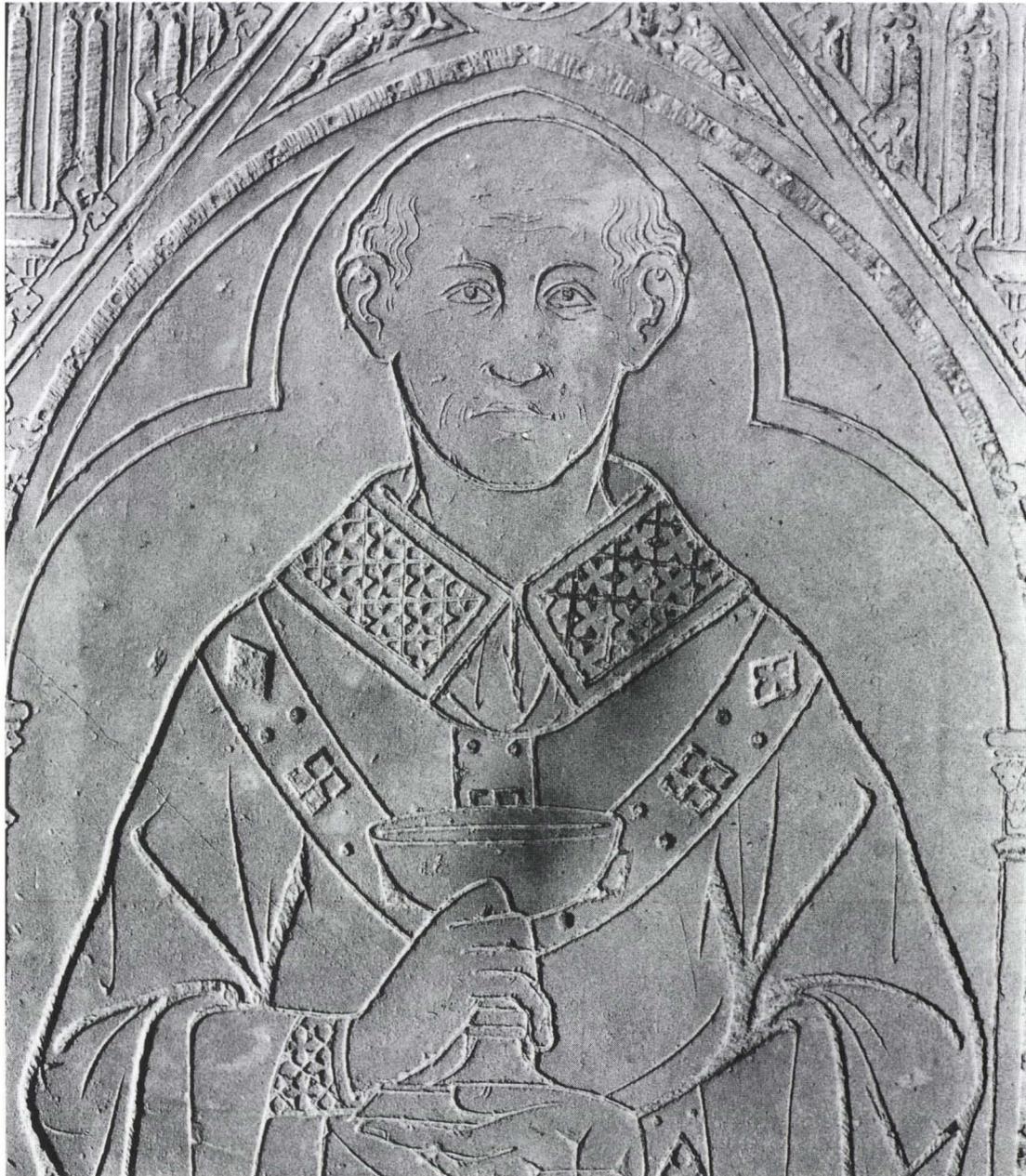
Bâtiment en retour du logis de la ferme Messelan; au rez-de-chaussée on devine des arcs brisés murés correspondant à la voûte d'ogives (ci-contre) : il s'agirait d'un vestige d'une tour médiévale et non, comme on l'a parfois avancé, d'une chapelle.



Génicourt

Par sa production essentiellement vouée aux cultures céréalières, Génicourt participa sous l'Ancien Régime à la prospérité du plateau du Vexin français. Le village présente des structures du XVIII^e siècle, juxtaposition de petites et moyennes exploitations malheureusement dénaturées pour la plupart. De la maison seigneuriale, proche de l'église, achetée au début du XVII^e siècle par Nicolas Brullart de Sillery, seigneur de Marines, rien ne subsiste. L'église Saint-Pierre fondée au XII^e siècle, était déjà abandonnée vers 1830 "pour cause de danger." Ce n'était plus qu'une chapelle de secours réunie à la paroisse de Livilliers; elle le resta longtemps, car on peut suivre les vicissitudes de l'affaire jusqu'en 1905, où les travaux débutèrent ... par la démolition. L'édifice n'ayant pas rang paroissial ne pouvait prétendre au secours de l'Etat ni du diocèse. Les devis ne manquent cependant pas dans les archives, alternant avec ceux de l'école. Il en est même un pour "la confection de la maison d'école dans le bon côté (sic) de l'église." La voix d'un donateur s'élève : il donnera bien pour l'église mais pas pour l'école! Les deux projets deviennent concurrents et la mairie-école sera construite un peu plus loin vers 1880. Lorsque les travaux débutent pour l'église, les génicourtains espèrent encore sauver au moins le clocher, mais le projet soulève encore bien des polémiques et l'état des piliers le fera apparaître comme trop ambitieux. L'édifice construit de neuf en 1906 est en effet modeste.

Le hameau de Gérocourt perdit son rang de commune en 1840. C'était une paroisse plus ancienne même que Génicourt, mais de son église détruite il n'y a pas d'autre trace que sa localisation sur le cadastre de 1812, en bordure du chemin de la Mine d'or. Quelques objets de culte, notamment une cloche du XVI^e siècle, furent transférés dans l'église de Génicourt.



Dalle funéraire de Guillaume Ridovale, curé de Génicourt, mort en 1348. L'effigie gravée sous le dais d'architecture trilobé présente le défunt avec les caractéristiques de sa fonction : vêtements sacerdotaux, calice et tonsure de clerc. Les broderies étaient incrustées d'une matière aujourd'hui difficile à déterminer, d'un brun rougeâtre, comme en témoignent les vestiges qui subsistent çà et là sur la svastika et la manche droite. (Cl. M. H. 1908).

Génicourt

Seul vestige de l'ancienne église Saint-Pierre, ce portail du bas-côté sud, aujourd'hui dressé entre la nouvelle église et le pignon d'une maison, date de la seconde moitié du XVI^e siècle. Entre deux contreforts s'ouvrait une porte en plein cintre au-dessus de laquelle se déploient des scènes qui se rapportent à la Passion et à la Résurrection du Christ.



La niche centrale surmontée d'un dais à voûte d'ogives plates comportant des liernes et des tiercerons est désormais vide. Au-dessus, le Christ en buste couronné d'épines, placé devant une rotonde évoquant le Saint-Sépulcre, est encadré des patrons de l'église, saint Pierre et saint Paul, drapés à l'antique. La lecture que Louis Régnier, l'érudit du Vexin, donne en 1895 des inscriptions et des scènes aujourd'hui illisibles du registre inférieur, permet d'en comprendre l'articulation. A droite (a), la Flagellation du Christ et le buste de la Vierge séparés par l'inscription : vous q(ui) ... me voyez ayez e(n) mémoire avec cœur des douleurs q(ue) pour vous ay porte.



A gauche (b), la Lamentation des Saintes Femmes sur le Christ mort et l'une des Saintes Femmes montrant, comme dans les représentations des mystères, le linceul du Tombeau vide. Le sens de la scène est donné par l'inscription : vous qui cette vict(oire) voies vous estes bien innocent si vous ne y pensez. Cet ensemble d'une belle qualité plastique s'est beaucoup dégradé avec le temps. (Cl. M. H. 1944).

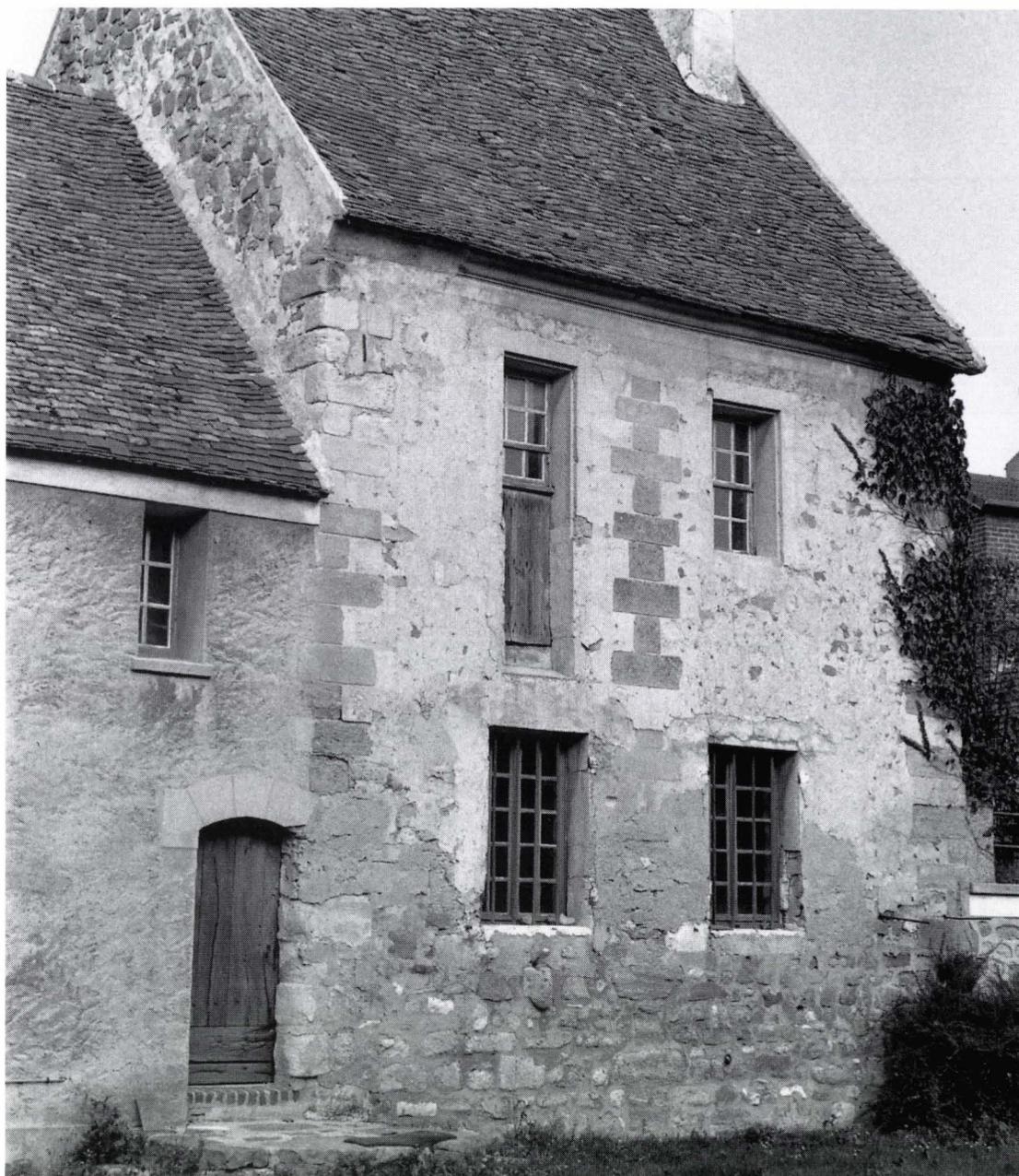


a

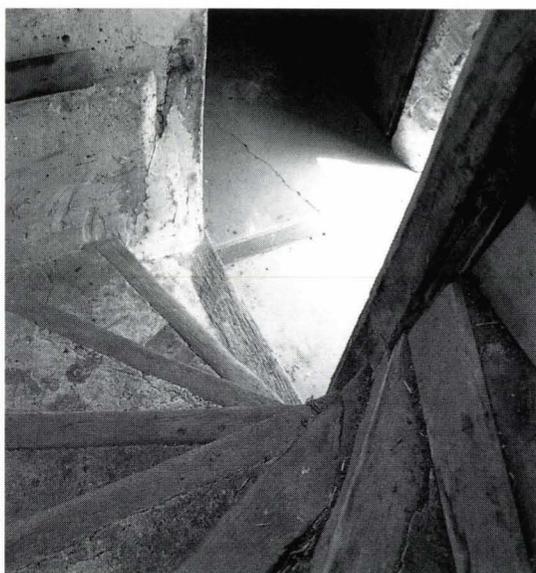
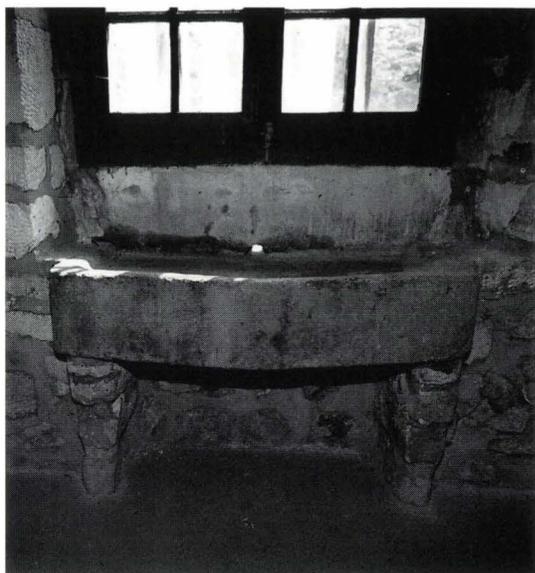


b

Génicourt



Maison, place de la Libération, qui a conservé en dépit de reprises dans les ouvertures, son allure du XVIII^e siècle : l'espace d'habitation est situé au rez-de-chaussée avec une grande cheminée en plâtre et un évier en pierre sous la fenêtre ; la grange à l'étage, accessible par une fenêtre gerbière étroite pour le déchargement des sacs. Une porte malheureusement remontée mais de structure ancienne est rejetée dans le bâtiment adjacent qui abrite l'escalier en vis, à noyau et nez de marche en bois. La forte pente du toit signale une ancienne couverture en chaume.



Génicourt

Cette ferme, la plus importante de Gérocourt, a été en grande partie reconstruite dans la seconde moitié du XIX^e siècle comme en témoigne une pierre portant la date de 1862 et les initiales du propriétaire d'alors M. Roussel, portées au pignon de ses écuries. Outre la culture des céréales, il développa la production de betteraves sucrières peu répandue dans le Vexin français plutôt tourné vers la production de betteraves fourragères. Si la distillerie à laquelle aboutissait tout un réseau de rails sillonnant le plateau, a aujourd'hui disparu, le bâtiment abritant les animaux de trait indique bien, par le soin décoratif apporté à l'encadrement des baies, la prospérité agricole du Second Empire.



Cette remarquable structure porteuse en fonte située dans un des corps de bâtiments de la ferme étonne par sa qualité inhabituelle dans des édifices à caractère agricole. Peut-être s'agit-il d'un remploi d'élément provenant d'une exposition universelle de la fin du XIX^e siècle.



Génicourt



La charpente de cette grange, datant probablement de la fin du XIX^e siècle, dans la ferme de Gérocourt surprend par son importance et sa complexité. Les fermes d'une grande portée, prennent appui sur une série d'arcs médians composés de madriers cintrés et boulonnés. Outre l'utilisation systématique de moises, on remarquera la présence de contreventements en croix de Saint-André, destinés à empêcher les déformations de la charpente. La technique d'assemblage des grands arcs fut utilisée pour la première fois en 1825. Son inventeur, le Colonel Emy, auteur d'un traité de charpenterie, était membre de la "Société royale d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise", ce qui explique peut-être que l'on retrouve ce procédé dans plusieurs fermes de l'actuel Val d'Oise. Ce système, économique et permettant de dégager de vastes espaces, répondait parfaitement aux besoins nouveaux de stockage des grandes exploitations de la fin du XIX^e siècle.

Génicourt

La chapelle Notre-Dame-des-Neiges à Gérocourt porte au linteau la date de sa construction (1856) par l'architecte M. C. Brouty. C'est un petit édifice de style néo-roman avec des motifs renaissance dans la décoration intérieure. Il s'agit peut-être de Charles Brouty qui, à la même époque travaille à Paris et à Chevreuse.



Cette Vierge à l'Enfant assise, en pierre, de la chapelle de Gérocourt date du XVI^e siècle. Elle a été revêtue, de même que l'abside, d'une polychromie au XIX^e siècle et son socle pourvu de l'inscription *refugium peccatorum*. La tête de l'enfant a également du faire l'objet d'une restauration. Elle provient vraisemblablement de l'ancienne église. (Cl. M. H. 1966).



Hédouville

Aux confins du canton, sur un ru qui porte son nom et qui alimente le Sausseron, Hédouville est situé au fond d'une petite vallée, entre deux coteaux.

Plusieurs hameaux font partie de la commune : La Laire, le Château Molle et Hodan. Ce dernier, qui dépendait auparavant de Frouville, ne lui fut rattaché que vers 1861.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la seigneurie appartient à une branche de la famille Rouvroy de Saint-Simon dont les prédécesseurs avaient habité, non loin de là, le château de Sandricourt (Oise).

Près de l'église se trouve l'ancienne ferme seigneuriale : les premiers achats de terrain pour bâtir cette ferme remontent à 1578-1579 par Jean de Saint-Simon, écuyer, seigneur d'Hédouville. Par la suite, la propriété appartient à René Testu de Balincourt, seigneur d'Hédouville et conseiller au Parlement, dont les descendants semblent avoir possédé la seigneurie jusqu'à la Révolution. Au XVIII^e siècle, le logement de la ferme, appelé le "château," est réputé avoir été un rendez-vous de chasse pour le prince de Conti. Cette ferme à cour fermée, profondément remaniée conserve des vestiges des XVII^e et XVIII^e siècles ; elle possédait un colombier aujourd'hui détruit.

A proximité s'élevait un moulin à eau : il n'en reste rien mais sa présence a pu être relevée sur le cadastre de 1826.

Il existait à Hédouville un important prieuré bénédictin, dépendant de l'abbaye du Bec-Hellouin, situé à l'emplacement de l'actuelle chapelle Saint-Robert: ce prieuré de la Tour du Lay avait été fondé vers 1180 par Matthieu III de Beaumont et était célèbre par son clocher que l'on apercevait à "6 lieues à la ronde." Dès 1755, on commença à démolir cet ensemble qui ne survécut pas à la Révolution.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la culture de la vigne était très florissante à Hédouville et la Saint-Vincent était fêtée avec faste. Une statue saint-sulpicienne en plâtre peint était promenée à travers le village lors de la procession. Elle a longtemps orné la chapelle funéraire du cafetier Brisebeque qui, de son vivant, en avait la garde pendant l'année.



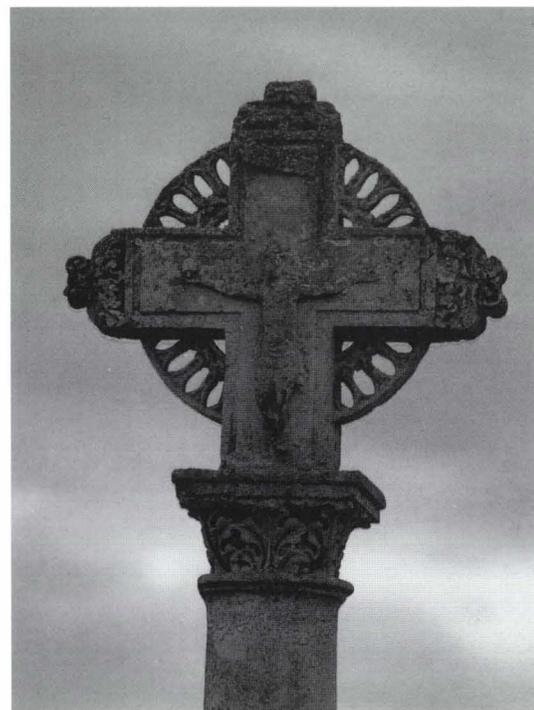
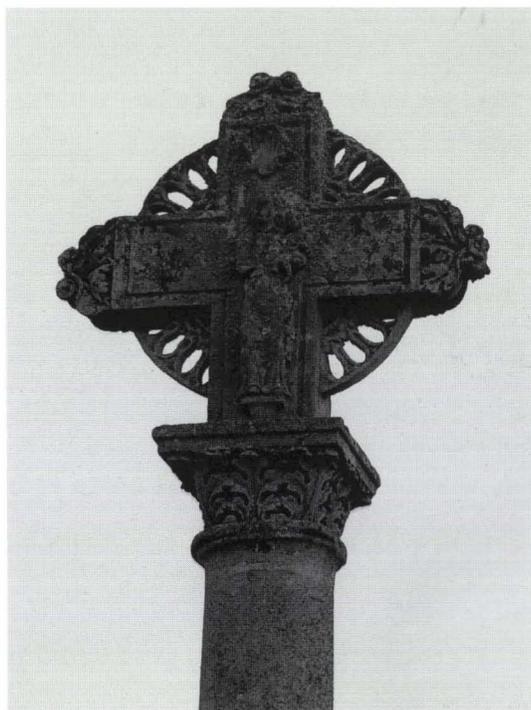
Vue générale du village prise de l'ouest, de la route menant à Frouville.

Hédouville

L'église de la Sainte-Trinité relevant autrefois du diocèse de Beauvais et du doyenné de Beaumont, date de la première moitié du XIII^e siècle. Le chevet plat garde la marque de modifications successives. La chapelle à droite lui fut adjointe au XVI^e siècle.



La croix du cimetière du début du XVII^e siècle remontée sur un fût et un socle plus récents (1865), présente une iconographie classique pour cette époque : un Christ en croix sur une face et sur l'autre une Vierge à l'Enfant. Les bras de la croix sont reliés par un cercle ajouré.



Hédouville



L'ancien presbytère est un bâtiment aux proportions harmonieuses qui date vraisemblablement de la fin du XVIII^e siècle. Il figure sur le cadastre de 1826 avec la même disposition qu'aujourd'hui. Côté cour, la demeure présente une façade en moellons enduits avec chaînes de pierre de taille et, en retour d'équerre, une petite remise plus basse. La façade principale qui donne sur un jardinet clos de murs présente une élévation à travées qui lui confère un aspect régulier alors que les trumeaux ne le sont pas. La clef de l'arc segmentaire de la porte est constituée par une pierre en emploi sculptée d'un soleil.



La chapelle Saint-Robert : érigée au début du XIX^e siècle à la suite de l'invention d'un gisant dit de saint Robert, la chapelle fut construite en 1847 et devint le lieu d'un pèlerinage célèbre jusqu'à ces dernières années. A une centaine de mètres de cette chapelle se trouve la fontaine Saint-Robert dont l'eau avait la vertu de guérir les maladies d'enfants et la stérilité.

Hérouville

Situé sur un plateau, Hérouville est une terre essentiellement agricole au croisement de grandes voies de communication qui facilitent l'acheminement des productions rurales vers les centres importants de Pontoise, Beauvais, Méru, Auvers et l'Isle-Adam.

Au XI^e siècle, le lieu-dit est mentionné dans une charte où un certain Rohais d'Hérouville donne à l'abbaye Saint-Germain de Pontoise, devenue en 1093 Saint-Martin de Pontoise, la dîme de ses terres. Au XII^e siècle, le village dépendait de la châtelainie de Pontoise puis au XIII^e siècle passa aux Montmorency. Au XIV^e siècle, la terre entra dans le patrimoine de Jeanne de Laval, comtesse de Vendôme. Au XVI^e siècle, la seigneurie, appartient aux Berbisy dont le dernier descendant mourut en 1695. Après quoi, Jacques Pallu puis Ange Pinon, conseiller au Parlement et le marquis de Brisay par mariage avec Françoise Pinon (1759) en devinrent propriétaires.

Le château commencé par les Berbisy à la fin du XVI^e siècle puis reconstruit de 1730 à 1740 pour Ange Pinon, par Gaudot, architecte du roi, contrôleur des bâtiments du château de Compiègne, comprenait un corps central en retraite avec deux pavillons en légère avancée et deux ailes en retour. D'après un plan plus ancien il existait aussi une cour d'honneur centrale; une grande allée de tilleuls, menant de la route de Pontoise à Nesles, se déployant devant la porte d'entrée. De ce château subsistent actuellement les pavillons nord et sud et les ailes.



Cette bannière de procession du milieu du XIX^e siècle, à l'image de saint Clair, est en façonné de couleur bordeaux broché de fils métalliques à motifs végétaux. Le visage et les mains du saint sont en carton peint, les vêtements en tissu appliqué, ornés de broderies métalliques. Photo Catherine Brossais.

Hérouville

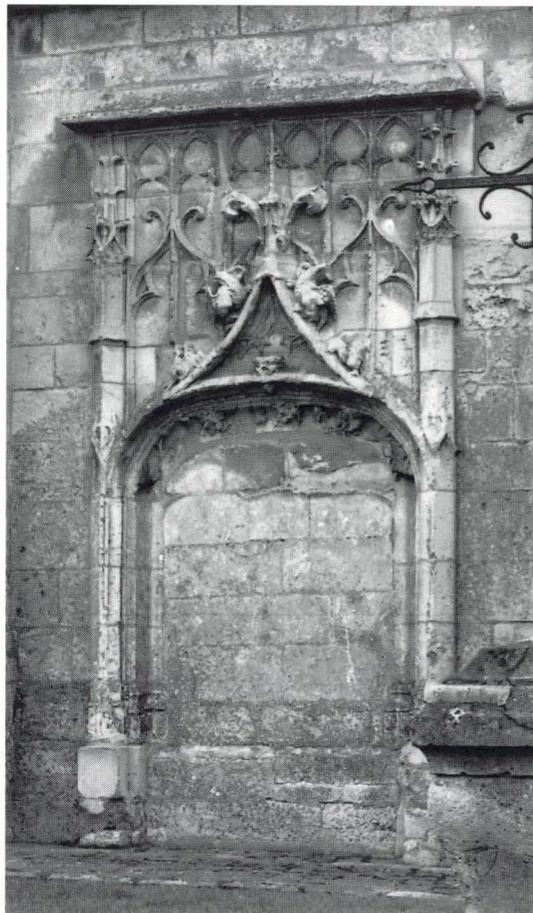
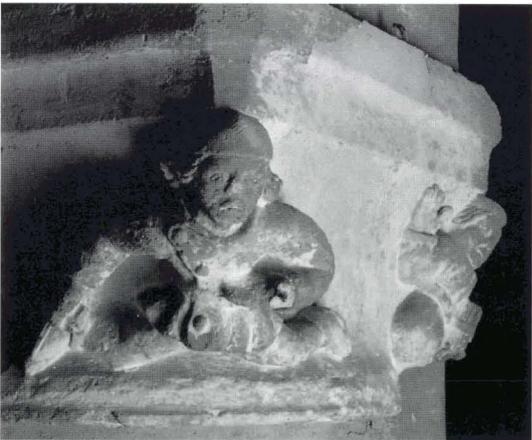


Malgré une unité apparente, l'église garde la trace de plusieurs époques : elle a été construite dans la deuxième moitié du XII^e siècle (partie basse du clocher) et agrandie au début du XIII^e siècle.

Gravement endommagée par les Anglais vers 1435, elle fut partiellement reconstruite au XV^e siècle grâce aux libéralités de Jeanne de Laval. La partie supérieure de la façade a été modifiée au XVII^e ou XVIII^e siècle.

Le clocher d'Hérouville est considéré comme le plus ancien de la série des clochers du Vexin reconstruits dans le style flamboyant. Comme celui de Berville, il est ajouré de hautes baies et souligné de contreforts en retrait sur l'angle – ici ornés de colonnettes.

(Cl. M. H. 1915).



Les angles de ce chapiteau de la pile sud-ouest du carré du transept sont amortis par deux personnages : au fou faisant le grand écart, à la chevelure rebelle, s'opposerait le sage portant un livre, aux cheveux bien peignés. D'une facture vigoureuse en demi-relief, ces figures sont vraisemblablement contemporaines du portail, de la fin du XV^e siècle.

De même qu'un autre chapiteau figurant un ange avec un phylactère.

A l'extrémité du bas-côté nord de l'église Saint-Clair, le portail de la fin du XV^e siècle, aujourd'hui muré, donnait autrefois accès aux fonts baptismaux. La porte en anse de panier est flanquée de deux minces contreforts triangulaires surmontés de pinacles. Elle est extradossée d'un arc en accolade dont les quatre crochets représentaient des animaux fantastiques, aujourd'hui mutilés. Ces motifs, relativement rares se rencontrent toutefois en Bretagne.



Hérouville

Ce vitrail du chœur de l'église Saint-Clair évoque deux scènes – probablement inventées par le maître verrier – de la vie du saint patron : la guérison d'un paralytique et la délivrance d'un possédé; en effet saint Clair du Vexin – il ne peut s'agir que de lui –, particulièrement honoré à Saint-Clair-sur-Epte et à Gisors est plutôt invoqué pour les maux d'yeux. Il est signé Lévêque à Beauvais, maître verrier mort en 1889 qui exerça entre 1863 et 1881 et participa aux expositions universelles de 1867 et 1878. Ici, l'artiste recourt aux scènes animées dans le goût de la peinture de l'époque et utilise pour les modèles grisailles colorées et émaux.



Labbeville

Village de vallée, Labbeville conserve par son nom le souvenir d'un prieuré dépendant de l'abbaye du Bec en Normandie. Un texte de 1521 précise que cette dernière y possédait une grange aux dîmes; la monographie de l'instituteur signale encore les ruines au coeur du village à la fin du XIX^e siècle.

Plusieurs écarts dépendent de la commune : Brécourt, le petit et le grand Biard, le Mesnil, La Chapelle à l'extrémité nord, qui tient peut-être son nom d'une chapelle Saint-Jacques déjà disparue en 1738. Tous correspondent à d'anciens fiefs, la plupart rassemblés au XVII^e siècle entre les mains des Lhuillier, propriétaires du fief de Tourly. Rien ne subsiste du manoir seigneurial de Brécourt, où vécut le polytechnicien Ambroise Rendu, chancelier de l'Université de Paris et qui fut maire de Labbeville de 1825 à 1846.

L'église est discrète, enerrée par des habitations. Malgré l'incendie de 1821 qui détruisit le bas-côté sud et le clocher, elle conserve une charpente sculptée du XVI^e siècle, un porche à colonnes et un mobilier complet, quoique sobre, du XVIII^e siècle. Le village bénéficia très tôt d'une école fondée en 1637 par Geoffroy Lhuillier.

Plusieurs moulins étaient actionnés par les eaux du Sausseron : celui de Brécourt, celui de Tourly en bas du village, siège d'une fonderie au début du siècle; ceux de Biard et du Mesnil produisant du drap au XVI^e siècle, de l'huile et du blé. Des portails appareillés signalent encore des exploitations agricoles parmi lesquelles se distinguent deux grandes fermes.



Vierge à l'Enfant

Statue en pierre, recouverte d'un enduit blanc par endroit largement écaillé qui laisse apparaître une pierre noircie, vraisemblablement par le feu. Cette Vierge au hanchement caractéristique du XIV^e siècle en présente tous les caractères maniéristes : l'Enfant jouant avec le voile de sa mère qui lui tient le pied; le visage rond encadré de cheveux ondulés de la Vierge à la physionomie douce, un peu lointaine; le manteau dont les plis s'enroulent en spirale, découvrant les chaussures à bout pointu. (Cl. M. H. 1908).

Labbeville

Château de Labbeville; portail dominant sur la cour principale. La porte cochère à bossage en table est ornée de pilastres à triglyphe et surmontée d'un fronton à tympan nu. Il a été construit en 1846 à l'emplacement de l'ancien portail.



Château de Labbeville. Lorsque Jean Lhuillier, président de la cour des comptes sous Henri IV, fit l'acquisition du fief de Tourly à la fin du XVI^e siècle, la maison d'habitation n'était qu'un petit bâtiment inclus dans la ferme. C'est vraisemblablement son fils Geoffroy, conseiller au Parlement, qui fit construire le château à la fin du premier quart du XVII^e siècle. En 1708 le domaine passa par alliance aux Lecormier de Sainte-Hélène qui, échappant aux saisies révolutionnaires, vendirent la propriété en 1793.

Le corps principal encadré de deux petites ailes aux toitures bien différenciées présente un quadrillage formé d'un larmier et d'un bandeau qui recourent des jambes de force régulièrement espacées. Si la disposition générale peut très bien correspondre au premier quart du XVII^e siècle, il n'est pas impossible que des modifications soient intervenues au XVIII^e siècle.

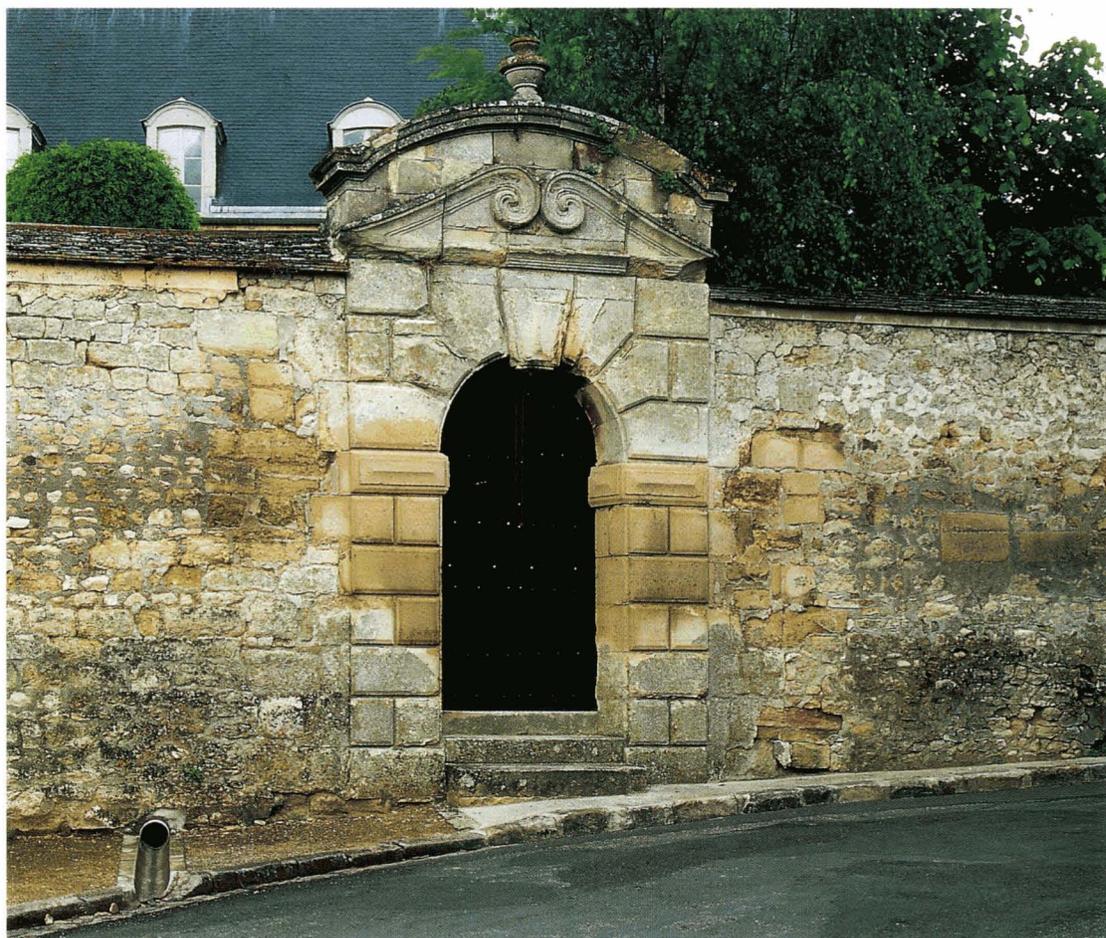
La partie boisée du parc, encore enclos de murs, est séparée des parterres par le Sausseron. De la terrasse du château on rejoint les jardins par un grand escalier à rampe en fer forgé. (ISMH 1981).



Labbeville



Le colombier du XVII^e siècle se situe à la jonction de la cour du château et de celle des communs séparées depuis les travaux du XIX^e siècle par un portail en pierre. Il a été également repris au cours du XIX^e siècle.



La porte piétonne de la cour arrière du château vers le village conserve, en dépit de quelques reprises, son ornementation du XVII^e siècle : bossage à chanfrein et impostes à bossage en pointe de diamant. Le fronton double est cintré et orné de volutes rentrantes.

Labbeville

Le Château de la Chapelle, acquis sous l'Empire par le Général Pierre Riel de Beurnonville fut entièrement rebâti par son neveu Martin Etienne avant 1876, date de sa mort, à l'emplacement de l'ancien. L'implantation des communs est restée identique. L'imposante masse architecturale relève à la fois du style néo-médiéval avec ses deux tours dissymétriques encadrant une façade épaulée de contreforts et du style classique avec ses balustrades, balcons et frontons alternés; elle opère en tout cas une liaison très réussie avec le parc, traversé par le Sausseron, grâce à la disposition d'une vaste terrasse et le jeu subtil des volées d'escalier courbes.



Construite sur une parcelle étroite entre deux rues, cette maison rurale en moellons enduits est de type dit "bloc à terre": sous un même toit, en rez-de-chaussée s'alignent la partie habitation et les dépendances, le grenier couvrant tout l'étage. A l'arrière, un jardin clos de murs.



Livilliers

Le petit village est isolé sur le plateau, à l'écart des grandes voies de communication. Alors que, depuis le XI^e siècle, les terres de Livilliers faisaient partie des possessions de l'abbaye Saint-Martin de Pontoise, le village ne fut érigé en paroisse qu'en 1175 et dépendait alors de l'église de Géricourt.

Parmi les seigneurs qui y possédèrent des fiefs, on retrouve les Boulainvilliers, très présents dans le Vexin français aux XV^e et XVI^e siècles, ainsi que le connétable Anne de Montmorency qui acquit trois fiefs en 1552 en échange de ses possessions de Boissy-L'Aillerie. Au XVII^e siècle, les Bourbon marquent leur présence par le parrainage de la cloche bénie en 1676 (refondue au XIX^e siècle) et la veuve de Victor Charpentier (mort en 1776) par les lettres funéraires à peine visibles sur les murs de l'église et qu'on peut également voir dans l'église d'Ennery.

En 1857, la ferme seigneuriale proche de l'église est démembrée, plus rien n'en témoigne qu'un fronton cintré déposé dans la cour.

Livilliers, situé jusqu'en 1951 à la frange occidentale du canton de L'Isle-Adam est caractérisé par l'abondance des grès dans les constructions de moellons calcaire ; elles ont, pour la plupart perdu leur caractère rural.



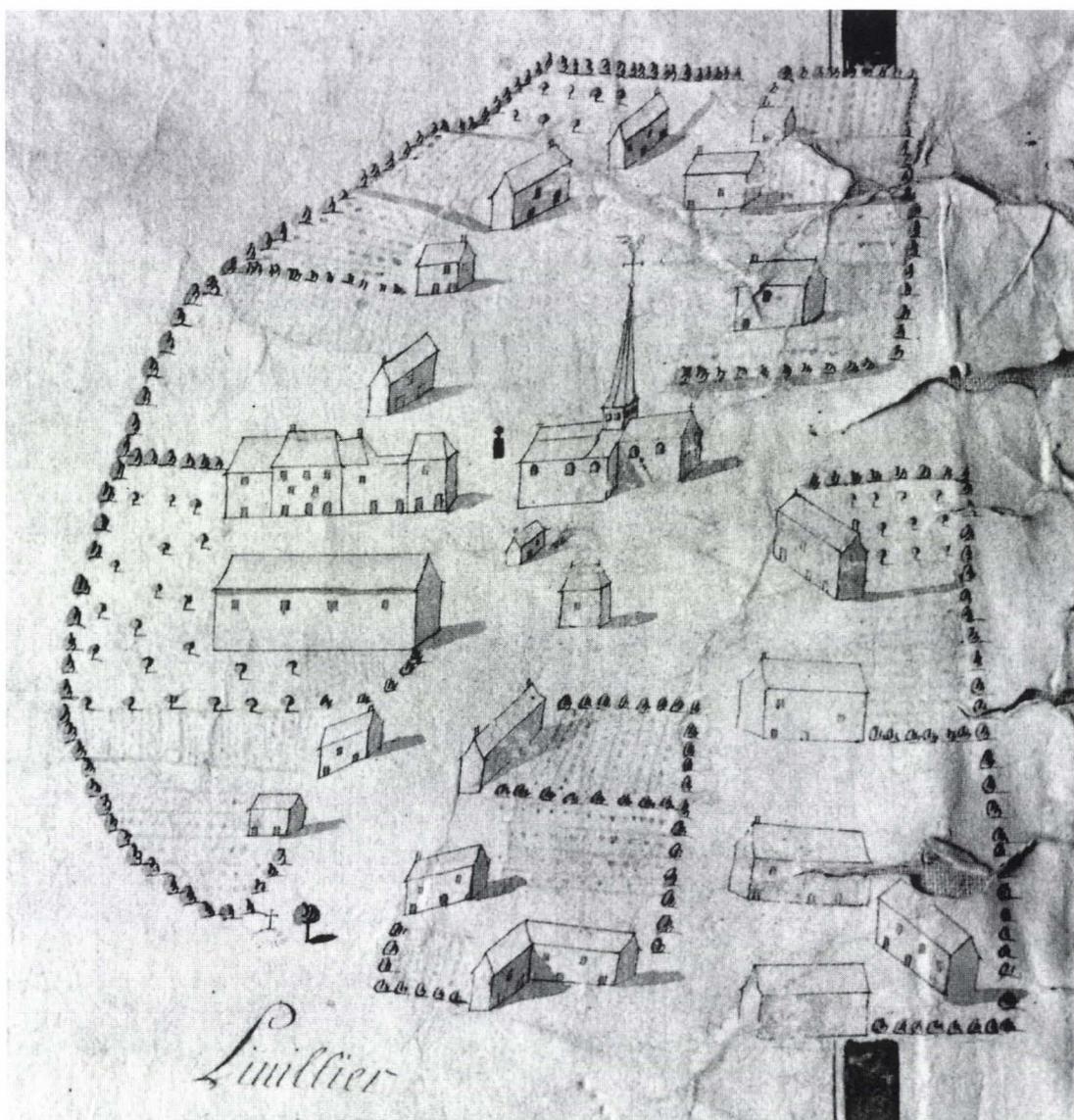
L'église au double vocable de Notre-Dame de la Nativité et de Saint-Fiacre a été reprise à diverses époques depuis sa construction au XIII^e siècle. La reconstruction du bas-côté projetée au XVI^e siècle est restée inachevée et l'édifice ne présenterait rien de très marquant sans le porche latéral. De précieux actes notariés nous fournissent en effet le nom de ses auteurs exerçant tous deux à Pontoise : Garnot Germain, maître maçon s'engage à "construire un porche, le plus beau que faire se pourra" dans un marché passé en 1560 avec les marguilliers ; plus tard en 1574, le tailleur de pierre, Andry Quatrevaux est chargé des sculptures. Ce porche, vigoureusement articulé à l'extérieur par des contreforts en forte saillie doublés en façade de colonnes doriennes, présente une frise dorienne dont les métopes en feuilles d'acanthes ne sont pas sans rappeler celles du transept d'Ennery. On peut se demander si les pots à feu assez lourds ne sont pas postérieurs. L'accumulation des motifs traduit un goût pour la redondance assez caractéristique de la fin du XVI^e siècle. (Cl. M.H. 1936).

Livilliers

Tympan des Litanies de la Vierge. A l'intérieur du porche de l'église, la voûte en berceau, à caissons, portée par des consoles feuillagées, introduit quelques éléments maniéristes, colonnes nichées et cuirs du cartouche central. La porte de la nef est accostée de quatre colonnes doriques adossées à des pilastres portant un entablement à métopes sculptées de têtes de chérubins et de rosaces. Au tympan, thème en vogue depuis le XV^e siècle, les Litanies de la Vierge se déploient dans un style assez naïf. Autour d'une niche qui abritait une statue de la Vierge se développent les symboles du Cantique des Cantiques repris par l'hymnographie mariale. A gauche : le jardin clos, le buisson de roses, le puits d'eaux vives, l'olivier, la porte du ciel, le soleil et la lune. A droite : la cité de Dieu, le miroir sans tache, la fontaine des jardins, le lys entre les épines, la tour de David, le cèdre du Liban. Au-dessus devait figurer l'étoile de la mer et les phylactères ont perdu leurs inscriptions peintes.



Sur ce plan terrier de Génicourt, conservé aux Archives départementales des Yvelines, de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, on peut voir dans les marges des vues cavalières des villages avoisinants. C'est ainsi qu'est figuré Livilliers : à gauche de l'église, la construction à quatre corps et toits à croupe n'est autre que le prieuré, tandis qu'à droite, derrière une rangée d'arbustes une petite maison marquée d'une croix correspond au presbytère.



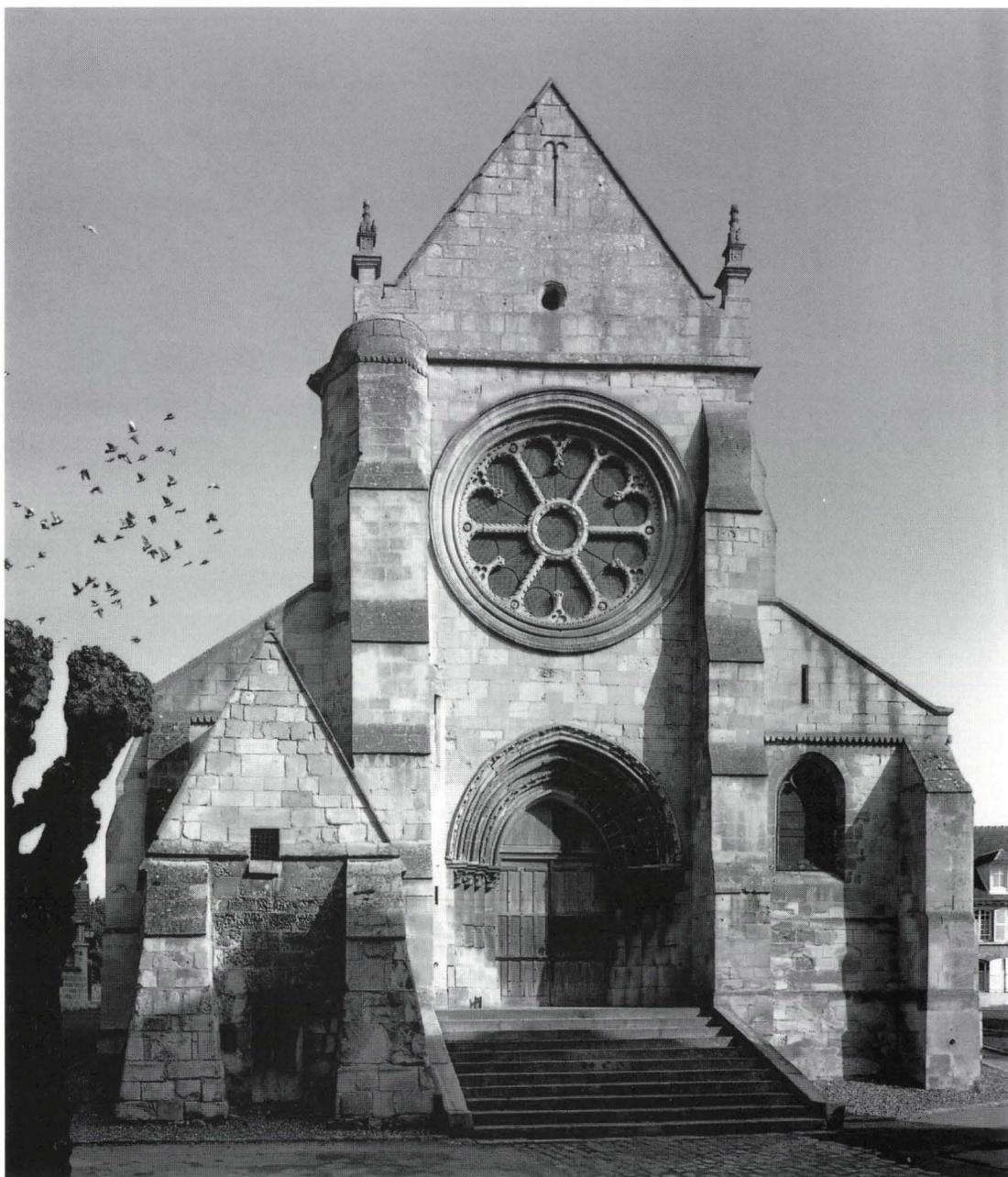
Nesles-la-Vallée

Niché dans la verdure au milieu d'un paysage harmonieusement vallonné, le paisible village de Nesles-la-Vallée est en quelque sorte le coeur de la vallée du Sausseron.

Tout d'abord dénommé Niallae puis Nigellae, ce village faisait partie à la période gallo-romaine de l'ancienne division de Chambly qui comprenait une trentaine de localités.

Dépendante de l'évêché de Beauvais, Nesles-la-Vallée a été érigée en paroisse en 1205 ce qui révèle une population déjà importante. Il existait aussi à Nesles-la-Vallée, outre l'église Saint-Symphorien des XII^e et XIII^e siècles, une chapelle Saint-Jean-L'Évangéliste attestée depuis le XIV^e siècle et probablement démolie au début du XIX^e siècle. Il s'agissait sans doute de la chapelle du château situé à l'angle nord-ouest du croisement de la rue des Quatre-Vents et du chemin de Rochefort. Deux familles ont principalement attaché leur nom à l'histoire du village. Au XV^e siècle et début XVI^e siècle, les Cugnac sont seigneurs de Nesles, Jouy-le-Comte et Hédouville. A la fin du XVI^e siècle, Geoffroy Coeuret, vassal d'Antoine de Saint-Chamant, seigneur du fief de Poix à Pontoise, réunit entre ses mains les trois principaux fiefs de Nesles.

En mars 1790, la commune est rattachée au nouveau canton de l'Isle-Adam. En 1869, par décision du conseil municipal fut adopté le nom de Nesles-la-Vallée pour éviter la confusion avec d'autres villages. La commune possédait trois moulins à farine qui fournissaient Pontoise et Paris. Deux d'entre eux ont été converti aujourd'hui : celui de Verville accueille une imprimerie, un autre, à Nesles-la-Vallée, situé près de l'ancienne gare a été transformé en logements.



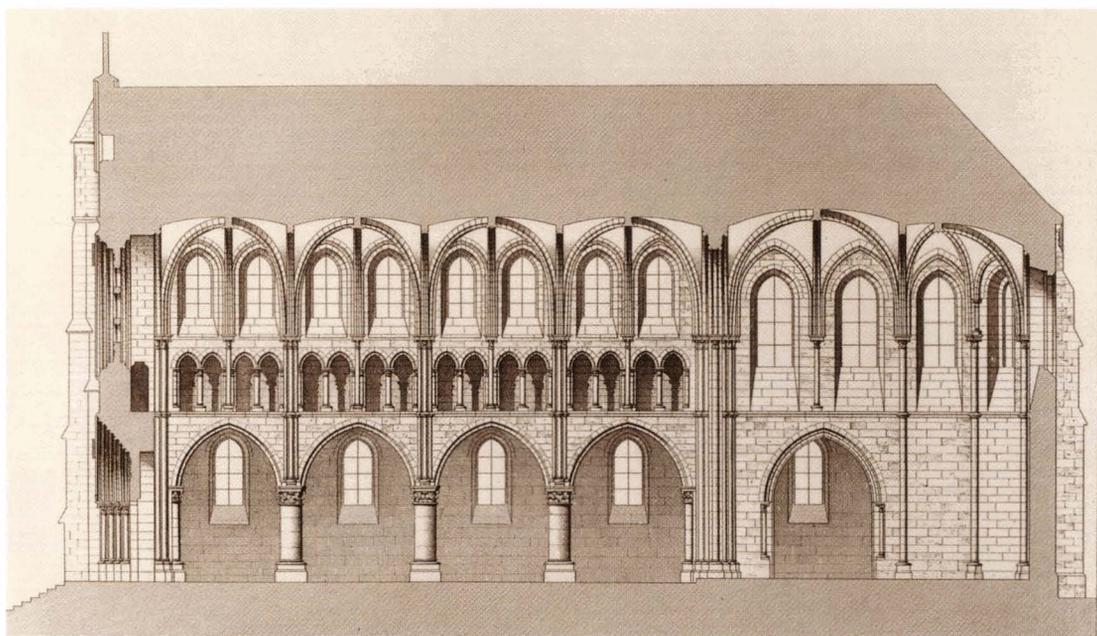
La façade ouest de l'église Saint-Symphorien, achevée vraisemblablement en 1581, comme l'indique une inscription au sommet du pignon, garde quelques traces – au portail et sur les cordons de dents de scie – de ses premières années de construction (1185-1220). Le réseau polylobé de la rose a été refait à la fin du XIX^e siècle par l'architecte Rupricht Robert et c'est Danjoy qui a soumis l'ensemble de l'édifice à une restauration assez énergique. Le petit bâtiment à gauche de la façade, d'une date indéterminée est composé de deux niveaux. S'il est tout à fait improbable que le rez-de-chaussée ait servi de charnier, l'étage en revanche qui communique avec l'église aurait pu servir d'armarium. (Cl. M. H. 1862).

Nesles-la-Vallée

La tour-clocher qui flanque le chœur a été construite vers 1130-1140. De section presque carrée, elle est épaulée dans la partie basse par de solides contreforts. La tour, à deux étages percés de chaque côté de baies géminées est surmontée d'une flèche de pierre octogonale cantonnée de quatre clochetons.
(Cl. M.H. 1862).



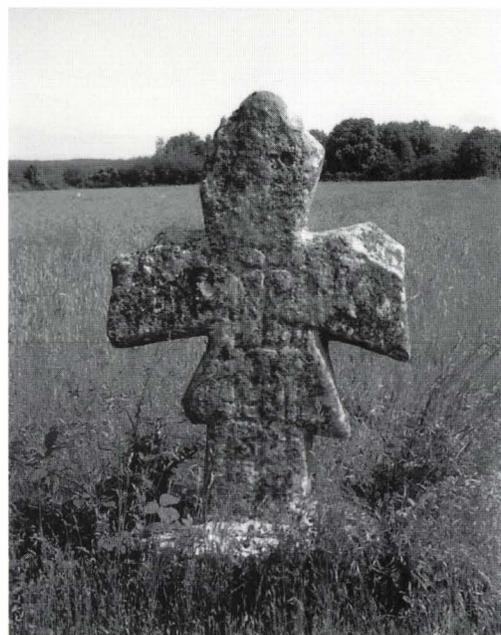
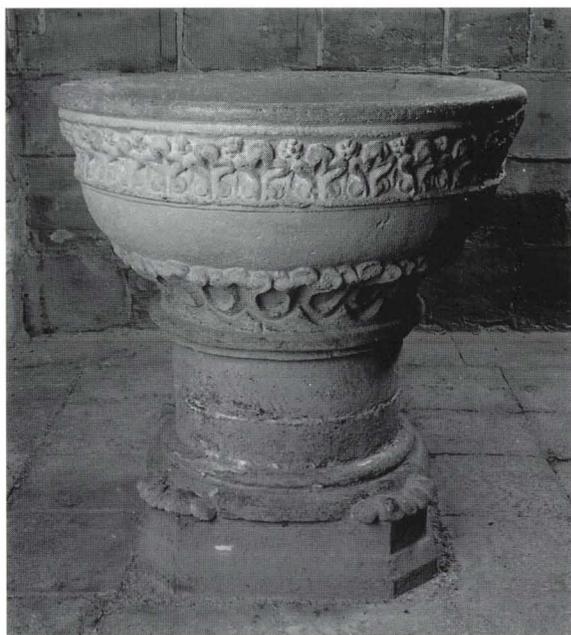
Coupe longitudinale de l'église Saint-Symphorien, par Anatole de Baudot. (Bibliothèque du Patrimoine).



Nesles-la-Vallée



L'église Saint-Symphorien construite vers 1185-1200 est formée de trois vaisseaux. Son élévation comporte un triforium. Le vaisseau central est couvert de voûtes d'ogives sexpartites qui retombent sur des faisceaux de trois colonnettes supportés par des colonnes puissantes aux chapiteaux feuillagés. L'église renferme un ensemble exceptionnel de bancs à rallonges coulissantes, en chêne, du XVIII^e siècle. Les dossiers ajourés sont composés de balustres tournés. Les accotoirs sont droits et moulurés, reposant sur des supports tournés à piètement carré chanfreiné. Les montants des rallonges sont chantournés.



La cuve de forme circulaire de ces fonts baptismaux en pierre calcaire du XIII^e siècle comporte deux frises à décor végétal stylisé. Elle repose sur un fût cylindrique très court et sur une base carrée à angles abattus. Par leur style et leur décoration, ces fonts baptismaux peuvent être rapprochés de ceux de l'église de Jouy-le-Comte, commune de Parmain. (Cl. M.H. 1911).

Située en plein champs, la croix des Friches est visible de la route venant de Parmain. C'est une croix pattée, dont la forme rappelle celles du Vexin occidental. Un acte de 1474 établit sa destination : elle servait de borne de fief.

Nesles-la-Vallée

Grange céréalière à huit travées épaulées par des contreforts, de la fin du XIII^e siècle. La ferme de Fontnelles est le seul vestige du hameau qui comportait sous l'Ancien Régime une église et plusieurs maisons. Erigé en commune en 1790, Fontnelles perdit progressivement son importance par la suite. En 1811, l'église était tombée en ruines, les inhumations ayant cessé déjà depuis 1798 dans le cimetière attenant. Cet écart fut réuni à Nesles en 1838. Sur cette photo de 1979, on aperçoit des baies dont le percement est bien postérieur à la construction d'ensemble.



Face au presbytère s'élève le manoir construit par Antoine de Cugnac, chambellan et premier maître d'hôtel de Louis XII, seigneur de Nesles, Jouy-le-Comte, Hédouville, titulaire du fief de 1485 à 1526. Le logis est distribué sur une cour par une tour d'escalier à pans dont on aperçoit le toit en poivrière. Son mur pignon dominant sur la rue est percé d'une large fenêtre à meneau dont le linteau est protégé par un larmier à culots sculptés de deux angelots. En retour sur la rue, le mur de grange aux rares ouvertures est construit en moellons équarris raidis par des chaînes en pierre de taille. A l'intérieur de la cour, on peut voir un colombier circulaire, rare exemple dans la région qui soit antérieur au XVI^e siècle et que l'on peut rapprocher de celui de la ferme dite de Montmorency, rue Brûlée, à Goussainville; il a été publié par Viollet-le-Duc dans son Dictionnaire d'architecture (voir l'introduction). (ISMH, 1927 et 1938).



Nesles-la-Vallée



Le petit fief de Launay dépendant de Nesles-la-Vallée, possédait un manoir reconstruit vers 1600 pour Geoffroy de Cœuret, caractérisé par sa haute tour carrée avec oratoire à la base (fenêtre à arc brisé) et vestiges de bretèches au sommet. Les bâtiments, postérieurs pour certains, enserrment une cour fermée; on y voit des restes d'enceinte et d'une porte fortifiée. Viollet-le-Duc dans son Dictionnaire d'architecture en avait choisi une vue "restituée" pour illustrer un prototype de manoir du XV^e siècle!



Ferme dite des Quatre Tours. Elle dépendait de l'ancien château construit au début du XVII^e siècle pour Geoffroy de Cœuret, seigneur et marquis de Nesles qui réunit en ses mains à la fin du XVI^e siècle les trois fiefs principaux de Nesles. Propriété des Balincourt en 1745 puis des comtes de Chalon en 1784, le château fut vendu comme bien national à la Révolution et démoli à partir de 1796. La ferme, seul vestige de l'édifice est un vaste quadrilatère à tours d'angle. L'écrivain Emile Henriot y résida au début du siècle.

Nesles-la-Vallée

En 1877, le conseil municipal décida de construire une mairie-école. Après bien des démarches (achat de terrain, expropriation, plans, devis) l'ensemble construit par l'architecte L.-C. Boileau fut achevé en 1883 et inauguré en 1884. Les salles d'école enserrent la mairie qui présente une façade d'inspiration classique par l'ordonnance de ses ouvertures, son toit en pavillon orné d'une horloge. Elle est flanquée de deux tourelles cylindriques coiffées d'un dôme où se logent des escaliers tandis qu'un large bandeau ceinture l'ensemble au premier étage. L'architecte Boileau est également l'auteur du presbytère et de la mairie de L'Isle-Adam.



Achetée en 1838 par la commune pour servir de presbytère, cette élégante maison du XVIII^e siècle est construite en pierre de taille au rez-de-chaussée, en moellons enduits au premier étage, au-dessus d'un bandeau. Les ouvertures sont en arc segmentaire et la corniche à modillons. La toiture en tuiles présente des coyaux fortement relevés, et comporte deux lucarnes à croupes débordantes.



Vallangoujard

Premier village de la vallée après la jonction de deux sources du Sausseron, Vallangoujard présente, en plus de l'étirement habituel parallèle au cours d'eau, un regroupement autour d'un promontoire rocheux, site idéal pour une occupation très ancienne. Il est traversé par deux grandes voies de communication, vers Beauvais et Marines.

Les seigneurs de Vallangoujard étaient inhumés aux XI^e et XII^e siècles à l'abbaye Saint-Martin de Pontoise qui détenait le droit de présentation à la cure. On retrouve la même famille jusqu'au XVI^e siècle dans les inscriptions funéraires de l'abbaye du Val. Une dalle à effigie gravée, de Girard de Vallangoujard, mort en 1292, est actuellement conservée à l'abbaye de Maubuisson. C'est Charles de Montmorency qui en 1596 leur succède.

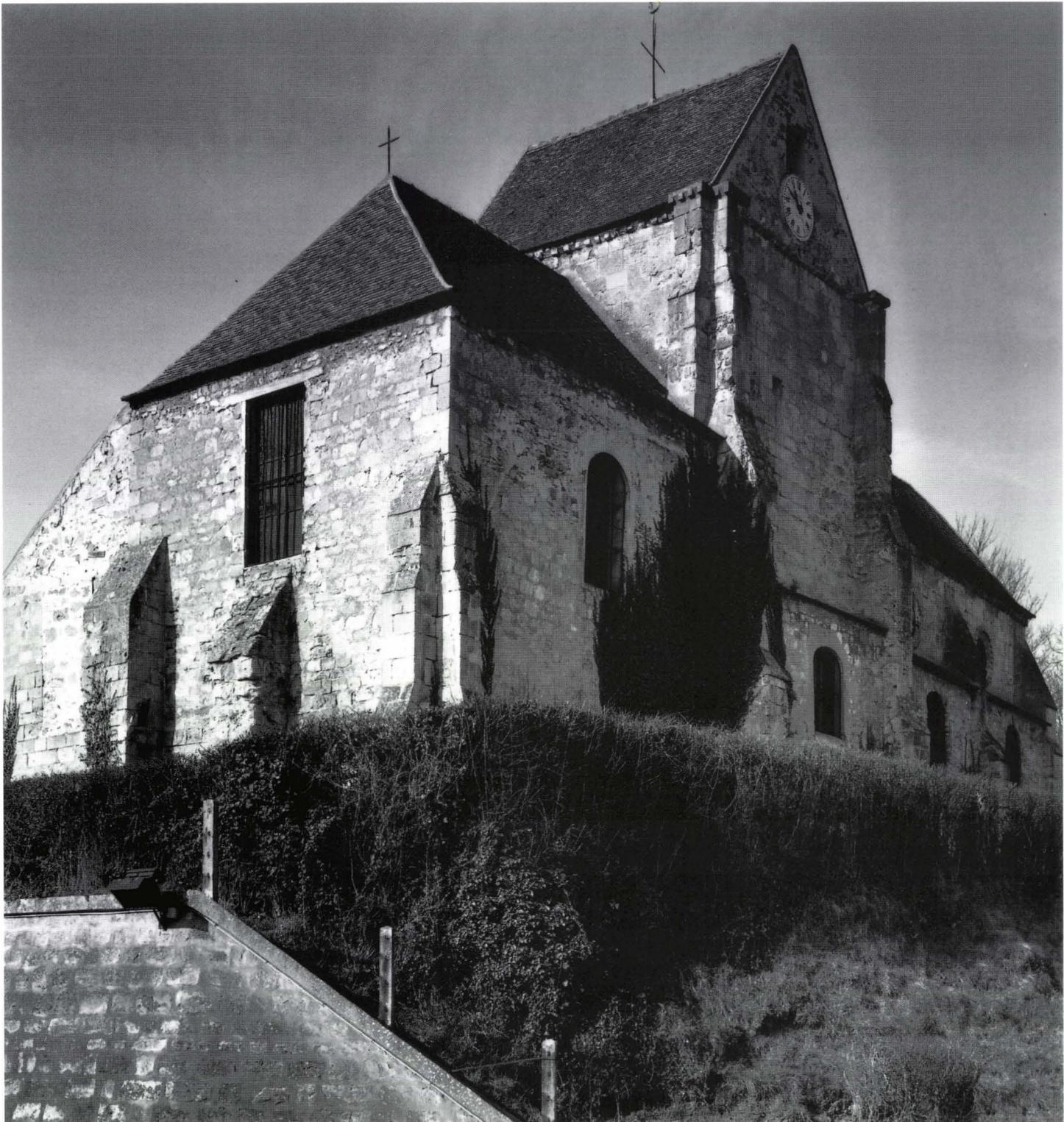
La seule activité industrielle signalée à la fin du XIX^e siècle est une fabrique d'objets en étain.

Le hameau de Mézières, isolé sur le plateau, fut réuni à Vallangoujard en 1834. Bien que peu importante, la paroisse avait une église qui devait présenter au XIII^e siècle une allure semblable à celle de Vallangoujard avec ses importants contreforts rythmant la nef et encadrant la façade. Déjà signalée en 1783, comme délabrée, l'église s'effondra en 1929 et fut totalement rasée en 1978 et rien ne signale aujourd'hui son existence contre le flanc droit de la grande ferme. Des plans dressés en 1904, en montrent précisément les étapes de construction.

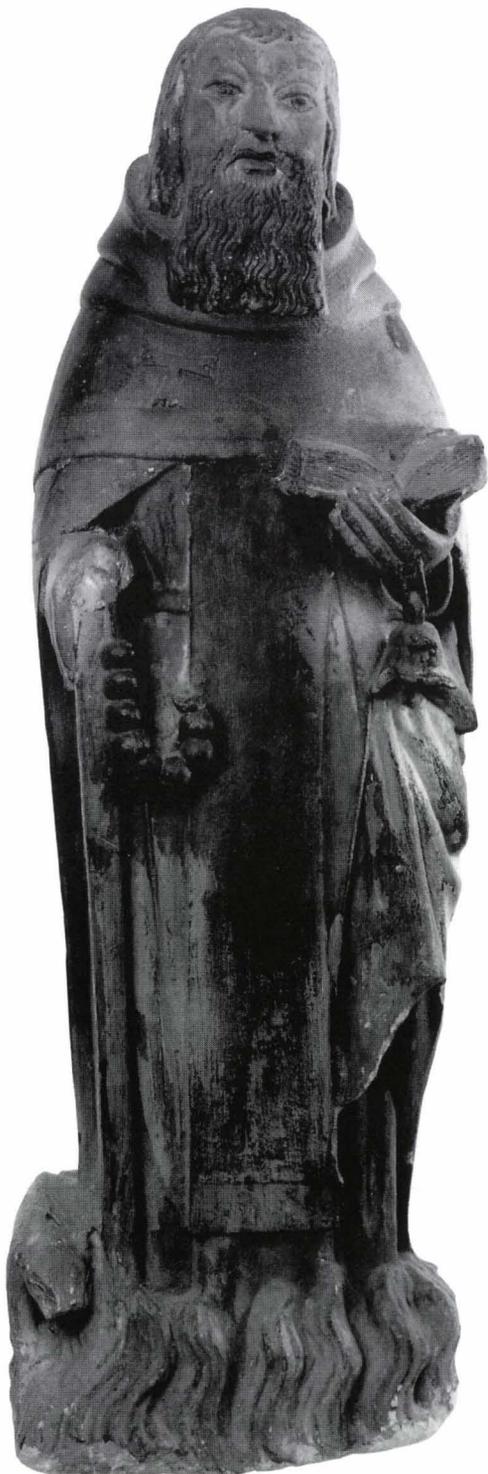


*Le village vu de l'est :
"Le Bout d'en Bas" dominé
par le promontoire où se dressent
l'église et la ferme seigneuriale.*

Vallangoujard



Vallangoujard



La silhouette trapue de l'église Saint-Martin se dresse au-dessus du village. Du XIII^e siècle, elle conserve une nef de deux travées, un chœur à chevet plat et un portail occidental d'une élégante sobriété encadré de colonnettes à chapiteaux feuillagés. Le bas-côté sud a été refait au XVIII^e siècle. (Cl. M. H. 1915).

Statue en pierre de saint Antoine de la fin XV^e début XVI^e siècle (traces de polychromie). Le saint est représenté selon l'iconographie traditionnelle : les flammes symbolisant le mal ardent ou feu de Saint-Antoine, la cloche, le livre de la règle monastique, le chapelet, le bâton en forme de tau et le cochon. On utilisait en effet le lard des "pores de Saint-Antoine" pour soigner la gangrène. Au Moyen Age, seuls les Antonins, ordre religieux hospitalier, avaient conservé le privilège de laisser errer en liberté leurs pourceaux, marqués d'un tau et munis d'une clochette. (Cl. M. H. 1960).

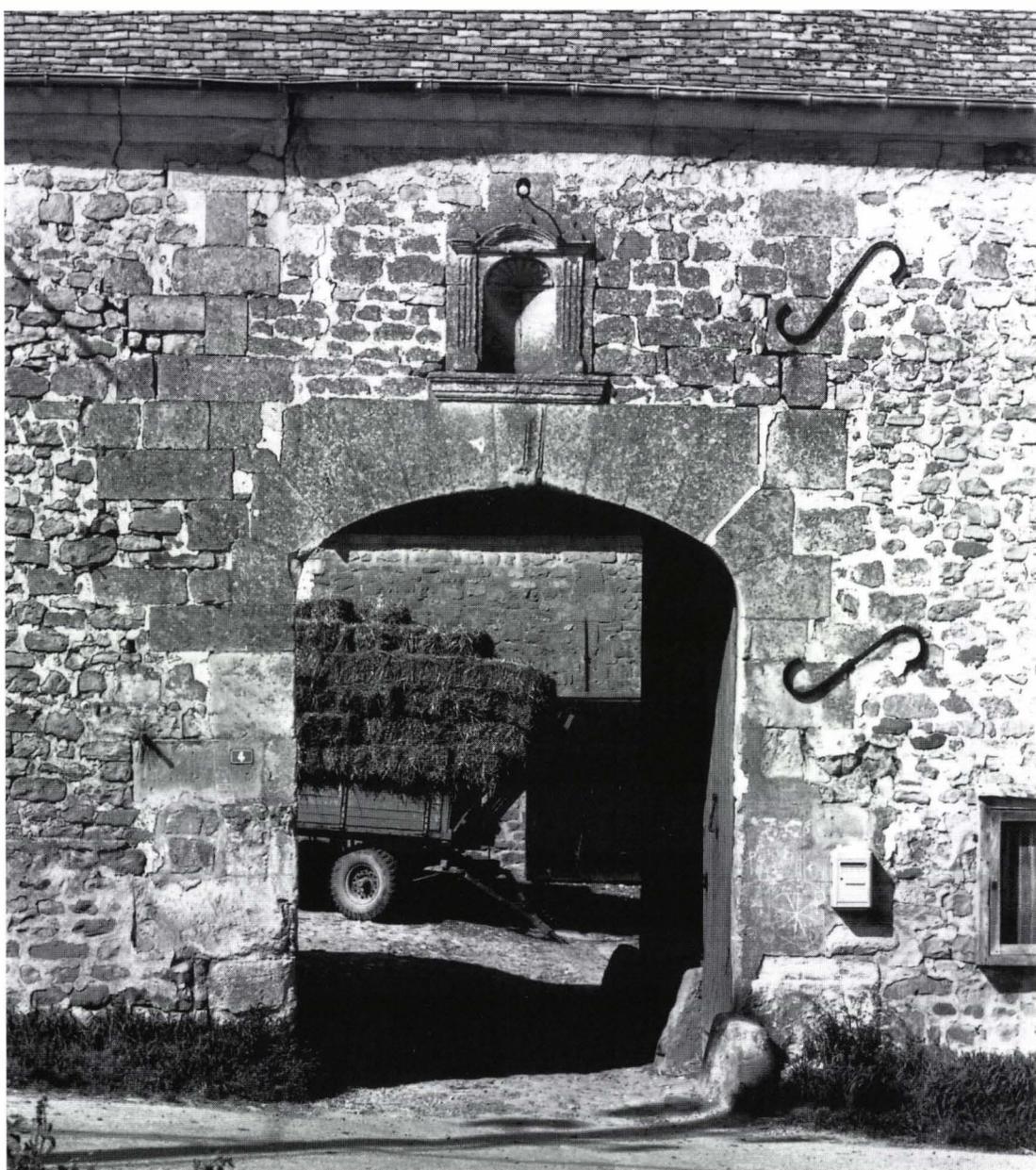
Statue de saint Pierre en bois polychrome, seconde moitié du XVI^e siècle, provenant de l'église de Mézières. Le type iconographique est celui de saint Pierre : front dégarni et visage encadré d'une couronne de cheveux et d'une barbe frisés. La main droite présentait donc vraisemblablement la clé qui est l'attribut de l'apôtre. L'œuvre pourrait être rapprochée des statues issues d'ateliers picards, installés notamment à Beauvais, dont les artistes au XVI^e siècle sont venus travailler à Pontoise. (Cl. M. H. 1942).

Vallangoujard

L'impressionnant ensemble occupant le sommet du promontoire est dénommé de manière significative "La Ferme" sur le plan cadastral de 1825. Propriété du marquis d'Enmery au XVIII^e siècle, elle concentrait encore toute la production agricole au milieu du XIX^e siècle, tout le village travaillant, au dire de l'instituteur, pour M. Calon son propriétaire.



Mézières, ferme de l'Hôtel-Dieu de Pontoise. Les plus anciens documents connus qui mentionnent Mézières remontent au XIII^e siècle, quand l'Hôtel-Dieu de Pontoise constituait, par des acquisitions successives, le domaine de la ferme. On accède aujourd'hui aux bâtiments, très remaniés, disposés autour d'une cour fermée, par un portail en pierre de taille vraisemblablement de la fin du XVI^e siècle. L'arc segmentaire orné d'une clef à bossage est surmonté d'une petite niche à pilastres cannelés et fronton cintré qui devait abriter jadis une statue.



Valmondois

Avant de se jeter dans l'Oise, au lieu-dit Le Port-aux-Loups, le Sausseron traverse le village de Valmondois qui s'étire sur une longueur d'environ 3,5 km avec ses hameaux de la rue Dorée et de la Naze. Le toponyme viendrait de Vallis munda ou Vallée élégante.

L'ancienneté de l'occupation du site est attestée par de nombreux silex taillés trouvés en différents endroits. Vers la fin du XI^e siècle, Adam de Valmondois, seigneur du lieu, avait donné à l'abbaye Saint-Martin de Pontoise, l'église, le cimetière et deux arpents de pré et de bois pour édifier un prieuré dont il ne reste rien aujourd'hui. Si la paroisse faisait partie du diocèse de Rouen, les terres, au XVIII^e siècle appartenaient au prince de Conti, tandis que la cure était à la collation de l'abbé de Saint-Martin de Pontoise.

Village à caractère essentiellement agricole, Valmondois garde encore de nombreuses petites fermes qui s'échelonnent sur la Grand'rue. La principale activité industrielle était au XIX^e siècle et au début du XX^e la minoterie. Le Sausseron faisait alors tourner plusieurs moulins dont certains sont encore visibles de nos jours, bien qu'ils ne soient plus en activité, comme le moulin de la Naze. Le moulin des Prés abrite une société de transports, celui d'Orgivaux, à l'entrée du village fut occupé de 1930 à 1960 par une fabrique de glace à rafraîchir.

Plusieurs artistes, le peintre Daumier et le sculpteur Adolphe-Victor Geoffroy-Dechaume vécurent à Valmondois. Ce dernier, né à Paris en 1816, mort en 1892, est enterré au cimetière. Cet élève de David d'Angers et de Pradier à l'École des Beaux-Arts, associé à Trimolet, Steinheil et Daubigny pour constituer un phalanstère, collabora avec Viollet-le-Duc à la restauration des grands édifices religieux (Laon, Bayeux, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle de Paris). Il sculpta également les portraits de ses amis : le chansonnier Béranger, Corot, Daubigny, Daumier.



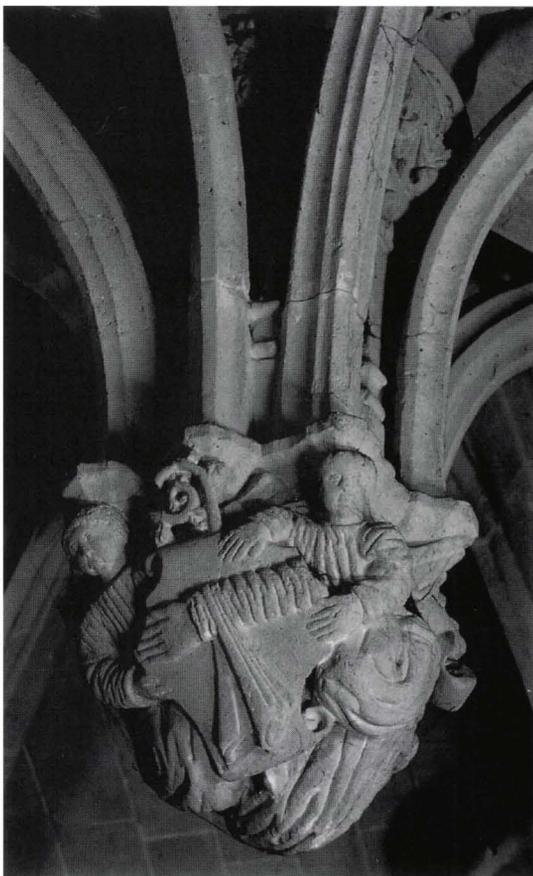
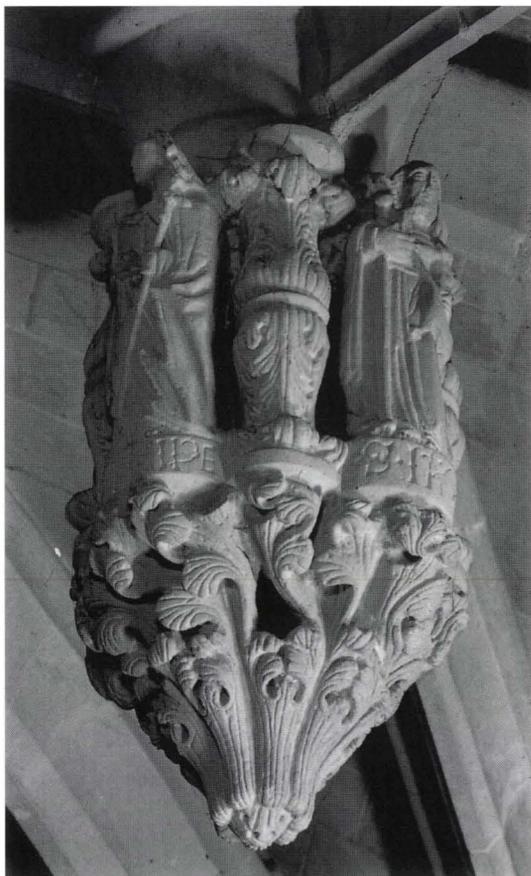
Cette ancienne maison de vigneron sise 2 rue des Vallées possède une cave voûtée. C'est une construction en moellons à joints beurrés avec des chaînes d'angle en pierre de taille. Avant le ravalement, on pouvait encore voir sur les pignons la trace de l'ancien toit de chaume.

Valmondois

L'église paroissiale Saint-Quentin fut édifiée au début du XIII^e siècle et le bas-côté nord repris au début du XVI^e siècle. La charpente, portant la date de 1667, fait partie d'une campagne de restauration, d'autres, intervenant notamment dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La voûte d'ogives à liernes et à tiercerons du bas-côté nord propose un riche décor flamboyant de clefs pendantes, qui allie la facture encore gothique des personnages et des feuillages à l'emploi italianisant de balustres à double poire, introduisant ainsi des éléments de la première Renaissance. Grâce à leurs attributs et à leur nom gravé on peut identifier les personnages parmi lesquels saint André, saint Pierre, saint Jacques le Majeur, saint Jacques le Mineur, sainte Barbe et sainte Catherine.



Valmondois



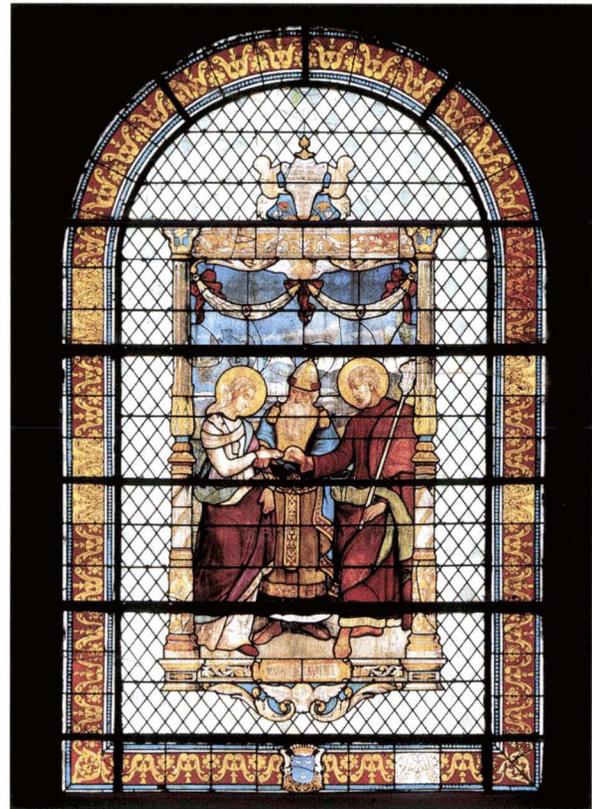
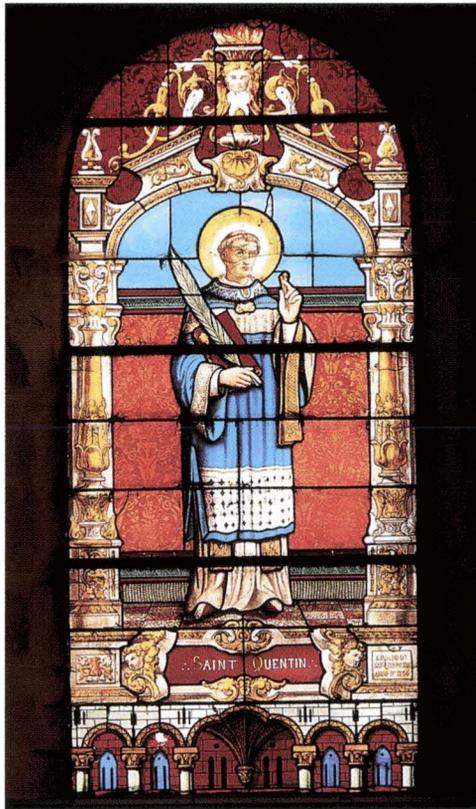
La clef pendante centrale de la chapelle nord, porte les armoiries de Villiers de L'Isle-Adam. Elles permettent de préciser la datation de cette partie de l'église. Charles de Villiers était évêque de Limoges de 1522 à 1529, et évêque de Beauvais de 1529 à 1535. En 1527, il fit don de sa baronnie de L'Isle-Adam et de la seigneurie de Valmondois à son neveu Anne de Montmorency. Dans un écu présenté par deux anges se voit un dextrochère (figure héraldique constituée par un bras sortant du flanc senestre de l'écu, tendu vers le côté opposé) orné d'un manipule.

Valmondois

Eglise Saint-Quentin. Vitrail.
Le saint patron de l'église
tenant un livre et la palme du
martyr se détache sur un damas
dans un encadrement architec-
turé de style Renaissance.
Ce vitrail, offert par la famille
Sauvabre en 1886, comme
en témoigne le cartouche placé
en bas à droite, est signé par
C.H. Champigneulle, maître
verrier à Paris, rue Notre-
Dame-des-champs, qui appar-
tient à la prolifique dynastie des
maîtres verriers lorrains.
On y retrouve des procédés en
faveur dans la seconde moitié
du XIX^e siècle : emploi de la
peinture au pochoir, coupe
des verres en carrés.

La représentation du Mariage
de la Vierge peut avec vraisem-
blance être également attribuée
au maître verrier C.H. Cham-
pigneulle, tandis qu'un écu à
l'italienne tenu par deux putti
porte l'inscription "Ludovic-
Marie Cavelier de Montgeon -
Marie-Thérèse-François Maniel
4 août 1885." Tout dans cette
verrière, la composition,
la scène, les ornements qui
l'accompagnent, se réfère à des
modèles connus : le Mariage de
la Vierge est inspiré de Raphaël.
La scène s'inscrit dans une
vitrerie en losange, procédé
répandu au XVI^e siècle, tout
comme les éléments décoratifs de
l'encadrement et de la bordure
ainsi que l'emploi de la gravure
à l'acide rehaussée de jaune
d'argent.

Saint Jérôme méditant, tableau
du XVII^e siècle. Dans un très
beau cadre à décor de feuillages
et de fleurs de la seconde moitié
du XVII^e siècle, saint Jérôme,
l'un des quatre docteurs de
l'Eglise, est représenté en buste,
méditant devant un crâne,
symbole de pénitence. Devant
lui se trouvent un crucifix et le
chapeau cardinalice. Derrière,
apparaît le lion légendaire.
D'un nuage, à l'angle supérieur
gauche, émerge la trompette
du Jugement dernier qui évoque
la fin des temps.
(Cl. M. H. 1981).



Valmondois



Eglise Saint-Quentin : le Christ chez Marthe et Marie ou la meilleure part. Il s'agit d'une œuvre italienne qu'une inscription ancienne, au dos de la toile, date de 1679. On peut l'attribuer au milieu romain en pensant notamment à *Ciro Ferri*. Elle fut donnée par Madame de Provigny, châtelaine de Valmondois et l'érudition du XIX^e siècle suggère qu'elle aurait fait partie de la célèbre collection du Cardinal Fesch, ce qui n'est toujours pas attesté.

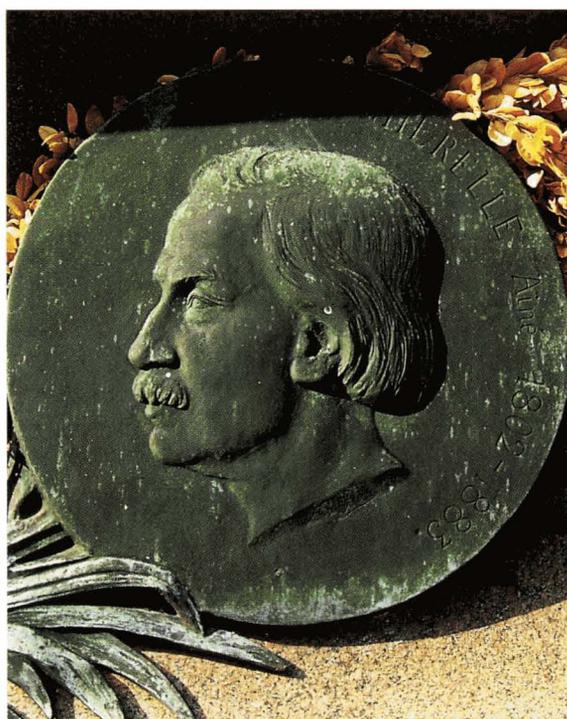
La scène fait référence au texte biblique de Luc (X, 38 à 42). Jésus reçu chez Marthe et sa sœur Marie, prêchait, écouté par Marie assise à ses pieds, pendant que Marthe s'affairait à un service compliqué. Cette dernière s'étant plainte du peu d'aide que lui apportait sa sœur, le Christ lui répondit : "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour peu de choses. Une seule est nécessaire. C'est bien Marie qui a la meilleure part; elle ne lui sera pas enlevée." Le tableau représente le Christ, la main droite levée dans le geste de l'enseignement, répondant à l'intervention de Marthe, debout dans la pénombre. (ISMH 1987).

Valmondois

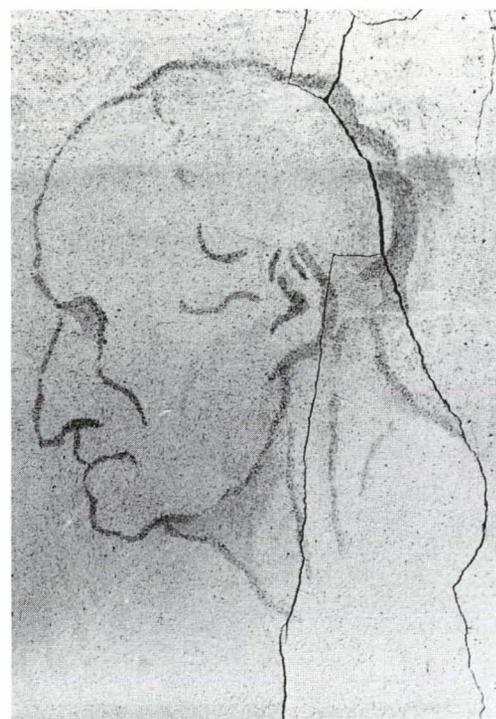
Monument à la mémoire d'Honoré Daumier : à l'origine, il s'agissait d'un buste en marbre blanc dû à Adolphe-Louis Geoffroy-Dechaume. Ce monument, copie d'un plâtre original fait du vivant de Daumier par Adolphe-Victor Geoffroy (père du précédent), fut brisé accidentellement en 1977. Le monument actuel a été remonté à l'identique en février 1979.



Cimetière. Sépulture du grammairien Louis-Nicolas Bescherelle (1802-1883), auteur avec son frère Henri, du Dictionnaire national et d'une Grammaire nationale. Le médaillon en bronze est dû à Adolphe-Victor Geoffroy-Dechaume.



Profil d'homme esquissé au lavis à l'encre de Chine par Honoré Daumier sur un mur de l'atelier de sa maison, 89 Grand'rue.



Valmondois



Le moulin Le Roy est attesté depuis le XII^e siècle. Cependant le logis et les dépendances actuelles datent seulement de 1840 environ. Ce moulin qui s'est arrêté de fonctionner définitivement en 1978, comportait une roue de 4 mètres de diamètre qui actionnait des meules de pierre monolithes cerclées de fer. Au début de notre siècle, la roue fut couplée à un moteur à vapeur et vers 1910 les meules furent remplacées par quatre appareils à cylindres doubles, permettant huit passages successifs. Vers 1930 enfin, la roue fut remplacée par une turbine hydraulique.
Photo Philippe Lhomel.



Lavoir du Carouge.
Il existait à Valmondois quatre lavoirs communaux et trois autres privés, tous couverts. Celui-ci, restauré récemment, est le seul encore en état. Rue Dorée, l'emplacement d'un ancien lavoir est encore visible.

L'INVENTAIRE GÉNÉRAL DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES DE LA FRANCE

L'objectif

L'Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France a été décidé par André Malraux en 1964. L'Inventaire général a pour but de recenser, d'étudier et de faire connaître toute œuvre – édifices, peintures, sculptures, meubles et objets appartenant aux collectivités publiques ou à des particuliers – qui, d'un point de vue artistique, historique ou archéologique constitue le Patrimoine national.

L'Inventaire général est donc chargé d'élaborer les archives artistiques de la France, le classement et la restauration des œuvres ne sont pas de sa compétence.

L'organisation

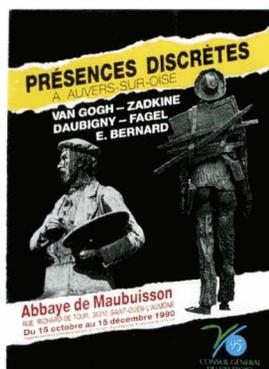
L'Inventaire général fait partie de la Direction du Patrimoine au sein du Ministère de la Culture. Une Commission nationale suscite et approuve les méthodes scientifiques de travail, valide les programmes régionaux. L'Inventaire général est une entreprise régionalisée. Dans chaque région une équipe de conservateurs, de photographes, de dessinateurs est chargée des opérations de recensement et d'étude sur le terrain.

- Des millions d'œuvres à étudier : 6 à 10 millions environ. Le canton est l'unité de travail : il en existe 3211 sur le territoire français.

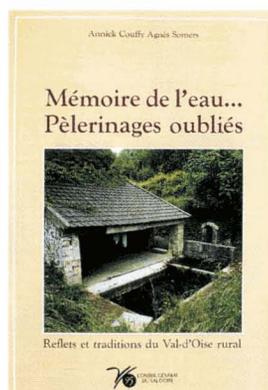
- Des instruments modernes :
- La photogrammétrie permet d'archiver avec finesse et certitude la forme et la dimension des édifices.
- L'informatique traite des millions d'informations.
- La microfiche multiplie et aide à diffuser les résultats.
- Des dizaines d'expositions circulant à travers la France, révèlent aux habitants les richesses d'un patrimoine qu'ils côtoient chaque jour sans toujours le regarder.

Le cadre départemental

Le Conseil général du Val-d'Oise a confié à une équipe de conservateurs départementaux un travail de repérage, d'étude et de mise en valeur du patrimoine ancien, dans le cadre d'une convention passée en 1990 avec l'Etat (Direction régionale des Affaires culturelles). Pour ce qui concerne les tâches d'Inventaire général, l'équipe est placée sous la direction scientifique et technique de la conservation régionale de l'Inventaire général. C'est ainsi que le pré-inventaire effectué depuis 1972 avec l'appui du Conseil général va être au fur et à mesure complété et validé avec les méthodes de l'Inventaire général puis informatisé et microfiché selon les procédures établies sur l'ensemble du territoire métropolitain et des départements d'Outre-Mer.



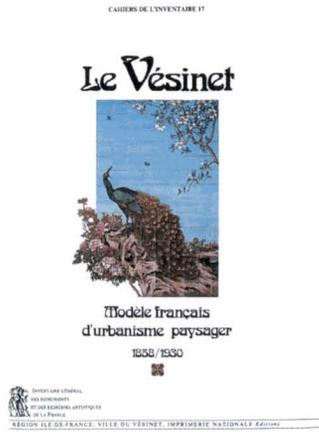
ART RELIGIEUX
DANS LES PAYS DU VAL D'OISE



PUBLICATIONS POUR LA RÉGION ILE-DE-FRANCE

En vente au Service régional de l'Inventaire général en Ile-de-France

Direction régionale des Affaires culturelles
Grand Palais - Porte C - 75008 PARIS
Tél. 42 99 44 30 ou 42 99 44 46

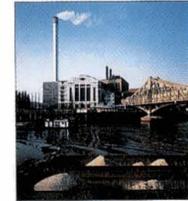


Architectures du sport

Val de Marne - Hauts de Seine

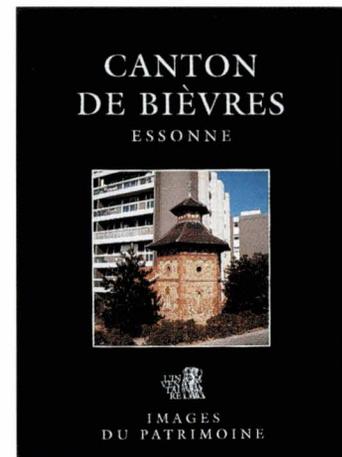
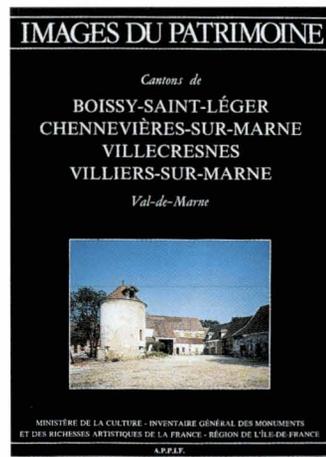
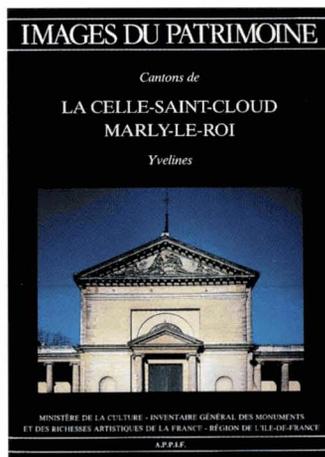
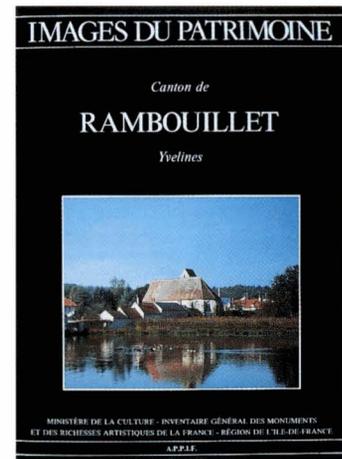
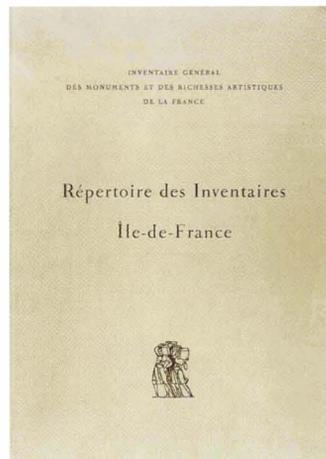
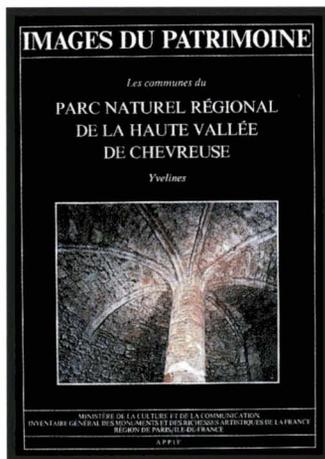


cahiers de l'inventaire



ARCHITECTURES D'USINES
EN VAL-DE-MARNE (1822-1939)

CAHIERS DE L'INVENTAIRE 12
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
INVENTAIRE GÉNÉRAL DES MONUMENTS ET
DES RICHESSES ARTISTIQUES DE LA FRANCE
RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
CONSEIL RÉGIONAL



LE PARC NATUREL RÉGIONAL DU VEXIN FRANÇAIS

Dès 1974, les élus locaux ont proposé la création d'un Parc naturel régional dans le Vexin français. En 1981, était créée la zone naturelle d'équilibre du Vexin. En décembre 1990, le Conseil régional d'Ile-de-France votait la mise à l'étude du Parc naturel régional, aussitôt suivi par les deux départements du Val-d'Oise et des Yvelines. C'est alors que les quatre cantons du Vexin en Val-d'Oise – Vallée du Sausseron, Marines, Vigny et Magny-en-Vexin –, se regroupaient en un syndicat intercommunal d'études pour la création du Parc naturel régional. Une association du Vexin yvelinois se créait également comprenant seize communes. En 1992, lorsque l'étude fut terminée, un syndicat mixte, regroupant la Région Ile-de-France, les départements des Yvelines et du Val-d'Oise ainsi que quatre-vingt-onze communes concernées a été mis en place avec pour tâche l'élaboration de la charte constitutive.

Principales caractéristiques du Parc naturel régional

Superficie : 66.103 hectares dont 90% d'espaces naturels.

Population : 63.045 habitants.

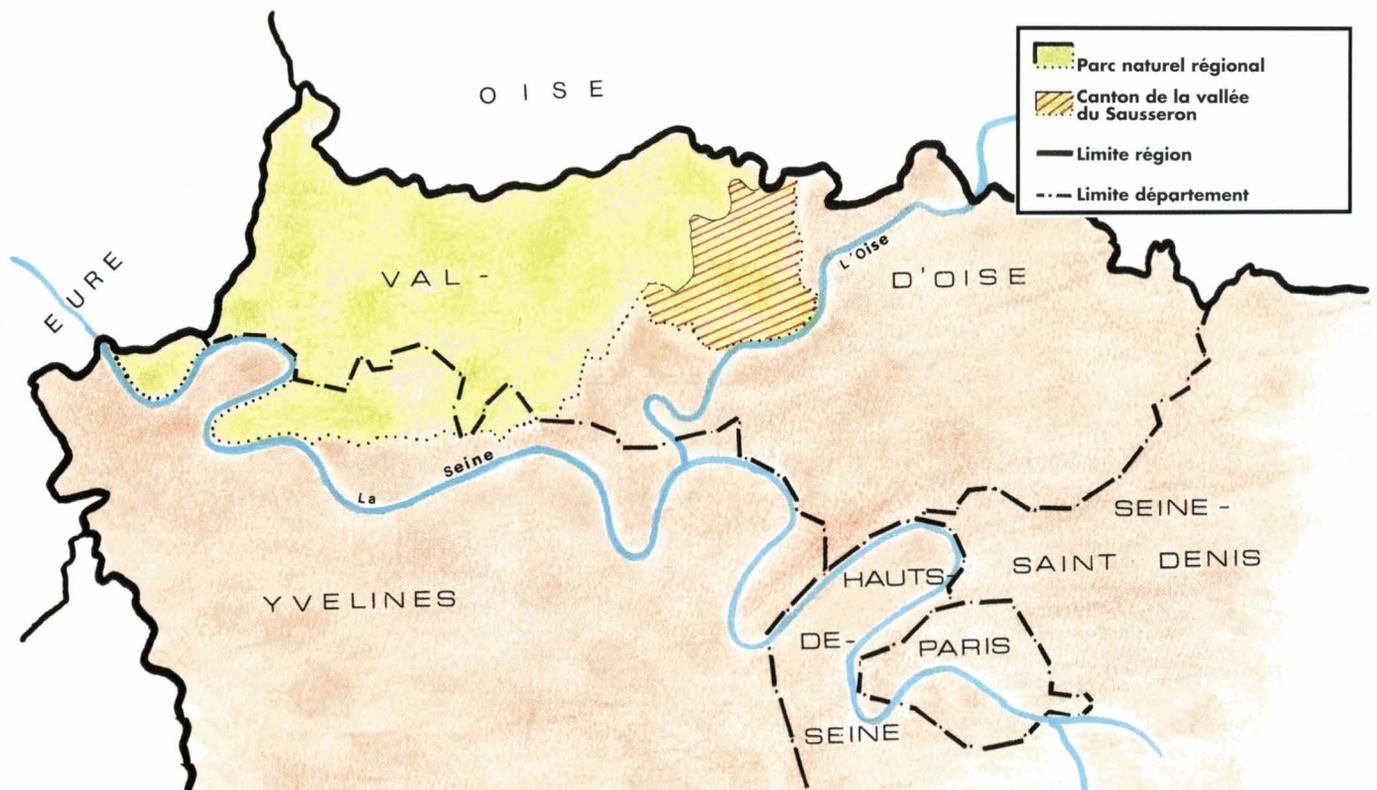
Quatre-vingt onze communes concernées y compris les 12 communes du canton de la Vallée du Sausseron dont le patrimoine architectural et artistique est présenté dans cet ouvrage.

Le territoire du Vexin français s'étend dans l'Oise si bien que la Région Picardie, le Département de l'Oise et les communes concernées ont également engagé une étude. Le périmètre définitif du parc pourrait d'ailleurs comprendre d'autres communes qui en feraient la demande.

La naissance du Parc naturel régional du Vexin français a été programmée pour 1993.

Pourquoi un parc naturel régional dans le Vexin français ?

Entité géographique et historique, terroir essentiel de l'Ile-de-France au contact avec le Vexin normand et le Pays de France, ce "pays" se caractérise par la variété et la qualité remarquable de ses paysages. C'est pourquoi il bénéficie déjà pour la majeure partie de son territoire d'une inscription ou d'un classement à l'Inventaire des sites pittoresques. Par la création d'une zone naturelle d'équilibre en 1981 il a été préservé des grandes pressions urbaines. L'équilibre économique et démographique a été maintenu dans le respect des sites et des paysages, grâce à un développement équilibré des bourgs et des villages. Le nombre des zones naturelles d'intérêt écologique faunistique et floristique (Z.N.I.E.F.F.) constitue également un indicateur de la richesse du patrimoine naturel : cinquante-huit communes, représentant 15% du territoire du futur parc, soit 10.045 hectares, en comportent.





Objectifs du Parc naturel régional

Maintenir et développer l'agriculture dans le respect de l'environnement; l'activité agricole est en effet la principale activité capable de gérer l'espace naturel que constitue le Vexin français.

Promouvoir l'initiation à la nature dans le respect de la profession agricole.

Maintenir l'équilibre entre l'emploi et l'habitat.

Développer des activités économiques dans le respect de l'environnement.

Promouvoir la recherche.

Susciter des activités expérimentales et exemplaires.

Favoriser la découverte des racines historiques et des richesses artistiques.

Accueillir le public dans le respect de la population locale en veillant au maintien d'une fréquentation raisonnable.

Les moyens de gestions

Un outil : la charte constitutive élaborée par les élus en liaison avec les associations, les techniciens et les spécialistes socio-professionnels représente un document contractuel qui fixe et établit un programme d'action pluriannuel.

Des moyens humains : la charte est mise en application sur le terrain par une équipe de techniciens pluridisciplinaires.

Des moyens financiers : un Parc naturel régional est financé par la ou les Régions concernées, les Départe-

ments, les communes et l'Etat dans le cadre d'un contrat de plan. Des aides spécifiques Parc pour l'investissement, le fonctionnement et l'entretien des équipements lui permettent de mettre en œuvre ses objectifs.

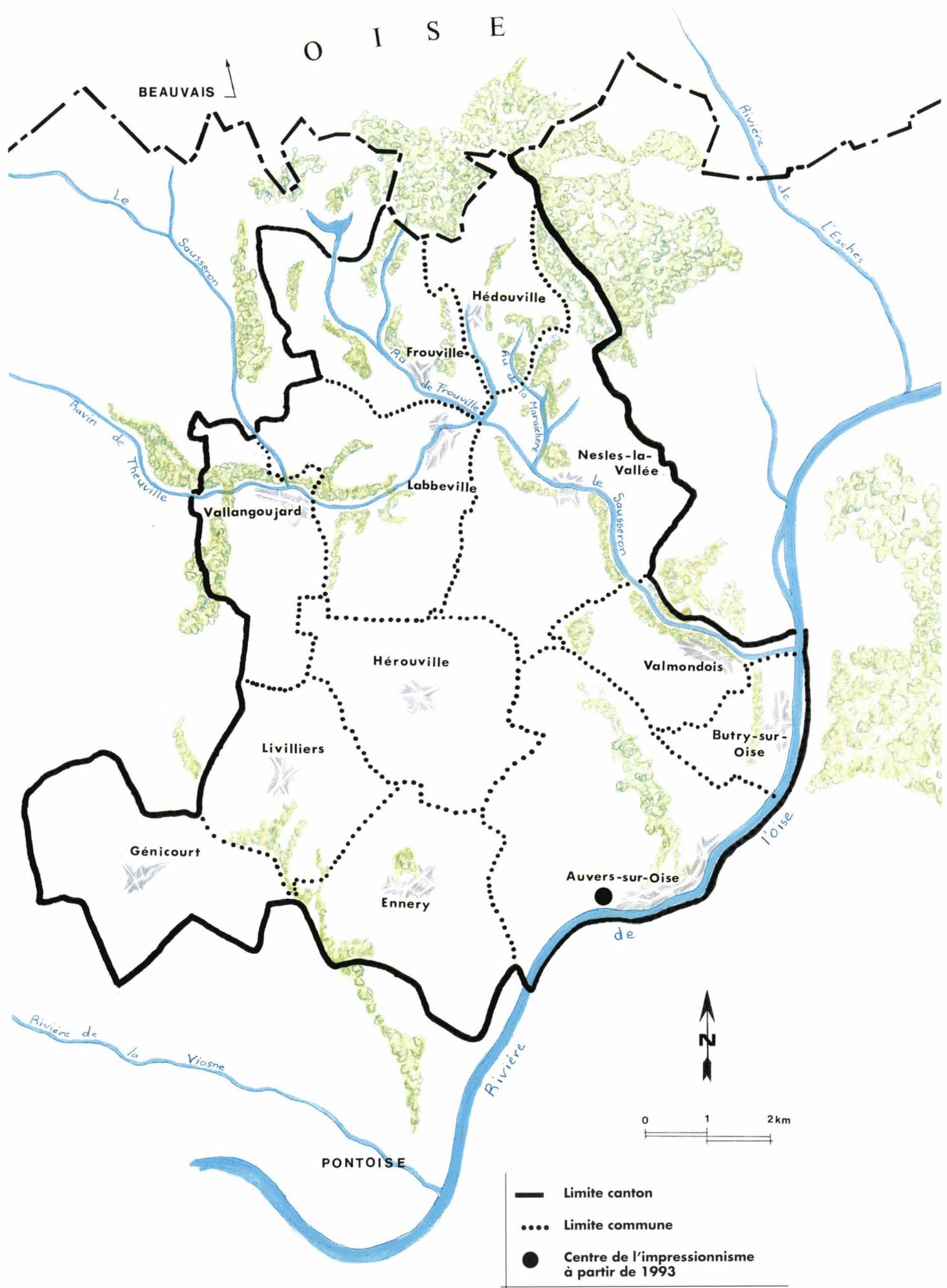
Le fragile équilibre d'un territoire doté d'un riche patrimoine naturel et culturel

La vocation de ce territoire est double : pôle économique et poumon vert. Le moyen de garder cet équilibre est de créer en intercommunalité un projet d'aménagement cohérent. Par la création d'un Parc, le pouvoir local est renforcé et responsabilisé. Les élus décident solidairement du devenir de leur territoire; mais cela ne suffit pas, il faut ensemble gérer et réaliser le projet.

Trouver un juste équilibre entre la protection indispensable des espaces naturels et le développement économique capable d'assurer au Vexin emplois et activités, telle a été l'ambition des élus qui ont travaillé à la mise en place du Parc.

Cet ouvrage, le premier dans la collection nationale des Images du Patrimoine qui soit consacré au Val-d'Oise, met en lumière la haute qualité d'une architecture enracinée dans l'histoire, la diversité d'une création artistique qui a perduré du XI^e siècle à nos jours. Que ce premier ouvrage soit ainsi consacré aux communes du canton de la Vallée du Sausseron va contribuer à n'en pas douter, dès maintenant, à la prise de conscience de la dimension culturelle du projet.

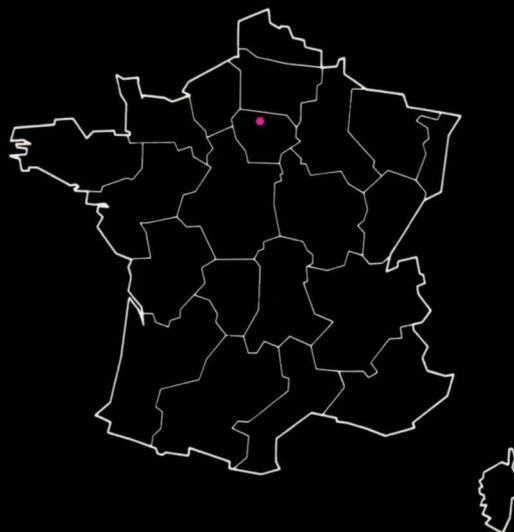
Gérard CLAUDEL
*Président du Syndicat Intercommunal
d'études du Vexin français*



Si de tous les hauts-lieux de la peinture en Ile-de-France, Auvers-sur-Oise constitue à l'évidence un passage obligé où l'œuvre de Van Gogh a véritablement transformé la vision des édifices familiers, bien d'autres artistes, écrivains, peintres, musiciens dont on pourra retrouver les traces dans cet ouvrage ont vécu et créé alentours : Eustache Deschamps, François Coppée, Corot, Daubigny, Daumier à Valmondois, plus près de nous, Georges Duhamel, Emile Henriot, Emile Bernard, Zadkine et Gustave Loiseau.

Mais l'approche originale de l'Inventaire général nous mène surtout aux origines du territoire : le lecteur pourra en effet successivement parcourir les douze communes qui constituent ce canton au patrimoine artistique d'une haute qualité pour y découvrir églises médiévales ou de la Renaissance, domaines seigneuriaux, anciens moulins si nombreux le long de la vallée du Sausseron et de ses affluents, tout un tissu rural d'habitat vernaculaire et de grandes fermes céréalières qui devront dans les années à venir retrouver dans le cadre du Parc Naturel régional du Vexin français, une dimension exemplaire.

Ce livre richement illustré de plus de cent photographies et autant de textes inédits contribue pour sa part dès maintenant à la prise de conscience de la dimension culturelle du projet.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres d'art de chaque région.



Prix : 150 F